

5^e ANNÉE.

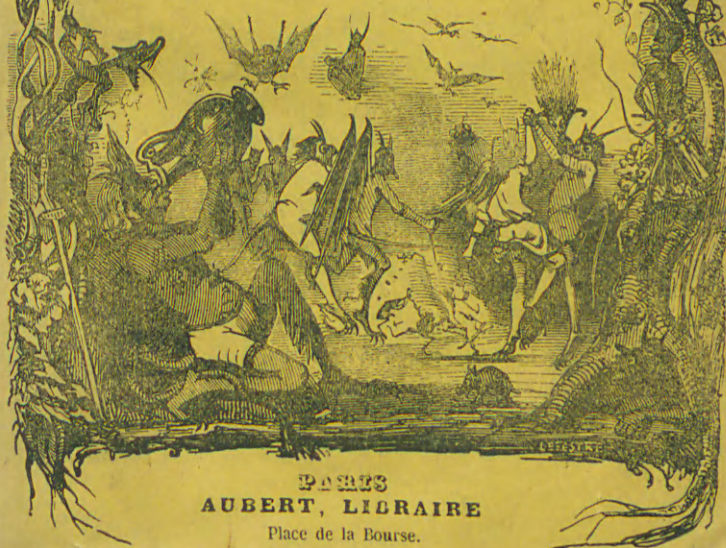
50 CENT.

ALMANACH
DROLATIQUE

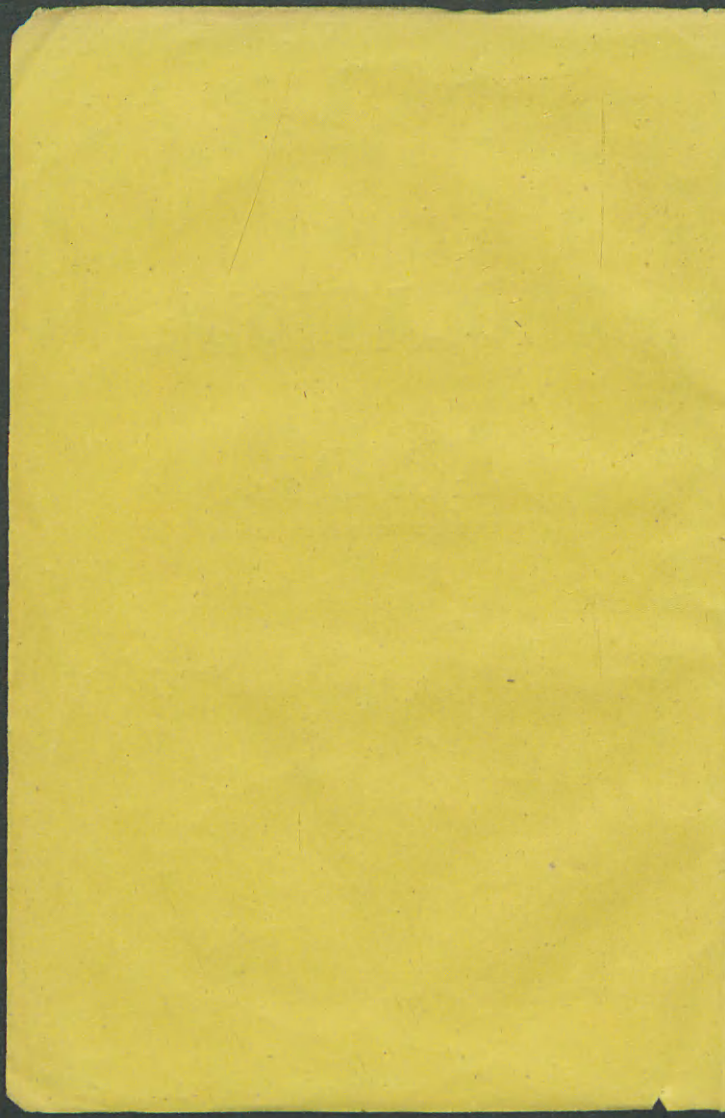
Anecdotique, Satirique et Dramatique pour

1852

PAR UNE SOCIÉTÉ DANON...YMES



PARIS
AUBERT, LIBRAIRE
Place de la Bourse.



ALMANACH

DROLATIQUE

ANECDOTIQUE, SATIRIQUE ET CHARIVARIQUE

POUR 1852

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ANON... YMES.

Castigat ridendo mores.

J. Th. Chanski.



PRIX : 50 CENTIMES

PARIS

BEAULÉ et C^e, ÉDITEURS, rue Jacques de Brosse, 10;
Et chez les principaux Libraires de France.



199958

840-7(058)

NOTES DES EDITEURS.

La multiplicité des offres de collaboration qui nous sont adressées nous oblige à refuser toutes celles qui nous seront envoyées par la poste sans être affranchies.

Les annonces à insérer dans l'**ALMANACH DROLATIQUE** sont reçues au bureau de l'AGENCE DE PUBLICITÉ, 468, RUE MONTMARTRE.

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

6911 -KZ

Articles préliminaires pour 1852.

Année des Grecs modernes.....	7360
Année de la période Julienne.....	6565
Depuis la première Olympiade.....	2628
De la fondation de Rome selon Varron.....	2605
De l'époque de Nabonassar.....	2599
De la naissance de Jésus-Christ.....	1852
L'année 1268 des Turcs commence le 27 octobre 1851 et fini le 16 octobre 1852, selon l'usage de Constantinople.	

—

COMPUT ECCLÉSIAST.		QUATRE TEMPS.	
Nombre d'or.....	10	Mars.....	3, 5, 6
Epacte.....	IX	Juin.....	2, 4, 5
Cycle solaire.....	15	Septembre....	15, 17, 18
Indiction romaine....	10	Décembre.....	15, 17, 18
Lettre dominicale....	D.C.		

—

Fêtes mobiles.

<p><i>La Septuagésime</i>, 8 février.</p> <p><i>Les Cendres</i>, 25 février.</p> <p>PAQUES, 11 avril.</p> <p><i>Les Rogations</i>, 17, 18, 19 mai.</p> <p>L'ASCENSION, 20 mai.</p>		<p>LA PENTECOTE, 30 mai.</p> <p><i>La Trinité</i>, 6 juin.</p> <p>LA FÊTE-DIEU, 10 juin.</p> <p><i>L'Avent</i>, 28 novembre.</p>
--	--	--

Saisons.

Le Printemps commencera le 20 mars, à 10 h. 51 m. du matin.

L'Été commencera le 21 juin, à 7 h. 39 m. du matin.

L'Automne commencera le 22 septembre, à 9 h. 51 m. du soir.

L'Hiver commencera le 21 décembre, à 3 h. 23 m. du soir.

—

Phases de la Lune.

☉ Nouvelle Lune. — ☾ Premier quartier. — ☽ Pleine Lune. —
☾ Dernier quartier.

Signes du Zodiaque.

♒ le Verseau.	♊ les Gémeaux.	♎ la Balance.
♓ les Poissons.	♋ le Cancer.	♏ le Scorpion.
♈ le Bélier.	♌ le Lion.	♐ le Sagittaire.
♉ le Taureau.	♍ la Vierge.	♑ le Capricorne.

Planètes.

☉ Le Soleil.

☿ Mercure.	♃ Jupiter.
♀ Vénus.	♄ Saturne.
♁ Terre.	♅ Uranus.
♂ Mars.	♆ Neptune.
♁ Vesta.	♁ Iris.
♁ Junon.	♁ Hébé.
♁ Cérès.	♁ Flores.
♁ Pallas.	♁ Astrée.

☾ Lune, satellite de la terre.

Éclipses.

Le 7 janvier, éclipse totale de lune en partie visible à Paris.

Le 21 janvier, éclipse partielle de soleil invisible à Paris.

Le 17 juin, éclipse partielle de soleil invisible à Paris.

Le 1^{er} juillet, éclipse totale de lune invisible à Paris.

Le 11 décembre, éclipse totale de soleil invisible à Paris.

Le 26 décembre, éclipse partielle de lune invisible à Paris.

Janvier. — Nivôse.

- ☉ P. L. le 7, gelée.
- ☾ D. Q. le 14, brouillard.
- ☉ N. L. le 21, âpre.
- ☽ P. Q. le 29, douteux.

Les jours croissent de 22 minutes le matin et 15 le soir.

1	jeudi.	CIRCONCISION.
2	vendredi.	s. Basile.
3	samedi.	s ^{te} Geneviève.
4	Dim.	s. Rigobert.
5	lundi.	s. Edouard.
6	mardi.	ÉPIPHANIE.
7	mercredi.	s. Théau.
8	jeudi.	s. Lucien.
9	vendredi.	s. Adrien.
10	samedi.	s. Guillaume.
11	Dim.	s. Théodose.
12	lundi.	s. Arcade.
13	mardi.	Bap. de J.-C.
14	mercredi.	s. Félix.
15	jeudi.	s. Maur.
16	vendredi.	s. Marcel.
17	samedi.	s. Antoine.
18	Dim.	s. Libert.
19	lundi.	s. Sulpice.
20	mardi.	s. Sébastien.
21	mercredi.	s ^{te} Agnès.
22	jeudi.	s. Vincent.
23	vendredi.	s. Ildéfonse.
24	samedi.	s. Babylas.
25	Dim.	Conv. s. Paul.
26	lundi.	s ^{te} Paule.
27	mardi.	s. Julien, év.
28	mercredi.	s. Charlem.
29	jeudi.	s. Franç. de S.
30	vendredi.	s. Bathilde.
31	samedi.	s ^{te} Marcelle.

Février—Pluviôse

- ☉ P. L. le 7, éclaircies.
- ☾ D. Q. le 12, froid.
- ☉ N. L. le 20, brouillard.
- ☽ P. Q. le 28, pluie.

Les jours croissent de 19 minutes le matin et 46 le soir.

1	Dim.	s. Ignace.
2	lundi.	PURIFICATION.
3	mardi.	s. Blaise.
4	mercredi.	s ^{te} Jeanne.
5	jeudi.	s ^{te} Agathe.
6	vendredi.	s. Vaast.
7	samedi.	s. Romuald.
8	Dim.	Sept. s. Nizier.
9	lundi.	s ^{te} Apolline.
10	mardi.	s ^{te} Scholastique
11	mercredi.	s. Théodore.
12	jeudi.	s ^{te} Eulalie.
13	vendredi.	s. Benigne
14	samedi.	s. Valentin.
15	Dimanche.	Sex. s. Moïse.
16	lundi.	s. Faustin.
17	mardi.	s ^{te} Julienne.
18	mercredi.	s. Sylvain.
19	jeudi.	s. Siméon.
20	vendredi.	s. Euchèr.
21	samedi.	s. Pépin.
22	Dimanche.	Quin. Ch. S.
23	lundi.	s ^{te} Isabelle.
24	mardi.	Mardi Gras.
25	mercredi.	CENDRES.
26	jeudi.	s. Mathias.
27	vendredi.	s. Taire.
28	samedi.	s ^{te} Honorine.
29	Dimanche.	Quad. s ^{te} Avel

Nomb. d'or 10, Ep IX. Lett. Dom. D. C.

Mars. — Ventôse.

- ☉ P. L. le 5, nébuleux.
- ☾ D. Q. le 12, giboulées.
- ☉ N. L. le 20, glace.
- ♃ P. Q. le 28, grésil.

Les jours croissent de 65 minutes le matin et 47 le soir.

1	lundi.	s. Aubin.
2	mardi.	s. Simplicé.
3	mercredi.	<i>Quatre-Tems.</i>
4	jeudi.	s ^{te} Camille.
5	vendredi.	s. Alexis.
6	samedi.	s ^{te} Colette.
7	Dim.	<i>Rem. s. Th. d'A.</i>
8	lundi.	s. J. de Dieu.
9	mardi.	s ^{te} Françoise.
10	mercredi.	s. Pelletier, M.
11	jeudi.	s. Grég. le G.
12	vendredi.	s. Lubin.
13	samedi.	s ^{te} Euphrasie.
14	Dim.	<i>Ocul. Longin.</i>
15	lundi.	s. Cyprien.
16	mardi.	s. Cyrille, év.
17	mercredi.	s ^{te} Gertrude.
18	jeudi.	<i>Mi-Carême.</i>
19	vendredi.	s. Joseph.
20	samedi.	s. Joachim.
21	Dim.	<i>Lactare.</i>
22	lundi.	s. Benoît.
23	mardi.	s. Léa.
24	mercredi.	s. Victor.
25	jeudi.	ANNONCIATION.
26	vendredi.	s. Gabriel.
27	samedi.	s. Rupert.
28	Dim.	PASSION.
29	lundi.	s. Eustache.
30	mardi.	s. Rieul.
31	mercredi.	s. Gontrand.

Avril. — Germinal.

- ☉ P. L. le 4, pluie.
- ☾ D. Q. le 11, agréable.
- ☉ N. L. le 19, venteux.
- ♃ P. Q. le 26, beau.

Les jours croissent de 58 minutes le matin et 15 le soir.

1	jeudi.	s. Thiers.
2	vendredi.	François P.
3	samedi.	s. Richard.
4	Dim.	RAMEAUX.
5	lundi.	s. Vincent.
6	mardi.	s. Isidore.
7	mercredi.	s. Hégésipe.
8	jeudi.	s. Gauthier.
9	vendredi.	<i>Vendredi-sain</i>
10	samedi.	s. Fulbert.
11	Dim.	PAQUES.
12	lundi.	s. Léon.
13	mardi.	s. Jules.
14	mercredi.	s. Tiburce.
15	jeudi.	s ^{te} Anastasie.
16	vendredi.	s. Paterne.
17	samedi.	s. Fructueux.
18	Dimanche.	QUASIMODO.
19	lundi.	s. Léon IX.
20	mardi.	s. Macaire.
21	mercredi.	s. Anselme.
22	jeudi.	s ^{te} Opportune.
23	vendredi.	s. Georges.
24	samedi.	s. Hugues.
25	Dim.	s. Marc.
26	lundi.	s. Clet.
27	mardi.	s. Parfait.
28	mercredi.	s. Vital.
29	jeudi.	s. Robert.
30	vendredi.	s. Eutrope.

Mai. — Floréal.

- ☉ P. L. le 3, agréable.
- ☾ D. Q. le 10, serein.
- ☉ N. L. le 19, beau.
- ☾ P. Q. le 26, nuageux.

Les jours croissent de 38 minutes le matin et de 40 le soir.

1	samedi.	s. Philippe.
2	Dim.	s. Athanase.
3	lundi.	Inv. s ^{te} Croix.
4	mardi.	s. Monique.
5	mercredi.	s. Pie v.
6	jeudi.	s. Jean P. L.
7	vendredi.	s. Stanislas.
8	samedi.	s. Désiré.
9	Dim.	s. Grég. de N.
10	lundi.	s. Antonin.
11	mardi.	s. Mamert.
12	mercredi.	s. Pancrace.
13	jeudi.	s. Servais.
14	vendredi.	s. Boniface.
15	samedi.	s. Isidore, M.
16	Dim.	s. Honoré.
17	lundi.	Rogations.
18	mardi.	s. Paschal.
19	mercredi.	s. Venant.
20	jeudi.	ASCENSION.
21	vendredi.	s. Bernardin.
22	samedi.	s ^{te} Julie.
23	Dim.	s. Didier.
24	lundi.	s. Donatien.
25	mardi.	s. Urbain.
26	mercredi.	s ^{te} Camille.
27	jeudi.	s. Hildever.
28	vendredi.	s. Germain.
29	samedi.	s. Yves.
30	Dim.	PENTECOTE.
31	lundi.	s. Ludger.

Juin. — Prairial.

- ☉ P. L. le 2, variable.
- ☾ D. Q. le 9, calme.
- ☉ N. L. le 17, chaleur.
- ☾ P. Q. le 24, serein.

Les jours croissent de 6 minutes le matin et 15 jusqu'au 25.

1	mardi.	s. Pothin.
2	mercredi.	Quatr.-Temps
3	jeudi.	s ^{te} Clotilde.
4	vendredi.	s. Optat.
5	samedi.	s. Claude.
6	Dimanche.	TRINITÉ.
7	lundi.	s. Norbert.
8	mardi.	s. Marcellin.
9	mercredi.	s ^{te} Pélagie.
10	jeudi.	FÊTE-DIEU.
11	vendredi.	s. Barnabé.
12	samedi.	s ^{te} Olympe.
13	Dim.	s. Antoine.
14	lundi.	s. Rufin.
15	mardi.	s. Cyr.
16	mercredi.	s. Avit.
17	jeudi.	s. Amand.
18	vendredi.	s ^{te} Émilie.
19	samedi.	s. Silvère.
20	Dim.	s. Leufroi.
21	lundi.	s. Paulin.
22	mardi.	s. André.
23	mercredi.	s ^{te} Pétronille.
24	jeudi.	s. Jean-Baptis
25	vendredi.	s. Aglebert.
26	samedi.	ss. Jean et P.
27	Dim.	s. Crescent.
28	lundi.	s. Irénée.
29	mardi.	s. PIERRE S. P.
30	mercredi.	Conv. s. P.

Juillet—Messidor.

- ☉ P. L. le 1, chaud.
 ☽ D. Q. le 9, nuageux.
 ☉ N. L. le 17, orageux.
 ☿ P. Q. le 24, frais.
 ♀ P. L. le 29, calme.

Les jours diminuent de 32 minutes le matin et 27 le soir.

1	jeudi.	s. Martial.
2	vendredi.	VISIT. N.-D.
3	samedi.	s. Anatole.
4	Dim.	s. Ulric.
5	lundi.	s ^{te} Zoé.
6	mardi.	s. Tranquille.
7	mercredi.	s. Thomas.
8	jeudi.	s ^{te} Elisabeth.
9	vendredi.	s. Thibaut.
10	samedi.	s ^{te} Félicité.
11	Dim.	Tr. s. Benoît.
12	lundi.	s. Félix.
13	mardi.	s. Turiaf.
14	mercredi.	s. Bonavent.
15	jeudi.	s. Henri.
16	vendredi.	N ^e -D ^e . M.-C.
17	samedi.	s. Alexis.
18	Dim.	s. Frédéric.
19	lundi.	s. Vinc. de P.
20	mardi.	s ^{te} Marguerite.
21	mercredi.	s. Victor.
22	jeudi.	s ^{te} Madeleine.
23	vendredi.	s. Apollinaire.
24	samedi.	s ^{te} Christine.
25	Dim.	s. Jacques ap.
26	lundi.	Tr. s. Marcel.
27	mardi.	s. Aurèle.
28	mercredi.	s ^{te} Anne.
29	jeudi.	s ^{te} Marthe.
30	vendredi.	s. Abdomer.
31	samedi.	s. Spire.

Août—Thermidor

- ☿ D. Q. le 8, pluie.
 ☉ N. L. le 13, tonnerre.
 ☽ P. Q. le 22, beau.
 ♀ P. L. le 40, nuages.

Les jours diminuent de 13 minutes le matin et 55 le soir.

1	Dim.	s ^{te} Sophie I.
2	lundi.	s. Étienne P.
3	mardi.	Inv ^e s. Étien.
4	mercredi.	s. D minique.
5	jeudi.	s. Yon, mart.
6	vendredi.	Tr. de N.-S.
7	samedi.	s. Gaëtan.
8	Dim.	s. Justin.
9	lundi.	s. Romain.
10	mardi.	s. Laurent.
11	mercredi.	s ^{te} Susanne.
12	jeudi.	s ^{te} Claire.
13	vendredi.	s. Hippolyte.
14	samedi.	s. Eusèbe.
15	Dim.	ASSOMPTION.
16	lundi.	s. Roch, c.
17	mardi.	s. Mammès.
18	mercredi.	s ^{te} Hélène.
19	jeudi.	s. Louis, év.
20	vendredi.	s. Bernard.
21	samedi.	s. Privat.
22	Dim.	s. Symphor.
23	lundi.	s ^{te} Sidoine.
24	mardi.	s. Barthél.
25	mercredi.	s. Louis, roi.
26	jeudi.	s. Ebbe.
27	vendredi.	s. Césaire.
28	samedi.	s. Augustin.
29	Dim.	Déc. s. J.-B.
30	lundi.	s. Fiacre.
31	mardi.	s. Ovide.

Septembre—Fruc.

- ☾ D. Q. le 6, pluvieux.
 ☉ N. L. le 13, clair.
 ☽ P. Q. le 20, nuageux.
 ☿ P. L. le 28, serein.

Les jours diminuent de 42 minutes le matin et 62 le soir.

1	mercredi.	s. Leu s. Gil.
2	jeudi.	s. Lazare.
3	vendredi.	s. Grégoire.
4	samedi.	s ^{te} Rosalie.
5	Dim.	s. Bertin Ab.
6	lundi.	s. Onésiphe.
7	mardi.	s. Cloud.
8	mercredi.	NATIV. N.-D.
9	jeudi.	s. Omer.
10	vendredi.	s ^{te} Pulch.
11	samedi.	s. Hyacinthe.
12	Dim.	s. Raphaël.
13	lundi.	s. Maurille.
14	mardi.	Ex. S ^{te} -Croix.
15	mercredi.	Quatr.-Temps
16	jeudi.	s. Cyprien.
17	vendredi.	s. Lambert.
18	samedi.	s. Ferréol.
19	Dim.	s. Janvier.
20	lundi.	s. Eustache.
21	mardi.	s. Mathieu.
22	mercredi.	s. Maurice.
23	jeudi.	s. Thècle.
24	vendredi.	s. Germer.
25	samedi.	s. Firmin.
26	Dim.	s ^{te} Justine.
27	lundi.	s. Côte s. D.
28	mardi.	s. Cérans, év.
29	mercredi.	s. Michel.
30	jeudi.	s. Jérôme.

Octobre—Vendém

- ☽ D. Q. le 6, beau.
 ☉ N. L. le 13, pluie.
 ☾ P. Q. le 20, variable.
 ☿ P. Q. le 28, couvert.

Les jours diminuent de 47 minutes le matin et 57 le soir.

1	vendredi.	s. Remi.
2	samedi.	ss. Anges Gar.
3	Dim.	s. Gérard.
4	lundi.	s. Franç. d'A.
5	mardi.	s ^{te} Aure V.
6	mercredi.	s. Bruno.
7	jeudi.	s. Serge.
8	vendredi.	s ^{te} Brigitte.
9	samedi.	s. Denis.
10	Dim.	s. André.
11	lundi.	s. Nicaise.
12	mardi.	s. Vilfride.
13	mercredi.	s. Edouard.
14	jeudi.	s. Calyste.
15	vendredi.	s ^{te} Thérèse.
16	samedi.	s. Gal.
17	Dim.	s. Hedwige.
18	lundi.	s. Luc, évang.
19	mardi.	s. Savinien.
20	mercredi.	s. Caprais.
21	jeudi.	s ^{te} Ursule.
22	vendredi.	s. Mellon.
23	samedi.	s. Hilarion.
24	Dim.	s. Magloire.
25	lundi.	s. Crépin s. C.
26	mardi.	s. Rustique.
27	mercredi.	s ^{te} Frumence.
28	jeudi.	s. Sim. s. J.
29	vendredi.	s. Narcisse.
30	samedi.	s. Lucain.
31	Dim.	s. Quentin.

Novembre—Brum

- ☾ D. Q. le 5, sombre.
- ☉ N. L. le 11, bouillard.
- ☾ P. Q. le 18, gelée.
- ☉ P. L. le 26, neige.

Les jours diminuent de 44 minutes le matin et 34 le soir.

1	lundi.	TOUSSAINT.
2	mardi.	<i>Trépassés.</i>
3	mercredi.	s. Marcel.
4	jeudi.	s. Charles.
5	vendredi.	s ^{te} Bertilde.
6	samedi.	s. Léonard.
7	Dim.	s. Vilbrod.
8	lundi.	s. Godfroy.
9	mardi.	s. Mathurin.
10	mercredi.	s. Léon, p.
11	jeudi.	s. Martin.
12	vendredi.	s. René, év.
13	samedi.	s. Stanislas.
14	Dim.	s. Maclou.
15	lundi.	s. Eugène.
16	mardi.	s. Edme.
17	mercredi.	s. Agnan.
18	jeudi.	s ^{te} Aude.
19	vendredi.	s ^{te} Élisabeth.
20	samedi.	s. Edmond.
21	Dim.	Prés. N.-D.
22	lundi.	s ^{te} Cécile.
23	mardi.	s. Clément.
24	mercredi.	s ^{te} Flore, v.
25	jeudi.	s ^{te} Catherine.
26	vendredi.	s. Lin.
27	samedi.	s. Acaire.
28	Dim.	<i>Avent.</i>
29	lundi.	s. Saturnin.
30	mardi.	<i>Avent.</i> s. Andr

Décembre.—Frim.

- ☾ D. Q. le 4, vent,
- ☉ N. L. le 11, clair.
- ☾ P. Q. le 18, rude.
- ☉ P. L. le 26, gelée.

Les jours diminuent de 11 minutes le matin et 4 le soir.

1	mercredi.	s. Eloi.
2	jeudi.	s ^{te} Pauline.
3	vendredi.	s. François.
4	samedi.	s ^{te} Barbe.
5	Dim.	s. Sabas.
6	lundi.	s. Nicolas.
7	mardi.	s ^{te} Fare, v.
8	mercredi.	CONCEPTION.
9	jeudi.	s ^{te} Léocadie.
10	vendredi.	s ^{te} Valère.
11	samedi.	s. Fusien.
12	Dim.	s. Valery.
13	lundi.	s ^{te} Luce, v.
14	mardi.	s. Nicaise.
15	mercredi.	<i>Quatr.-Temps</i>
16	jeudi.	s ^{te} Adélaïde.
17	vendredi.	s. Olympiade.
18	samedi.	s. Gratien.
19	Dim.	s. Timothée.
20	lundi.	s ^{te} Flaminie.
21	mardi.	s. Thomas.
22	mercredi.	s. Honorat.
23	jeudi.	s ^{te} Victorine.
24	vendredi.	s. Delphine.
25	samedi.	NOËL.
26	Dimanche.	s. Étienne.
27	lundi.	s. Jean, év.
28	mardi.	ss. Innocents.
29	mercredi.	s ^{te} Trophime.
30	jeudi.	s ^{te} Perpétue.
31	vendredi.	s. Sylvestre.

PHYSIOLOGIE DE L'ANNÉE.

JANVIER.

Ce mois a, selon nous, un de ces signes caractéristiques qu'il est impossible de ne pas reconnaître, tant il est passé à l'état normal. En effet, quel est l'homme, fût-il le plus antipathique aux coutumes de ce monde, qui oserait ne pas se courber sous la loi suprême de ce vieil usage où l'on est, depuis Janus, assure-t-on, de recevoir et de rendre des courbettes? Il faudrait, en vérité, n'avoir pas une goutte de civilisation dans les veines pour rester indifférent aux hommages de son concierge, surtout quand on a l'avantage d'être lieutenant dans la garde nationale, et qu'en



cette qualité votre Pipelet vous présente les armes com me

à un général de division. A plus forte raison la fibre sensible ne doit-elle pas se trouver agréablement chatouillée quand à ces marques de respect viennent se joindre celles de madame son épouse et de monsieur son fils qui, à l'occasion, excelle dans le salut militaire. En présence de ce concert unanime de congratulations, il faut bien, bon gré mal gré, fouiller à sa poche et récompenser un zèle qui ne vaut pas moins d'une pièce de cinq francs. Cet usage, n'en doutons pas, est appelé à avoir une longévité sans pareille, et tant qu'on ne supprimera pas les portiers, cette race maudite que nous avons fustigée ailleurs, il n'y aura pas moyen de se soustraire à ses exigences.

FÉVRIER.

Les nombreux partisans des joies carnavalesques aspirent par tous les pores la venue de ce mois qui est le berceau des bals masqués, des soupers Lauzun et des escapades Régence. Dans ce bienheureux temps, où la licence trône en souveraine absolue, que de papas sont sur les dents pour aller à la recherche de leurs fils qui n'ont pu résister aux séductions de quelque pierrette Méphistophélique et à la baguette magique du grand Musard, le maestro stéréotypé du quadrille. La puissance de cet autre Satan est telle que, par un seul geste, il fait soulever tout un peuple de titis et de débardeurs, de paillasses et de camaragos qui, pour rester fidèles aux traditions du plaisir, n'hésitent jamais, pour la plupart, à déposer provisoirement chez leur tante une partie de leur garde-robe bourgeoise qu'ils échangent contre des costumes dessinés par la folie.

Nous n'entreprendrons pas d'esquisser les mœurs passablement excentriques des habitués des bals de l'Opéra et autres lieux plus ou moins profanes. Il est des choses sur lesquelles il faut passer l'éponge. D'ailleurs, nous nous consolons de toutes ces misères en pensant que, dans ces titis et ces débardeurs, nous reconnaitrons plus tard des avocats distingués dont l'éloquence sauvera des malheureux

du déshonneur, des praticiens habiles qui, par les secours généreux de leur art, rendront la vie au soutien d'une famille éplorée et des savants qui, par leurs études sérieuses

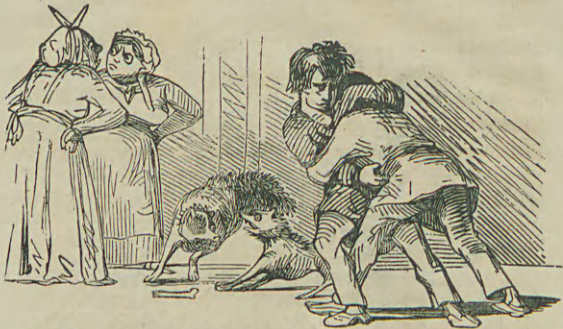


et profondes, feront faire un pas immense à l'humanité. Vous voyez donc, papas et mamans, qu'il faut bien que jeunesse se passe.

MARS.

Nous sommes trop ami de la famille et de la propriété pour contester à ce héros mythologique la souveraineté que nos prédécesseurs lui ont peut-être un peu bénévolement reconnue. De nos jours, il y a des gens qui traiteraient, tout haut et sans façons, le citoyen Mars d'usurpateur, nous déclarons, pour notre compte, que voulant la paix à tout prix, surtout avec le Dieu de la guerre, nous ne ces-

serons de l'estimer ce qu'il vaut, jusqu'à ce qu'on nous ait démontré algébriquement qu'il a abusé de la crédulité des peuples et de notre ami Perrot qui aurait cru lui faire une injure en le représentant sous le costume d'un brasseur comme cela est arrivé à un de nos spirituels confrères.



Guidé par les conseils de sa propre expérience, il a jugé plus convenable de ne point reproduire les traits du grand guerrier. Ceci nous a paru infiniment adroit. Il n'y aura pas moyen ainsi de polémiquer sur sa ressemblance. Au reste, n'ayant jamais eu l'avantage de prendre avec ce monsieur la moindre canette de bière, il lui est bien permis de douter si c'est un corps ou une ombre. En adoptant le premier, ce serait un corps... de garde, mais, à tout prendre, comme il n'y a rien de certain dans l'une ou l'autre hypothèse, le susdit Perrot, qui n'est nullement l'auteur des contes si justement célèbres, le considérant tout bonnement comme une planète, a dessiné la scène ci-dessus sous son influence qui passe généralement pour être celle des querelles et des combats.

AVRIL.

On a toujours, et bien à tort, signalé le prédécesseur de ce mois comme étant celui durant lequel les giboulées

sont le plus abondantes : nous croyons que c'est une erreur qu'en notre qualité d'astronome il est temps de réparer, ne fût-ce que pour rendre justice au vieux Mars qui déjà nous semble avoir assez de peccadilles à se reprocher.

Depuis que nous avons l'inappréciable faveur d'être macadamisés, nous avons observé que les raffales, les pluies et autres évacuations firmamentales ne sont jamais plus fréquentes que pendant les trente jours d'Avril. Aussi, il faut voir le gâchis dans lequel les indigènes de la bonne ville de Paris barbotent quand ils n'y nagent pas, et toutes



les précautions qu'il leur faut prendre pour n'avoir de la boue que jusqu'à l'échine. Depuis l'application de ce procédé américain qui a été généralement reconnu l'une des innovations les plus malencontreuses, on se croirait dans les Landes. Les plus hardis et les plus soigneux se hissent, à l'instar de ces habitants, sur de hautes échasses, d'autres, moins audacieux, se font les serviles imitateurs de M. Du-

pin, à l'endroit de sa chaussure qui a été proposée à l'Académie des sciences comme pouvant remplacer avec avantage le bateau dragueur; enfin, les dames, que le démon de la coquetterie empêche de se chauffer de la sorte, en sont réduites à cacher la grâcieté de leurs jambes sous un pantalon toujours mal fait; ce qui prouve incontestablement qu'elles ne sont pas faites pour porter la culotte.

MAI.

Ce mois printanier et bucolique est appelé de tous ses vœux par la jeunesse avide des voluptés champêtres, aussi, dès la première feuillée, il fait beau voir, à Montmorency, par exemple, les cavalcades à âne s'enfoncer dans les profondeurs de la forêt, au grand mécontentement de ces indociles quadrupèdes dont les cavaliers et les écuyères inexpérimentés stimulent incessamment la paresse avec des chardons sous la queue et des coups de cravache sur les flancs, ce dont ces animaux irascibles se vengent en les jetant au beau milieu d'un sillon ou sur un bouquet d'orties.

Toutefois, ce n'est pas seulement à ces pérégrinations équestres qu'on reconnaît cette époque qui a été célébrée par un chansonnier dont le nom ou plutôt ce vers :

Joli mois de mai, quand reviendras-tu?

passera à la postérité la plus reculée. Depuis qu'un chimiste distingué, qui mériterait son entrée aux *Champs-Élysées*, s'il n'y avait établi son domicile, a doté l'agriculture d'un engrais vraiment merveilleux, les premiers rayons solaires de ce mois donnent à la germination de toutes les plantes une fécondité sans égale. A cette époque on ne voit plus que des végétaux phénomènes, sans parler des choux d'York qui ont acquis des proportions si gigantesques que la *Belle-Jardinière*, que nous signalons toujours pour ses nouveautés, a confectionné, pour les dernières modes de Longchamp, un coachmann pour un naturel de l'île des Géants, avec une feuille de ce modeste légume. Les mar-

chands de parapluie, s'inspirant de cette idée, abandonneront la soie et fabriqueront des paraverses qui seront parfaitement bien portés. Grâce à cette ingénieuse découverte, désormais, il sera permis à tout le monde d'être bien *couvert*.



Quel honneur pour le chou et quelle gloire pour celui qui l'a élevé à de si hautes destinées !

JUIN.

Si le vieux Saturne auquel les anciens confiaient la direction du temps daignait nous consulter, nous lui dirions franchement : Respectable vieillard, puisque vous semblez perdre la tête en intervertissant, depuis quelques années, l'ordre ordinaire des saisons, puisque vous nous donnez des hivers caniculaires et des étés hyperboréens, acceptez notre conseil : Tenez-vous dans un juste milieu et octroyez-

nous désormais, comme nous avons le droit de le désirer, la température de ce mois autrefois délicieux durant lequel, notre plus vif plaisir, alors que nous sommes jeunes, est de dénicher d'innocents bouvreuils placés au sommet des plus hauts peupliers et, plus âgés, d'admirer les beautés de la nature qui a coutume de se parer, alors, de ses plus luxuriants atours. Heureux cent fois quand le paysage devant lequel nous déroulons nos regards est animé par la présence de jeunes villageoises dont le joyeux caquet se marie agréablement à l'harmonieux concert du chantre des forêts. C'est sous l'inspiration de l'une de ces scènes de



lavenses que notre dessinateur, qui connaît son calendrier et qui se permet quelquefois le calembourg en actions, a représenté la *Pentecôte* sous la forme de jupes et de cottes de brasseurs étendues sur des cordes de blanchisseuses. Le gaillard, qui est très-peu versé dans le droit canon, étant obligé, aux termes de son engagement, de prendre le côté comique de notre texte, n'a trouvé rien de mieux que

cela. C'est la deuxième fois qu'il se permet de nous glisser de pareilles drôleries. Si cela lui arrive encore, nous le ferons excommunier.

JUILLET.

Le théâtre des Délassements comiques qui, depuis l'habile direction de M. Emile Taigny, justifie parfaitement son titre, a représenté une spirituelle revue : *Gâchis et Pous-sière*, inspirée à son auteur par la création du macadam qui y joue un grand rôle. M. Guénée, qui est le père de cette œuvre amusante jetée en défi à ses détracteurs, a dû puiser son sujet en flânant sur les boulevards, un jour que le gros joufflu de Borée était sans doute en train d'y faire des siennes. En effet, durant ce mois, maintenant néfaste pour les boutiquiers, il n'y a plus que de la poussière ou



du gâchis, car la police municipale, pleine de sollicitude pour ses administrés ne peut pas entendre leurs plaintes

sans y porter un prompt remède; en conséquence, pour anéantir la poussière qui a déjà aveuglé une foule de pauvres industriels, malgré les précautions et les abat-jour dont ils s'entourent, elle fait arroser si abondamment que l'on navigue comme qui dirait dans une purée de pois.

Le macadam, il faut donc le reconnaître, a une foule d'inconvénients que ne présentait pas le vieux pavé classique qu'il a impitoyablement jeté sur le pavé, sans parler de l'impôt indirect des soufflets et des plumeaux auxquels sont assujettis les marchands pour dégager leurs denrées de la couche poudreuse dont chaque coup de vent vient les argenter. O macadam! macadam! tu as beau nous jeter de la poudre aux yeux, tu ne prendras... que les jours de gelée.

AOUT.

Les bains à quatre sous, pardon! nous avons voulu dire à vingt centimes, pour ne nous pas faire donner sur les doigts, sont littéralement tombés dans l'eau, depuis que, grâce aux trains de plaisir qui s'organisent sur les quatre points cardinaux, on peut se payer un pied devant ou piquer une tête, *ad libitum*, dans l'eau salé qui, comme on sait, a la propriété reconnue de conserver... la santé jusqu'à la prochaine maladie. Les maîtres de nage sont en pleine *coupe*, et plusieurs d'entre eux, n'ayant pas un radis à se mettre sous la dent, en sont réduits à vendre de la mort aux rats ou, ce qui n'est pas moins humiliant, à s'enrôler dans la claque pour applaudir les tragédies de monsieur un tel. Que voulez-vous? vous répondront ces pauvres hères, il faut d'abord manger!

Pourquoi diable aussi avons-nous favorisé, par notre empiètement, ces maudits trains de plaisir où l'on en trouve si peu et dont on ne retire généralement pour ses 5 francs qu'un bon rhume de cerveau et une courbature des plus distinguées? Pourquoi? Eh! mon Dieu! parce que notre nature est ainsi faite que nous sommes avides de tout ce qui

est nouveau pour nous, et que le spectacle de la mer est bien autrement saisissant que celui que nous voyons chaque soir dans nos théâtres. Voilà pourquoi les Parisiens se sont bousculés, se bousculent et se bousculeront encore pour obtenir des billets de départ avec plus d'acharnement que



ceux de la *Loterie des lingots d'or*, voilà pourquoi nous verrons les abords de nos embarcadères encombrés d'hommes et de paquets, de chiens et de sergents de ville, de femmes et de perroquets; le tout pêle-mêle comme dans la tour de Babel, criant, hurlant, grognant et grinçant comme au jour du jugement dernier, pendant qu'une marchande ambulante d'une certaine pâtisserie très-légère viendra vous siffler ironiquement aux oreilles :

Voilà l' plaisir, mesdames, voilà l' plaisir.

SEPTEMBRE.

La chasse, dont l'ouverture a toujours lieu dans la première partie de ce mois, étendait autrefois ses ravages dans les champs que la faux du moissonneur avait dépouillés de leurs récoltes; alors venaient les mauvais jours pour les hôtes de nos bois. Mais les temps sont changés! La gent *lièvreuse* et *lapinière* a voulu, elle aussi, avoir sa part des améliorations sociales qui se sont introduites dans le texte de nos lois, et se placer sous la protection de la dernière qui lui est favorable sur plusieurs points. Nous en congratulons bien sincèrement nos législateurs qui ne connaissent peut-être pas tout l'intérêt que nous n'avons cessé de témoigner à ces bénévoles herbivores. Ces derniers le savent,



et leur reconnaissance nous suffit. Quoi qu'il en soit, nous ne serions pas surpris d'être les instigateurs des diverses

réformes qui ont été successivement apportées au règlement sur la chasse, ce reste de barbarie que la civilisation moderne n'a pu complètement étouffer dans ses langes. Réjouissons-nous cependant de ce qui a été fait, en compagnie des lapins, qui sont entourés de certains égards et qu'on ne peut plus lâchement assassiner sans l'autorisation du garde-champêtre, derrière lequel le Spartacus de la bande regarde fièrement son ennemi, en se croisant les bras avec un certain air de défi, pendant que ses concitoyens, en signe d'allégresse; dansent une sarabande sur le coteau voisin. Décidément, le progrès n'est plus niable, et du moment que les loups et les brebis, les lièvres et les chiens en sont venus à ce point de se donner l'accolade, il ne faut plus désespérer de voir la mise en pratique de cette sainte fraternité qui, jusqu'à ce jour, hélas! n'existe encore que sur nos lèvres et le fronton de nos monuments.

OCTOBRE.

Si cette fraction de l'année n'était, depuis un temps immémorial, exclusivement consacrée aux vendanges, nous voulons que Dieu nous damne si l'on saurait que faire pendant le mois d'octobre. A coup sûr, le monde parisien se sauverait à toutes jambes de la campagne qui, alors, est privée de tous ses avantages. Nous lisons bien dans nos confrères Liégeois que les cultivateurs doivent labourer leurs terres ou celles des autres pour les semailles du printemps prochain, curer les sillons d'écoulement, semer la mâche, repiquer les choux et le choufleur sur cotière, ou bien encore faire blanchir l'endive, la scarole et les cardons; mais, en bonne conscience, nous ne voyons pas là le plaisir que peuvent rencontrer des Béotiens qui n'entendent rien aux travaux de l'agriculture.

Il faut donc remercier Bacchus, qui n'était peut-être pas le plus maladroit de l'Olympe, de nous avoir procuré l'agréable passe-temps des vendanges.

En ce bienheureux temps, l'allégresse est sur tous les

visages; les vieux se réjouissent de l'abondance qui va remplir leurs celliers d'un breuvage bienfaisant, les jeunes s'enivrent à l'avance du plaisir de se trouver, côte à côte, auprès de l'objet de leur affection; enfin, des millions de



lettres d'invitation pleuvent sur Paris de tous les cantons viticoles. C'est la récolte des administrations des chemins de fer et des messageries qui *n'en peuvent mais* à procurer des places aux citadins que l'espoir souvent déçu d'une partie de plaisir appelle sur tous les terroirs. Une fois sur les lieux, le propriétaire de vignes, qui n'a qu'un désir, celui de hâter la rentrée de ses raisins, vous les fait tauper comme des batteurs en grange, et les restaure avec de la soupe aux choux, avec permission pleine et entière d'ingurgiter le vin doux, qui est bien le plus exécrationnel breuvage qui soit au monde et dont vous connaissez les incommodes effets..... Heureux quand, après avoir porté la hotte, vous rentrez dans vos pénates sans autre chose qu'une courbature qui ne vous tient qu'une huitaine au lit. Et dire qu'il y a des

gens pour qui les vendanges sont une délicieuse distraction ! En vérité, nous sommes encore à nous demander si Jules César n'avait pas le diable au corps quand il lui prit l'idée de s'emparer des Gaules, tout exprès pour se délecter de vignoble à bouche que veux-tu.

NOVEMBRE.

Quiconque a de la précaution et de l'argent surtout ne saurait mieux employer ces deux valeurs, qui auront toujours cours, qu'en se munissant de bois pour se préserver des glaces de l'hiver qui, d'ordinaire, sévit avec intensité dans ces jours nébuleux ; mais nous ne saurions trop lui recommander de ne point se laisser distraire par aucun sujet étranger à son acquisition et, par dessus tout, de ne point prêter l'oreille au plus petit premier-Paris de n'importe quel journal, que ne manque jamais de vous lire complaisamment le propriétaire du chantier où l'on est volé comme



dans un bois. S'il y a certains lieux dans lesquels il ne faut

point se mêler de politique, assurément, les entrepôts de bûches en font partie; car pendant qu'on se livre avec ardeur à la discussion, on y est chauffé par les garçons de l'établissement, qui ont le mot du patron, et qui vous corrent une voie où abondent les tortillards, avec une incroyable dextérité. A côté de ces messieurs, Robert-Houdin ne ne serait que de la Saint-Jean et il n'aurait pas trop de sa seconde vue pour n'y voir que du feu.

Du reste, dans ce genre de commerce, chaque industriel a ses petits retours... *de bâton*. Nous en avons connu qui poussaient la délicatesse jusqu'à présenter un bouillon chaud à leurs clients qu'ils renaient près de la cheminée. Inutile d'ajouter que cet exemple a trouvé des imitateurs, et que ceux qui ont la faiblesse de ne le pas refuser, le payent beaucoup plus cher qu'à la *Compagnie hollandaise*. Il est très-probablement préférable à ce dernier, mais, à coup sûr, il n'est pas plus chaud que dans cette administration qui dédommage ses consommateurs par le gracieux sourire d'une *demoiselle* de comptoir qui ne tolérerait pas que son *garçon* leur fit un pied de nez comme le débardeur ci-contre.

DÉCEMBRE.

A défaut de calendrier, un observateur reconnaîtrait facilement décembre à la multiplicité des marchandes d'oranges qui sortent comme de dessous terre : dans la dernière quinzaine de ce mois, il n'y a pas un coin de rue un peu propre où ne siège une de ces négociantes en compagnie d'un marchand de marrons, décorant la devanture d'un marchand de vins. On dirait que ces trois corps d'états sont faits l'un pour l'autre. C'est en quelque sorte une trinité commerciale dont l'association dure, en moyenne, de trois à quatre mois, dans le courant desquels chacun d'eux fait une recette forcée. Ainsi, par exemple, le *châtaignier*, par la nature de ses produits qu'il annonce modestement, au moyen d'un luminaire contenu dans une lanterne bombée, sur laquelle on lit : MARRONS DE LYON, quoiqu'ils n'en soient pas meilleurs

pour cela ; le châtaignier, disons-nous, aide la vente du fabricant de liquides, en altérant le larynx des buveurs



qui, animés par de copieuses libations, ne se quittent souvent qu'après avoir consommé la fine salade d'oranges. A ce débit il faut joindre la vente extérieure qui est provoquée par le cri strident de la dame qui, à intervalles égaux, excite le passant par les moyens les plus captieux. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'elle annonce ; mais quel est le marchand qui ne ment pas un peu, sans parler des porteurs d'actions asphaltiques, minières, californiennes et autres, qui offrent effrontément des primes, — nous allions dire des rimes — fabuleuses, et qui, en fin de compte, ne donnent que des morceaux de papier propres à faire des papillotes, en concurrence aux billets de toutes les loteries qui, pour la plupart, profitent à ceux pour qui elles n'ont point été tolérées.

A. H.

BIOGRAPHIE DE GOBINEAU.



Tous les grands hommes ont eu leur historien ; or, nous ne voyons point pourquoi nous ne nous ferions pas le Plutarque de Gobineau que la nature a doué d'une taille de cinq pieds trois pouces.

Nous prendrons donc notre héros à la mamelle et nous le conduirons jusqu'à l'âge demi-mûr, à travers les multiples incidents d'une vie quelque peu agitée.

Hilarion-Mathurin Gobineau fut la première souche d'une nombreuse lignée qui dut le jour à d'estimables fabricants de pain d'épices qui, à son entrée dans le monde, faillirent devenir fous de bonheur.

Le jour du baptême de ce fils bien-aimé, ce fut une joie inexprimable. Nous ne parlerons pas d'un raout où, pour la première fois, les auteurs de ses jours lâchèrent, au dessert, la fine bouteille champenoise qui fut vidée avec accompagnement de flonflons et de vœux formés pour l'avenir de celui dont nous allons entretenir nos lecteurs auxquels nous la souhaitons bonne et heureuse... accompagnée de plusieurs autres.

Mathurin, l'espoir de la famille Gobineau, fut entouré des soins les plus tendrement assidus, et, plus heureux que ses pûtrés, c'est dans le sein de sa propre mère qu'il puisa les sources de la vie.

Doué d'une physionomie qui, alors qu'il était marmot, ne manquait pas d'une certaine gentillesse et d'une sorte d'intelligence que le temps ne développa que très-imparfaitement, Gobineau faisait concevoir à ses parents les plus douces espérances. Il allait à peine à l'école que, déjà, ils se demandaient s'ils le placeraient dans la robe ou l'épée. Chacun d'eux, selon son désir, voyait en lui un Mirabeau ou un Napoléon en herbe.

Mais, hélas ! le moment des déceptions arriva, et, quand ils purent remarquer le peu de progrès de leur enfant à l'école dont la paresse le plaçait toujours un des derniers, force leur fut bien de reconnaître qu'ils n'avaient pas procréé le moindre phénomène du monde.

En effet, à l'âge de neuf ans, Hilarion en était encore à ca, ce, ci, co, cu. Son père était révolté qu'il ne sût dire que cela. Enfin, à force de patoches et de retenues, il commença à ànonner le feuilleton du *Constitutionnel* que lisait parfois le fabricant de pain d'épices, et qu'au bout de deux ans, il déchiffrait à première vue. Ce moyen d'enseigner la lecture à l'aide du feuilleton ayant réussi au père Gobineau, ce dernier prit un abonnement en association avec son concierge et envoya, à titre de reconnaissance, un superbe bonhomme coiffé d'un bonnet de coton, le tout pétri à l'image du rédacteur en chef de la susdite feuille.

À force de humer les doctrines qui y sont distillées chaque jour, Hilarion grandit et se sentit inspiré du ciel. Il rima, pour la fête de sa mère, un quatrain qu'il avait élaboré, huit jours durant, dans le fournil paternel. Les fautes étaient aussi nombreuses que les nompareilles sur les petits pains de son père près duquel il s'en excusa en se rejetant sur la précipitation de son travail ; puis, un beau jour, il lui parla beaux-arts, car, lui aussi, il était artiste, en ce sens qu'il excellait dans l'art des statuettes de miel et de farine.

Il était de son devoir d'encourager ses premières dispositions.

Quand donc il eut achevé ses études primaires, il le fit entrer dans un atelier de peintre en décors où il puisa le génie du beau.

Ses relations avec le théâtre donnèrent à son esprit des passions dont il était encore vierge et qui coûtèrent quelques ronds... de pains d'épices au papa dont les sages remontrances étaient sans aucun effet.

Mathurin avait un cœur ardent au plaisir, et ses yeux n'avaient pu s'empêcher d'admirer les charmes d'une jeune

figurante de la Gaieté; ce qui le rendait fort triste, attendu qu'elle résistait à ses soupirs et à ses pièces... de vers.

Zoé, c'est le nom de la tigresse, n'avait de goût que pour les pièces de 5 francs, ce dont il était complètement privé. En vain il frottait l'épaule du fabricant, celui-ci faisait la sourde oreille et ne dépassait pas les 75 centimes de gratification qu'il octroyait, chaque dimanche, à son fils qui se payait une deuxième galerie au théâtre où brillaient ses amours, dans le corps des ballets.

Gobineau trépignait d'enthousiasme dès qu'elle entrait en scène; il ne pouvait tenir en place à la vue d'un de ses plus petits ronds de jambe, et, plus d'une fois, il faillit se faire jeter à la porte par ses voisins qu'il importunait de ses exclamations admiratives.

Gobineau tournait, pour la sécheresse, au hareng-saur, ce dont ses camarades, qui en connaissaient la cause, le gouaillaient à qui mieux mieux. Quoi qu'ils fissent, l'Amour l'avait transpercé d'outre en outre, et sa malheureuse inclination allait toujours croissant comme les rigueurs de la cruelle Zoé.

Il n'était plus possible à Mathurin de lutter contre ce tyran auquel tout cède; c'est alors que, guidé par les pernicieux conseils d'un faux ami, il n'hésita point à faire une fausse traite sur son père et à la faire escompter par un de ces mécréants qui, levant un odieux impôt sur les passions humaines, leur fournissent un inextinguible aliment.

Hilarion ne tarda pas à se repentir amèrement de cette faute qui lui coûta cher et changea, pour un court moment de bonheur, son existence pendant sept années.

Le père Gobineau fit honneur à sa traite, non sans froncer les sourcils; mais, comme cette faute méritait un châtement, il le fit s'engager pour rompre avec ses mauvaises habitudes.

A cette nouvelle, ses camarades de l'atelier s'empressèrent de lui venir en aide par leurs consolations d'abord, et, ensuite, par une souscription dont le chiffre s'éleva à une somme de 37 francs 50 centimes.

Porteur de cette petite masse, il entra dans le 64^e de ligne où il paya sa bienvenue avec les libéralités qu'avait glissées dans son escarcelle la générosité de son père et de ses amis.

Inutile d'ajouter que la nouvelle recrue n'eut pas de peine à voir les profondeurs de sa bourse qu'avait largement arrondie la souscription faite, à son profit, dans l'atelier où il avait été, comme tous ses semblables, la victime d'une foule de tours dont le catalogue varie à l'infini.

Quoi qu'il en soit, Mathurin se prit à regretter plus d'une fois le toit de son berceau en faisant les corvées de la caserne. Rien au monde ne lui répugnait comme celles du balayage de la chambre et les petits soins de la cuisine dont, pour commencer, il s'acquittait fort mal.

Mainte fois, en portant la gamelle à ses frères d'armes, il en renversa le bouillon et s'attira les reproches du caporal d'ordinaire qui le mit à la salle de police pour lui apprendre à faire vivre ceux pour lesquels il avait été préparé.

Cette punition fit une impression profonde sur son esprit, et, au bout de six



mois, il était devenu, disons-le à sa louange, l'un des marmitons les plus distingués du régiment.

Du reste, dans le silence de la prison, il avait compris que, quelle que fût sa répugnance pour certains travaux, l'homme doit se rendre apte à tout et qu'à tout prendre, si mauvais qu'il pût être, le bouillon n'avait pas été inventé pour laver les pavés de la cuisine. Par ses perfections culinaires, Gobineau se concilia donc l'estime de chacun et ne tarda point à être remarqué par ses chefs qui reconnurent en lui une obéissance passive et beaucoup de bonne volonté.

De toutes les recrues de sa classe, Mathurin, en effet, était celui qui fût le plus fort dans sa théorie. Il était vraiment beau à voir dans l'école de soldat, et nul ne faisait mieux le pas de : une, deux, la pointe du pied en dehors,



l'œil à quinze pas, la main sur la couture de la culotte, le corps droit sans roideur. A la marche, il laissait bien loin derrière lui, ceci soit dit sans calembourg, tous ceux qui chevauchaient à ses côtés; aussi, passa-t-il promptement au maniement d'armes dans lequel il déploya une supério-

rité bien marquée. En moins de six semaines d'études suivies avec opiniâtreté, en dehors même des cours, il arriva à un résultat qu'aucun de ses compagnons n'avait obtenu. Il était surprenant dans l'escamotage des mouvements qu'il exécutait avec une dextérité sans égale.

La réputation qu'il s'était faite en ce genre lui inspira l'idée d'apprendre l'escrime pour se donner une allure qui fût en rapport avec sa nouvelle condition. Tous les deux jours, il s'armait donc d'un fleuret et faisait des appels du pied à faire retentir les voûtes de la salle qui fut témoin de ses exploits en tierce et en quarte. Le bruit de sa renommée parvint aux oreilles de son colonel et fut pour lui ce que sont les bons points aux yeux des maîtres d'école. Partout on citait Gobineau pour un modèle, et, il est vrai de dire qu'il était bien réellement au niveau de sa réputation. Jamais soldat n'était plus propre ni mieux astiqué que lui. Les ressources mensuelles qu'il recevait de ses parents lui permettaient certaines dépenses de luxe, aussi, nul troupier ne pouvait approcher de lui pour la recherche de sa toilette et le soin de sa chevelure et de ses petites moustaches qui étaient tenues en respect par l'emploi d'un cosmétique odorant. Il avait senti qu'il fallait rehausser, par des moyens extraordinaires, le peu d'avantages que donne le costume peu gracieux du troupier en veste, c'est pourquoi il portait essentiellement tous ses soins à un physique qui laissait beaucoup à désirer, en ce sens qu'il était marqué au coin de la débonnaireté que ne lui avait point enlevé son séjour dans les ateliers.

Son cœur était plus agité que sa figure. D'une nature passionnée mais timide, la vue d'une femme déterminait chez lui une émotion dont il ne pouvait se rendre maître; aussi nous renonçons à peindre la stupefaction dont il fut saisi à l'aspect imprévu d'une jeune et charmante paysanne qu'il surprit au bain, cachée derrière un buisson, alors que, comme la chaste Suzanne, elle se croyait à l'abri de tout regard profane : nous aimons mieux laisser parler le dessin qu'il nous a communiqué et qui reproduit fidèlement l'une

des scènes les plus émouvantes auxquelles il ait assisté pendant le cours de sa vie militaire. Le chasseur qui découvre un lièvre dans un sillon n'éprouva jamais une sensation plus délicieuse que Gobineau qui, respectant néanmoins la délicatesse de sa position, s'éloigna, non sans jeter un regard en arrière et le cœur plein des pensées les plus enivrantes.

D'ailleurs, comme dirait le grand Bilboquet, d'odyenne mémoire il le saààlait! Une revue d'inspection devait avoir lieu le lendemain et, quoi qu'il arrivât, Mathurin n'était pas homme à oublier ses devoirs. Il quitta donc ce lieu de délices où il se rendit souvent

depuis pour revoir couler l'onde douce et tranquille qui, plus fortunée que lui, disait-il chaque fois, avait renfermé dans son sein des trésors que ses yeux n'avaient qu'imparfaitement entrevus.

Gobineau n'était pas un troupier ordinaire, et son âme avait conservé, au milieu même des habitudes de la caserne, la pureté primitive de son enveloppe; c'est ce qui explique pourquoi il goûtait un bonheur inconnu au commun des hommes.

L'idée d'une créature imaginaire entretenait son esprit



d'illusions extatiques qui lui rendaient moins pénibles les apprêts de la visite des effets que devait passer le capitaine de sa compagnie.

Tout fut préparé par lui avec une exactitude rigoureuse, et il ne lui manquait dans son sac ni un bouton de guêtres ni une aiguillée de fil.

Dès que le premier coup de baguette vint frapper son oreille, Gobineau fut à son poste, et c'eût été l'un de ses plus beaux jours si une pluie torrentielle ne fût venue contrarier les opérations de la visite qui eut lieu cependant malgré vent et marée.

Il fut trempé jusques aux os ; mais il eut, du moins, l'avantage de recevoir, indépendamment de l'eau, les éloges de son supérieur qui lui frappa légèrement la joue du revers de deux doigts de sa main droite, en lui disant ces mots qui contenaient tout un avenir de gloire : « Jeune homme ! il y a chez vous de l'étoffe. » Il lui sembla que ces paroles étaient de beaucoup supérieures à celles de Napoléon, quand il harangua si laconiquement son armée sur les bords du Nil.

10

En effet, quelle comparaison pouvait-il établir entre ces deux phrases :

Jeune homme, il y a chez vous de l'étoffe, et Soldats ! du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent.

Evidemment, son capitaine avait été plus éloquent, car il avait personnellement flatté son amour-propre.

Gobineau rentra à la chambrée haut de six coudées, aussi eut-il la précaution de se baisser en passant sous la porte.

Néanmoins, une fois ce premier moment de vanité passé, il redevint ce que la nature l'avait fait ; c'est à dire bon camarade, estimé de tous et considéré de ses chefs qui, d'un commun accord, pour récompenser ses bons et loyaux services, le promurent au grade de caporal. Ce nouveau pas dans la voie militaire devait, selon lui, le conduire beaucoup plus loin ; aussi, plus d'une fois en astiquant sa giberne il se prit à regarder s'il n'y trouverait pas le bâton de maréchal, mais hélas ! il eut beau faire, comme sœur

11

Anne, il ne vit rien venir ; ce dont il se consola philosophiquement en pensant que les bâtons de maréchaux sont comme les boulets, en d'autres termes, qu'il n'y en a pas pour tout le monde.

Après tout, les galons de caporal avaient à ses yeux la même valeur que les épauettes de son capitaine, et, planant dans l'immensité de l'illusion, il se plaisait dans cette réflexion quand il commandait un poste, il était aussi passivement obéi que lui.

Donc, se disait-il, à tout prendre, je n'ai qu'à me louer de mon destin, car j'ai cet avantage sur lui, que l'infirmité de mon grade ne me crée point d'envieux.

C'était pour lui une satisfaction de plus. L'engouement de son caractère l'avait fait surnommer le Sainville du régiment. En effet, il n'y avait pas de veillées qu'il n'égayât par l'excentricité de ses balivernes.

Nous ne résistons pas au désir de vous raconter, chers lecteurs et adorables lectrices, une des charges les plus drôlatiques qu'il ait débitées avec l'air cocasse que vous lui connaissez.

C'était par l'une de ces longues soirées d'hiver où le troupié se repose des fatigues de la journée au feu scintillant du bivouac. Depuis quelques minutes, tout le monde était silencieux, ce qui contrariait fort un jeune tapin qui prenait grand plaisir à ses coqs-à-l'âne, quand ce dernier, rompant ce calme soporifique, exclama ces quelques mots : Eh ben ! caporal, est c' que nous allons passer not' soirée comme un savetier dans son échoppe et ménager notre *haleine*... pour les jours du pas de course ?

Non, reprit Gobineau qu'on n'avait jamais besoin de prier quand il était en veine, et je vais vous demander votre oreille pour une histoire, — Qui est de votre cru, pas vrai, not' chef ? La modestie de Mathurin lui ordonna de ne répondre que par ce simple avertissement : Attention ! et que personne ne dorme. Cric ! crac ! — Cuiller à pot, sébille de bois, clous d' girofle, peigne à décrasser, sous-pieds d' guêtre, bretelles en caoutchouc. — Tout l' monde sus l' pont,

cric. — Crrrac!! — Je commence. C'est donc pour vous faire à savoir que, depuis que le monde se connaît et que l'une de ses plus belles parties s'appelle la France, saluez! ses nobles enfants ont toujours su boire, aimer et se battre. L'épisode suivant que j'extrais des guerres contemporaines de l'Algérie va vous en donner la preuve. On venait donc de fiche une trempée à une tribu de Kabyles qui avaient refusé le leur de tribut et on était littéralement sur les dents quand un ordre supérieur fit faire halte à la colonne expéditionnaire. Personne ne fit un pas de plus, chacun se débarnacha, s'étendit sur le sol et écouta le dialogue suivant qui s'établit entre un vieux sergent et un jeune tambour qui, par parenthèse, était aussi gourmand que Raffla ici présent. — Oh! le repos, commença-t-il en imitant la voix fêlée du petit aux baguettes, comme l'aurait pu faire le comédien Neuville : oh! le r'pos! voilà un commandement qui m' chausse comme une paire de mitaines. — Qué qu' tu dis? apprenti tanneur de peau d'âne! — Je dis, mon respectable sergent, que l'halte est une occupation dans laquelle j'ai toujours excellé. — Merci! t'es pas dégouté. — Pas plus que dégoutant, et si la République veut m' colloquer avec ça une bonne nourriture, je vous jure que je prierai Dieu pour qu'elle dure. — Attends un peu, elle va t'adjoindre un officier d'bec pour te préparer de la soupe au lait d'amandes, des têtes de veau en tortue et des mayonnaises de homard. — Oh! sergent, n' me parlez pas d' ces chairs-là, voyez-vous, car j'en ai jamais mangé, mais y a l'ami d'un camarade de not' chambrée qu'est l'intime du grand cousin du beau-frère de not' tambour maître qu'a dégusté des écrevisses et qui... — Tais-toi, poulet-dinde. — Sergent! faut pas débiner ce bipède dont que j'estime particulièrement l'aileron. — Ah! ça, tu n'ouvres donc plus la bouche que pour manger ou dire des bêtises? — Ah! mon supérieur, si on peut dire, moi qu'est connu pour avoir une foule de morceaux. — A tes culottes? — Ah ben! oui, dans la voix. — Pour c'qui est d' ça, il est vrai que... — J'ai un chouette talent de société, pas vrai? Après ça, c'est pas étonnant,

quand on a joué la comédie chez Thierry. — T'as joué la comédie, toi? — Oui, moi, avec vot' permission, c'est à dire sans vot' permission. — As-tu fini, méchant cricri! — Cricri tant que vous voudrez, mais ça y est tout de même, à preuve que je jouais les domestiques... j'étais né pour servir. — Le jeune homme se paye le calembourg. — Et vous avez le droit de me payer autre chose. — Il est jovial le tapin. Ah ça! pourrais-tu nous dire combien de fois on t'a sifflé? — Sifflé! moi, ah! par exemple jamais.. que toutes les fois que j'entrais en scène. Le public est un animal, le moindre ra l'effarouche. — Comment! tu faisais déjà des ra. — Je dis ra comme je dirais cuir. — Ah! oui, cuir à rasoir, cuir de laine. — Figurez-vous, mon sergent, que qui m'a fait quitter les planches, c'est une lettre, une satanée lettre qu'en ma qualité de valet je présentais à mon maître qu'était un marquis très-pané, comme qui dirait un pied d' cochon sur vot' respect. — J' te passe la comparaison. — Passez-moi plutôt votre gourde. — Tu me sembles pourtant assez dégourdi comme ça. — Ah! sergent, voilà qu'est spiritueux, très-spiritueux... Si bien donc, pour en r'venir à la chose que j'la lui présente cachetée en lui disant : Monsieur l' marquis, voici-z-une lettre. A ce pataqués la salle qu'était pas très-robuste écroule sous les talons ferrés des spectateurs qui me mitraillent avec des trognons de pommes dont que j'en reçois un pépin dans l'œil que ça me fit loucher et regarder mon directeur de travers. — Comme ça, ton directeur était tout d' côté. — C'est à dire que c'est lui qui m'a mis de côté, sur le pavé où la misère m'engagea à m'engager. — Ce qui est très-heureux pour nous : allons, c'est très-bien, et maintenant que tû l'es rincé le bec. — Encore! décidément, vous m' prenez pour un serin. — Motus! tu as la parole pour le dégoisement sus-énoncé dont que nous sommes susceptibles de t'écouter. — Bien causé, sergent, et j'aime à voir que vous ne cachez pas votre babil-larde sous vot' par'ment. — Tambour, ce roulement de paroles chatouille désagréablement mon tympan et je te prie inclusivement de chanter si tu n' veux point que ça dé-

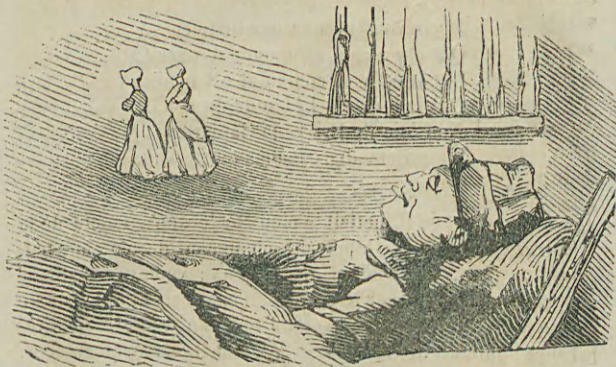
chante. — Alors, puisqu'il faut que je vous en chante, pas d' distractions, il y a chorus à la fin du couplet sur l'air du Postillon de Longjumeau :

J' vas vous réciter une histoire
 Qui n'y a rien au monde d' pareil,
 L' fait est vrai comme il est notoire
 Qu' la lune est la femm' du soleil.
 Non loin de Brives-la-Gaillarde
 S'aimaient deux jeunes tourtereaux
 Qui..

Au moment où il mettait le pied sur le département de la Corrèze, poursuivit Gobineau, changeant de ton, pif, paf, booum, pzitt, pan, pan, pan, pan, pan ; voilà une fusillade qui vient accompagner le timbre du chanteur et qui vous lui coupe le sifflet comme avec un yatagan. Silence dans les rangs ! que dit le grognard, v'là l' bal qui va commencer, invitez vos dames pour la première. — Diables de Kabyles ! ajouta le tambour, c'est embêtant, na ! on peut pas s'amuser un brin. — Allons, l's enfants ! de l'aplomb, la capsule à la cheminée et n' boudons pas ; la République a l'œil sur nous, et si nous mourons avec gloire, elle nous fera chanter un *Te Deum* à Notre Dame. — Ah ben ! alors, reprit le jeune Raffla, n'ayez pas peur, je vas battre la charge et nous allons leur créper le chignon. — Bien dit, petit ; et pour montrer à ces messieurs que nous connaissons la civilité puérile et honnête, nous allons leur épargner la moitié du chemin ; en avant ! — En avant ! répéta toute la troupe qui s'était remis sur le pied de guerre. Fin finale, la riposte fut vive, l'ennemi fut bousculé comme d'habitude, son troupeau et ses femmes tombèrent au pouvoir de l'armée française, ce dont lesdites ne se plaignirent pas, vu qu'elles n'avaient rien perdu au change ; comme quoi que le Français, comme je vous l'ai dit en commençant, sait aimer, boire et se battre comme le diable à quatre avec lequel je suis votre très-humble caporal. Attention ! cric ! — Crrrrac !

Sur ce, on éteignit la chandelle, chacun s'étendit sur sa

paillasse et dormit du sommeil le plus profond. Gobineau fit comme tous les autres et rêva à d'anciennes connaissances



dont il avait admiré la taille voluptueuse dans les coulisses de la Gaité, alors qu'il offrait ses hommages à la rebelle Zoé dont il n'avait jamais pu couvrir les blanches épaules du plus modeste Biétry.

A la descente de sa garde, il alla, en compagnie de deux de ses plus intimes, faire une promenade dans la ville de Carpentras et il entra, pour se reposer de ses pérégrinations, dans une tabagie où ils firent une partie de cartes qui fut accompagnée de nombreuses libations, à l'effet d'arroser ses nouveaux galons.

De bouteille en bouteille, nos trois lurons s'animèrent tant et si bien que l'un d'eux fut incapable de mettre le pied dehors. Mathurin, qui était le plus gaillard, s'aventura dans les murs de Carpentras, non sans festonner et sans bavarder comme un perroquet avec un de ses amis, ne sachant trop, ni l'un ni l'autre, où leurs pas les conduisaient.

Trois fois ils firent le tour de la ville sans pouvoir retrouver leur caserne où arriva, avant eux, leur compagnon qu'un sommeil réparateur avait remis dans son assiette, tandis que nos vagabonds, au contraire, s'étaient arrêtés aux

quelques curiosités qu'offre cette petite ville du département de Vaucluse, sans excepter le théâtre de Guignole à la séance duquel ils avaient assisté, plutôt pour servir de près le corsage des bonnesd'enfants que pour admirer les acteurs taillés dans une bûche.

En flânant à droite et à gauche, la nuit vint les surprendre; bref, ils n'aperçurent les portes de leur logement que quand elles furent fermées.

Force leur fut d'aller coucher en ville, tandis que le sergent-fourrier à



l'appel de qui ils n'avaient pu répondre les couchait sur le rapport.

Le lendemain matin, à la première heure, Gobineau qui avait repris l'usage de sa raison comprit toute l'étendue de la faute qu'il avait commise et alla au devant des reproches qu'il avait mérités. Il s'excusa du mieux qu'il put auprès de son sergent qui, tout en usant d'indulgence, ne put lui éviter les trois jours de salle de police. Mathurin, après une sévère mercuriale, prit congé de son supérieur et se constitua immédiatement prisonnier en promettant bien de ne plus s'abrutir dans une semblable ivresse.

Tous ses amis firent ce qui était en leur pouvoir pour adoucir les rigueurs de sa captivité temporaire, et la cantinière Tromblon, qui s'était éprise d'une secrète passion, ne fut pas la dernière à lui offrir les consolations de son état. Cette punition le mit en demeure de mettre à l'épreuve les témoignages d'amitié dont il avait tant de fois reçu des marques éclatantes, et sa sortie fut une véritable ovation à laquelle ne fit pas défaut la veuve Tromblon qui, comptant au moins sur sa reconnaissance, n'hésita point, en l'attirant dans sa cambuse, à lui déclarer la flamme dont son sein



était depuis quelque temps embrasé. Mathurin qui ne partageait en aucune façon ce sentiment à son égard comprit que

ce sacrifice serait au-dessus de ses forces et repoussa énergiquement toutes les séductions de cette sirène de nouvelle espèce.

La pauvre femme qui pesait alors près de deux cents se réduisit de moitié et perdit la tête au point de distribuer du cassis pour du cognac que, dans le trouble de son esprit, elle mélangeait plus que d'ordinaire. Ses clients l'abandonnèrent peu à peu; enfin, sa cantine, formant le tome deux de l'Odéon, ne voyait plus personne. Bientôt le désespoir glissa ses philtres empoisonnés dans l'âme de celle sur qui Gobineau, sans le vouloir, régnait en souverain. La veuve Tromblon était doublement froissée dans ses affections; d'une part, elle aimait sans être payée de retour et, de l'autre, la jalousie la rongeaient sourdement.

Hâtons-nous de dire qu'elle avait remarqué dans la conduite de notre héros certaines allures qui ne lui permettaient guère d'espérer, quoiqu'elle conservât encore quelque plaisir à se leurrer. Mais un jour vint, jour funeste, hélas! où toutes ses illusions s'anéantirent une à une comme le chêne altier sous les coups de la foudre. Ce jour fut peut-être le plus terrible de sa vie, car elle acquit la triste preuve des coupables relations qu'il avait nouées avec une dame de la localité en parcourant une lettre que le hasard lui avait fait tomber entre ses mains.

Alors la froideur de l'ingrat qu'elle adorait cessa d'être un mystère pour la pauvre créature dont l'indiscrétion pouvait être fatale à tous deux; mais, malgré tout, son idolâtrie pour le beau caporal était véritablement trop profonde pour qu'elle se vengeât de ses refus par une lâcheté. Elle se contenta donc de lui écrire quelques lignes pleines de passion et de fautes grammaticales où elle comparait, de son mieux, les avantages de sa personne à ceux de l'infidèle épouse qu'il avait subornée, mais rien ne put détacher Gobineau de celle qui lui prodiguait une foule de douceurs, sans parler des gilets et des tricots de flanelle, pour le mettre à l'abri des rigueurs de la température.

Jamais il ne s'était vu plus douilletté que sous l'empire

de cette dame dont le mari, en sa qualité de bonnetier, était d'une simplicité proverbiale et dans l'intimité duquel il s'était si bien placé qu'il en était venu à passer ses instants de loisir à sa société, à tenir sa partie de piquet et à faire danser sa tendre moitié au bal champêtre le plus en faveur dans la ville.

113
 Tant de bonheur ne pouvait avoir une longue durée et, si confiant que fût le bonnetier, il ne pouvait fermer éternellement les yeux sur les excentricités de son épouse sur le compte de laquelle on glosait fort dans le quartier. Mathurin, qui n'était pas un lovelace à talons rouges, comprit



que sa place n'était plus dans cette maison où sa présence avait apporté le trouble et il se retira, après avoir ralenti l'assiduité de ses visites, non sans regret toutefois la société du mari dont le commerce et la table étaient des plus agréables. Du reste, le hasard vint le servir à propos pour rompre une liaison dont les suites pouvaient être funestes.

L'ordre d'un changement de garnison arriva et il fallut, bon gré, mal gré, se séparer. Ce fut, pour le cœur de l'épouse parjure, un coup de foudre ; quant à Gobineau, il se consola facilement d'une rupture que, depuis certains pro-

pos peu flatteurs, il désirait ardemment. La joie qu'il ressentit en pensant qu'il allait revoir son pays l'aurait guéri de douleurs beaucoup plus cuisantes ; cependant la reconnaissance lui imposait le devoir de prendre congé de ses bons amis avec des formes honnêtes ; ce qu'il fit en homme ayant quelque usage du monde.

Une nouvelle émotion l'attendait à son retour ; malgré ses escapades, Gobineau n'avait rien perdu de l'affection de ses parents qui étaient bons diables au demeurant, aussi l'expectative de leurs embrassements remplissait son cœur de la joie la plus expansive. Les choses se passèrent comme il l'avait pensé. Dès que la nouvelle de son arrivée, qu'il avait fait connaître par une lettre d'avis, parvint au domicile conjugal, toute sa famille, y compris Médor, fit le guet sur la



porte pour s'enivrer, quelques minutes plus tôt, de sa présence ; aussi, du plus loin qu'on l'aperçut, ce furent des signes d'allégresse qu'il nous serait impossible de rendre et dont nous avons cru devoir laisser le soin à notre ami Lestres, dont le spirituel crayon est plus éloquent que notre plume.

Dans la partie la plus confortable de l'appartement, une abondante collation avait été préparée par les soins de sa

mère, de sorte que, pour fêter son nouvel hôte, chacun n'eut plus qu'à prendre place à la table où nul ne se plaignit du mal de dents.

Somme toute, cette journée fut une des plus délicieuses que la famille Gobineau ait peut-être passées dans sa vie.

Quand minuit enfin eut fait résonner ses douze coups sur le timbre du coucou qui ornait l'un des coins de la salle du festin, chacun prit son flambeau et se dirigea vers son lit dans lequel Morphée avait répandu une abondante moisson de pavots. Le lendemain et les trois jours suivants se ressentirent de la fête de la veille, après lesquels tout rentra dans l'ordre ordinaire de leur genre de vie.

Quand donc Mathurin eut donné satisfaction à ses affections filiales, ses pensées se reportèrent bientôt sur la petite Zoë qui lui semblait plus sémillante que jamais, surtout lorsqu'il la vit, à la lumière décevante de la rampe, sous un costume féérique qui dessinait voluptueusement ses contours de sylphide. L'imagination du vapoureux jeune homme le transportait dans des régions éthérées. Il ne savait pas, ou plutôt il ne voulait plus se rappeler ce que sont, pour la plupart, de l'autre côté de la toile, ces divinités terrestres que le vulgaire encense, parce qu'il n'aperçoit pas la céruse ni le fard dont leur visage est adroitement couvert.

Au reste, la condition militaire de Gobineau lui enlevait le peu de chance qu'il lui était permis d'espérer, alors qu'il était vêtu de l'habit bourgeois. Sous le coachmann de l'artiste, il pouvait, trompant son identité, se faire passer pour le fils d'un margrave, tandis que, sous la capote d'un caporal, il n'y avait pas moyen de viser au maréchal de France. Toute réflexion faite, il s'avoua intérieurement que c'était une sottise passion que la sienne et il prit la ferme résolution de n'y plus songer.

D'ailleurs, il espérait, grâce à de hautes protections, l'obtention de son congé définitif, et, la raison arrivant avec l'âge, il sentit qu'il lui importait de se créer une position pour prendre son rang dans la société.

Quelque attrait que le métier des armes lui offrît, il pensa

sagement qu'il ne pouvait, dans l'heureux temps de paix où nous vivons, arriver qu'à un grade secondaire, et il avait parfaitement bien pu puiser cette opinion dans son passé

vers lequel il jetait peut-être, pour la première fois, un regard rétrospectif, en réfléchissant que, malgré la supériorité de son intelligence, il avait passé cinq ans au corps pour devenir caporal et avoir la faveur, en cette qualité, d'aller tous les deux jours au rapport.

Le résultat ne lui paraissait pas très-satisfaisant et il estima qu'il vaudrait mieux pour lui, faisant violence à son antipathie pour la cotonnade, embrasser la profession de son père dont l'âge



lui permettait des velléités de retraite.

Troquant la capote pour la blouse, il remplaça le seul et unique commis qui fût à la maison et il se livra tout entier au commerce que la modeste fortune du papa Gobineau l'autorisait en quelque sorte à quitter.

Plusieurs mois s'étaient à peine écoulés que Mathurin avait acquis toutes les connaissances qui sont indispensables dans les affaires qui lui furent d'autant plus agréables que la douceur de son caractère ne tarda pas à lui concilier l'estime de ses commettants et de ses clients qui lui conti-

nuèrent leur bienveillance dont il sut se rendre digne à tous égards.

La maison, une fois confiée à sa direction, prit un accroissement considérable. Il ne s'agissait plus que de lui procurer une compagne. Le père Gobineau y avait songé et depuis longtemps il avait jeté ses vues sur une jeune personne qui, comme dans tous les romans, était jeune, belle et assez aisée.

A l'instar du Gymnase dramatique, nous aurions pu la faire millionnaire, ce qui ne nous aurait pas coûté davantage, mais nous avons voulu rester dans le vrai et nous la doterons seulement d'une quinzaine de mille francs avec des espérances.

Des propositions matrimoniales furent faites aux parents de cette dernière qui avait, disons-le bien haut, ne fut-ce que pour la rareté du fait, toutes les qualités réunies. Il va sans dire que ces propositions furent vivement accueillies, même par la jeune fille qui n'avait point attendu le projet de sa famille pour penser à Mathurin.

Tout allait donc pour le mieux quand... Oh ! rassurez-vous, vous tous qui nous lisez ; notre intention n'est pas de jeter à travers la biographie de notre héros un de ces incidents inattendus dont sont si prodigues les romanciers de nos jours ; du tout, nous n'avons point dans nos cartons de ces vieilles ficelles dramatiques et nous allons droit devant nous, guidé par les événements ordinaires de la vie.

Tout allait donc pour le mieux quand une crainte fut exprimée par sa quasi future à propos de son rappel sous les drapeaux.

Une fois enrôlé sous ceux de l'hyménée, il eût été fâcheux, en effet, qu'un ordre du ministre l'eût contraint à les désertir. Cette question préalable fut agitée sérieusement, mais, après quelques pourparlers, les deux familles, qui désiraient ardemment n'en former plus qu'une, décidèrent que, le cas échéant, on ferait en commun les fonds pour l'achat d'un remplaçant.

Toutes les bases du contrat ayant été stipulées de part

et d'autre et l'avenir de chacun bien garanti, le jour du mariage fut arrêté et célébré d'une façon convenable à Saint-Nicolas-des-Champs où, dix mois après, l'eau sainte du baptême purifiait le fruit de leur union qui ne fut troublée par aucun nuage.

Vous allez peut-être crier à l'in vraisemblance et tonner par-dessus les toits que nous avons fait là un ménage hors nature. Eh ! mon Dieu ! est-ce notre faute à nous si vous avez été chercher votre moitié dans les salons de messieurs tels et tels , entrepreneurs de mariages , et si les conséquences vous donnent le droit de former cette opinion ? Non, sans doute ; il fallait vous adresser à une source plus pure et faire comme Mathurin qui fut heureux époux , bon père et vendit le plus qu'il put de gilets et de bonnets de coton, sans jamais oublier , même après l'obtention de son congé définitif , ses anciens camarades de garnison dont ,



pour conserver l'aimable souvenir, il esquisssa les portraits que nous offrons, non pas à nos lectrices de peur d'éveiller la jalousie de leur Orosmane , mais bien à nos lecteurs, principalement célibataires, le tout en signe de reconnaissance pour la bienveillante attention qu'ils nous ont prêtée pendant le cours de cette pochade sans mérite comme sans importance.

M.

LE SAC AUX MALICES.

Leclère, du Vaudeville, se trouvait un jour chez un dramaturge de ses amis qui était en train d'écrire une scène où il exprimait une situation pathétique par une foule d'exclamations et des oh ! oh ! répétés à satiété. « Que penses-tu de ma pièce, lui dit l'auteur ? — Ma foi, reprit Leclère, je pense qu'elle ressemble, comme deux gouttes de lait, à une serre, car je n'y vois que des *oh rangés*. »

— J'ai un dé mes camarades, disait Ravel à Sainville, dont je n'ai jamais pu comprendre l'inclination. Dans le monde entier, il est reconnu que les françaises sont les femmes les plus aimables. — Eh bien ? — Eh bien ! cet original qui est potier de terre et qui demeure... — N'est-ce pas rue de *l'appe, hein, sept* ? — Eh ! non, rue de la Roquette ; il n'est jamais si heureux que quand il est entouré de femmes *en glaise*.

— Dans un petit souper, où se trouvaient réunis chez Levassor plusieurs comiques de Paris, chacun fournissait son contingent de cette franche gaité qu'on ne rencontre plus que chez nos comédiens. Je vous remercie, messieurs, dit Levassor, de l'empressement que vous avez mis à apporter votre grain de sel à ce repas. — Il n'y a pas que ces messieurs qui ont apporté le leur, répartit M^{lle} Bertaud, car ce plat de macaroni en est assez abondamment pourvu. Chaque convive sourit en signe d'approbation à cette facétie, y compris la cuisinière qui faisait le service. Levassor s'apprêtait à la gronder quand L'héritier, implorant son pardon, se mit à dire : Je crois que le moment serait inopportun, nous passerions tous à ses yeux pour des bêtes féroces, car, tu vois, ta femme de *ménage rit*.

— Je suis allé au salon de peinture, disait Coutard à Heuzey. — Tu veux dire à la Boulangerie nationale. —

Soit ! et j'y ai remarqué. — Une foule de croûtes. — Ce n'était pas là ma pensée ; enfin, je te l'accorde. — De pendu ? — Laisse-moi donc finir ; et j'y ai remarqué, reprends-je, beaucoup de monde *d'amassé*. — Comme une serviette. — Devant une toile qui, à mon avis, serait beaucoup mieux placée dans le cabinet... de M. Domange. — Je ne sens pas. — Écoute et, surtout, ouvre bien les narines. — Attends que je me mouche. — Cette toile représentait un peintre vêtu dans le goût antique. — Après ? — Ne sachant qui c'était, j'ouvre le livret et j'y lis... voyons, devine un peu. — Inutile, je n'ai jamais pu gagner la prime de *l'Almanach drôlatique*. — Eh bien ! j'y lis, sans aucune autre explication : *Vie d'Ange*. — Coutard, je te pardonne ce calembourg de croque-mort. — De croque-mort ? — Sans doute, car tu n'as pu trouver celui-là que dans une *fosse*.

— M^{me} Boisgonthier donna un thé à plusieurs comédiens durant lequel on se prit à parler des batailles lacédémoniennes. Leménil vint à citer le combat de Marathon. L'actrice qui est très-peu forte... en histoire, se mit à dire : Laissez-nous donc tranquilles avec votre *Miroton* ; j'aime bien mieux la bataille *des lots*... de la Loterie des Lingots d'or, au moins, dans celle-là, il n'y a pas que des marmittes. — Eh bien ! que pensez-vous de la bataille de *Pharsale* ? — Je pense que ce ne pouvait être qu'une lutte de parfumeurs. — A la boune heure ! Mais la bataille de Cunaxa ? — Oh ! pour celle-là, c'est différent ; il ne devait s'y trouver que des *gueux*, et, à leur place, j'aurais dit tout simplement : c'est pas la peine de nous battre, du moment que *Tu n'as qu' ça*.

— Schey flânait au café avec des artistes du théâtre dont la conversation était animée par des plaisanteries plus ou moins spirituelles. Chacun avait payé son tribut, excepté lui qui cherchait l'occasion de placer sa pointe quand, s'approchant près de la fenêtre, il aperçut son coiffeur qui se rendait chez un de ses clients. « Tu vois bien cet homme,

dit-il à Hyacinthe : Eh bien ! quoique ce soit un perruquier, je le considère à l'égal du plus grand prince. — Les positions sont cependant bien différentes. — Nullement, et la preuve c'est que les rois et les barbiers sont les seuls qui voient à leurs pieds nombre de *favoris*. — En présence de semblables jeux de mots, reprit Hyacinthe, je trouve que tu as bien fait de ne point te livrer à l'étude du violon. — Pourquoi cela ? — Parce que tu me sembles étranger à son art, *Schey*.

— A l'époque où la grippe sévit avec tant d'intensité, Geoffroy eut deux de ses amis, Pinard et Vincent, qui payèrent leur dette à cette épidémie qui atteignit également plusieurs acteurs du Gymnase. Un jour donc que la conversation s'engagea, au foyer des comédiens, sur ce sujet : Ne m'en parlez pas, exclama Geoffroy, j'ai pris cette maladie tellement en grippe que, si j'étais cordonnier ou maître d'armes, je lui porterais de rudes *bottes*. Dans tous les cas, si je suis appréhendé par la marâtre, j'ai deux moyens curatifs à ma disposition, car le docteur a mis, ce qui les a sauvés, Vincent au repos et Pinard au lait.

— M^{lle} Delorme, ayant été informée qu'une de ses amies avait mis au monde deux jumeaux d'une taille extraordinaire, s'empressait de se rendre auprès de l'accouchée, lorsqu'elle fut rencontrée par Bardou qui, la voyant marcher d'un pas pressé, lui demanda où elle courait ainsi. — Je vais, lui répondit-elle, rendre une visite à une de mes connaissances qui, vient-on de me l'apprendre, a donné le jour à deux enfants mâles d'une grandeur surnaturelle. — Eh bien ! alors, ajouta Bardou, vous auriez pu me dire que vous alliez voir *longs jumeaux*.

— Lesueur, en sortant de l'Hippodrome au bras de Landrol, devisait sur les exercices équestres auxquels ils venaient d'assister, et rappelait, entre autres, à ce dernier un magnifique cheval anglais, sur lequel s'étaient superposés trois audacieux écuyers, courant à fond de train sans

le moindre effort. — Ceci n'a rien d'étonnant, riposta Landrol, j'ai connu, aux environs d'Argentan, un fermier qui avait dans son écurie un vieux quadrupède auquel il faisait exécuter des tours plus extraordinaires ; ainsi, par exemple, quoique *normand*, j'ai vu galoper ce cheval à l'aise en... portant deux sacs de blé et son maître qui est un homme de *poids*, chiche.

— Il y eut au Théâtre-Historique un compare du nom de Hipp à qui le régisseur confiait, de temps à autre, des bouts de rôle en l'absence du chef de l'emploi. Cet embryon dramatique, qui figurait dans *les Girondins* comme ouvrier de Dixmer, le tanneur, se pénétrant peut-être un peu trop de l'esprit de son rôle, fit le plus horrible *cuir* qui jamais résonna sur les planches du boulevard. Les lettrés du paradis le sifflèrent sans miséricorde ; bref, la confusion du pauvre diable fut telle qu'il se serait bien volontiers esquivé par le trou du souffleur sans l'obligation que lui imposait son devoir. Rien ne put le remettre sur la voie. « Crois-moi, lui dit le petit Colbrun à voix basse, le peuple murmure, fais comme le vieux roi *Louis, file, Hipp.* »

— Brasseur conduisit, un jour, au Salon des figures de cire une de ses cousines qui était venue de Châteaudun pour admirer les curiosités de Paris. Quand la jeune provinciale, qui portait le joli nom de Constance, fut en face du duc de Berry assassiné par Louvel, la vérité de cette scène de terreur produisit sur son esprit une impression si douloureuse qu'elle se trouva mal à ce point qu'on parvint à grand' peine à rappeler ses sens. Le comédien en conçut les plus vives alarmes : mais quand, après quelques soins donnés à propos, il vit sa cousine complètement revenue à elle, il s'écria : Dieu soit béni ! vous m'avez fait une fièvre peur, car, il n'y a qu'un instant, vous aviez véritablement une figure de *cire, Constance.*

— Il est au Cirque une certaine Lidie qui a la prétention de posséder quelques notions de langue latine, bien qu'elle

soit passablement ignorante de la sienne. Dans un cercle, donc, où elle avait été invitée, elle voulut, selon sa coutume, donner une idée de son savoir, à propos d'une conversation qui s'établit en souvenir d'un grand repas où on avait remarqué l'appétit déréglé de M^{lle} Léontine. « Ça ne me surprend pas, reprit la belle Lidie, je l'ai toujours *connute* pour très-portée sur sa bouche; aussi, lui ai-je appliqué cette citation : *Auri sacra fames*. — Je ne vois pas du tout, répliqua Patonelle, quel rapprochement... — Comment! vous ne voyez pas?... En traduisant librement. — Comme tout ce que vous faites. — Ces trois mots ne signifient-ils pas : *Femme aise de riz sucré?* »

— Laferrière eut avec un directeur de province un différend qui l'amena au Tribunal de commerce. Il s'agissait d'appointements qu'il réclamait à ce dernier pour un certain nombre de représentations dont le chiffre avait été fixé verbalement, et qui lui était contesté à cause du déficit qu'une indisposition du grand acteur avait creusé dans sa caisse. Comme il n'y avait aucun document qui pût éclairer la religion des magistrats, il fallut recourir au serment.

Messieurs, dit l'artiste, mon ex-directeur joue les *troisièmes rôles*, et si nous devons nous en rapporter à son témoignage, j'ai grand'peur qu'entraîné par la force de l'habitude il ne soit *traître*... à sa parole. — Ceci, riposta le directeur, est une plaisanterie qui aurait dû ne trouver place que dans mes coulisses. Je suis un brigand .. au théâtre, cela est vrai, mais dans le monde je suis un honnête homme. J'ai supporté un préjudice, j'en demande la réparation.

En l'absence de preuves, le Tribunal renvoya les parties qu'il exhorta à s'arranger à l'amiable. Numa qui s'était trouvé à l'audience rencontra, le lendemain, Sainte-Foy qui, comme lui, était en congé. Ce dernier, qui ignorait sa présence au débat, s'apprêtait à lui donner des explications sur cet incident, quand le comique du Gymnase, en hochant légèrement sa tête, l'interrompit en lui disant, les

deux mains dans ses goussets : Je sais tout, je sais tout, j'ai entendu *l'affaire hier*.

M^{lle} Cico a parfois, quoi qu'en dise *le Tintamarre*, autant d'esprit que lui, et la collection de ses farces formerait un volume à enrichir le libraire qui serait assez hardi pour le publier. Dans le nombre des jeux de mots que nous lui avons entendu conter nous n'avons retenu que celui-ci : Il était question des divers objets qui garnissaient une étagère. Le propriétaire, après avoir signalé plusieurs *terres cuites* d'une grande valeur, ce qui donna à ladite actrice l'occasion de dire qu'elle aimait mieux les *pommes cuites*, arriva à un petit pot du Japon dont l'origine remontait, disait-il, au quinzième siècle. — Est-il dieu possible, s'écria la même que ce vase ait quatre siècles sur la tête ?... Ah bien ! ma foi, voilà qu'on peut appeler, sans crainte d'être démenti, un *pot âgé*.

— Augustin ayant appris qu'un charcutier, voisin de son père, avait eu la maladresse de s'entailler la main gauche en découpant une fraction de l'humble compagnon de Saint-Antoine, exprima tout d'abord l'émotion qu'il en ressentit dans les termes les plus pathétiques, c'est-à-dire contrairement à ses habitudes normales ; mais bientôt, lâchant la bride à son caractère, il ajouta : Il est fort heureux que ce malheur soit arrivé de préférence à cet homme, car, en sa qualité de charcutier, il doit vraisemblablement avoir, pour se guérir, toujours de la *panne assez*.

— On parlait certain jour devant Lassagne de médicaments et de drogues, ce qui naturellement devait faire retomber la conservation sur les pharmaciens qui, ajoutait on, depuis la création des associations, se plaignent amèrement de voir leurs opiats et leurs *marmelades* dans la pire *déconfiture*.

Je les plains, dit le comique du Gymnase, mais, à leur place, je me mettrais *au niveau*... des pharmacies fraternelles ou je m'établirais herboriste. — Oui, et tu aurais là une belle idée, reprit Boisselot, pour qu'étant à ton bureau

tes clients t'attrapassent en exclamant : Tiens voilà le *chien dans...* son comptoir. — Eh bien ! alors, pour éviter cela, je me ferais chiffonnier... en gros. — Ce ne serait pas changer de profession, puisque tu ne continuerais pas moins de vendre des *loques*.

— Mocker assistait, dans une loge du théâtre où il remplit si bien son emploi, à l'un des bals masqués qui furent si brillants et si fréquentés, cette année, par l'élite de la gaité française. Des groupes nombreux enveloppaient un essaim de pierrettes et de débardeurs qui se livraient aux danses les plus *désinvolturées*, et poussaient des exclamations de surprise et d'admiration. « Je croyais, dit-il à M^{lle} Révilly près de laquelle il était assis, m'être rendu à un bal de l'Opéra-Comique. — Eh ! je ne sache pas que nous soyons ailleurs, reprit la célèbre cantatrice — Je vois demande pardon, ma toute belle, en présence de ces gens, ne vous semble t-il pas être à un bal de *Sceaux* ?

— Un ami de Clément, qui avait souscrit un effet à son tailleur en paiement de *ceux* qu'il avait reçus de lui, ne se trouva pas en position, au moment de l'échéance, de faire honneur à sa signature. Des poursuites furent dirigées contre le pauvre diable que la misère mettait dans l'impossibilité de solder ; bref, un beau matin, un huissier, accompagné de deux clercs, vint le saisir. « N'est-il pas déplorable dit Coutard à Christian auquel il racontait ce fait que ce malheureux Léonard ait été réduit à cette extrémité et qu'il ait vainement demandé à l'homme de *loi grâce*. »

— Quand l'ambassadeur indien vint en députation auprès du président de la République française, son goût pour les arts en général et les danseuses en particulier l'entraîna dans les coulisses de l'Opéra où le corps des ballets lui fit le plus gracieux accueil et lui donna le spectacle de ses pas les plus voluptueux. Fanny Cerrito, entre toutes les sylphides de ce temple des merveilles, fut la déesse à laquelle il jeta le gant et, ce qui vaut mieux encore, une superbe pa-

rûre en brillants. Cette préférence marquée excita la jalousie de ses rivales qui, hâtons-nous de le dire, n'osèrent point l'accuser d'avoir fait un *faux pas*. Quoi qu'il en soit, les moins favorisées en conçurent quelque dépit et l'une d'elles l'exprima hautement, en disant à la femme du célèbre chorégraphe qui était parée de son bijou : Si vous avez des marques de la munificence indienne, il faut convenir que vous les avez bien méritées, car dans vos poses les plus lascives et dans vos corsages les plus décolletés vous n'avez pas privé l'ambassadeur d'une épaule.

— Grassot, que nous trouvons mal nommé en ce sens qu'il n'est ni gras ni sot, entra, au sortir d'une répétition, dans un café voisin du théâtre de la Montansier où il rencontra, pour la deuxième fois, son camarade Kallekaire assis près d'une table chargée de choppes de bière qu'il avait vidées en compagnie de plusieurs artistes dramatiques. Sais-tu, dit le spirituel comédien, à qui tu me fais l'effet de ressembler ? — A un flâneur en train de fumer tranquillement son chibouck — Tu n'y es pas le moins du monde, reprit Grassot : Je me figure avoir devant moi un savetier. — La comparaison est peu flatteuse — Peut-être, mais elle est juste, puisque je te trouve toujours dans *les choppes*.

— On sait que bon nombre de nos comédiennes ont une origine des plus modestes. La première moitié doit ordinairement le jour à des ouvreuses de loges et la seconde à des portières ou à des guitaristes qui les ont, dans leur enfance, initiées à l'art de tirer le cordon ou à pincer de leur gagne-pain. A l'appui de ceci, nous pourrions citer telle illustre tragédienne qui s'est livrée à cet exercice avant d'apporter le fruit de ses études sur la première scène française; mais ce n'est pas là ce que nous tenons à constater. Ce qu'il nous importe d'établir, c'est l'ignorance profonde dans laquelle presque toutes ces dames sont plongées, ce qui fait qu'en dehors de la scène on leur entend dire de ces naïvetés qui feraient rougir un élève de l'école primaire. Parmi elles on cite en première ligne M^{lle} Dinah et on lui at-

tribue une foule de balivernes comme celle-ci : « Je t'envoie ce panier où tu trouveras des côteleites de pré salé, franchises de *porc*, ou bien cette autre : Décidément, il ne faut pas compter sur cet homme, car c'est un être complètement *poussif* : Elle voulait dire passif. On lui prête cependant une répartie un peu moins à nonnière à propos d'un adorateur qu'elle congédia uniquement pour se délivrer des importunités de sa jalousie. « Je ne puis, dit-elle à son amie Duplessy, supporter les assiduités d'Anatole qui n'est plus, à mes yeux, qu'un mouchard ou un pédicure. — Comment cela ? — Il est sans cesse à *m'épier*.

— Avant 1848 il était un certain usurier qui prêtait, comme tous ses pareils, de l'argent à gros intérêts aux artistes dramatiques dans le besoin. Les événements politiques portèrent une grave atteinte à ses bénéfices illicites et il cessa l'escompte, en exceptant toutefois de sa disgrâce un de ses vieux clients du nom de Boyer qui avait toujours et avec ponctualité rempli ses engagements. Beumont qui désirait avoir recours au ministère de cet Harpagon nouveau demanda son adresse à Blum qui, connaissant sa détermination, lui répondit ainsi : C'est à tort, mon cher, que tu désires t'aboucher à ce juif pour de l'argent, c'est un *chien* qui qui ne fait plus *qu'à Boyer*.

— Lebel entretenait M^{lle} Freneix du dernier bœuf gras auquel les écuyers de l'Hippodrome ont rendu les honneurs dus à son rang. Cet animal, lui disait-il, est d'une rare beauté et son poids qui est de trois milliers en fait un quadrupède dont on estime le prix quinze cents francs. — Si j'avais quinze cents francs, s'écria ladite demoiselle, j'aimerais mieux acheter un schall — Il est certain que, pour cette somme, vous n'auriez pas un *scháll laid*. — Au surplus, ajouta la comédienne, ce chiffre me paraît exagéré, et il n'y a personne, à moins d'être *boucher*, qui sache au juste ce que ce *bœuf vaut*.

En se promenant avec Floridor sur les boulevarts, Serres

proposa à son collègue de lui payer un panatellas.—Merci, reprit ce dernier, je suis trop indigné quand je vois donner 20 centimes pour un bout de carotte qui ne vaut pas.... quatre sous.—Tudieu! répliqua le comédien ventru, quelle morgue contre la Régie! — Oh! pour cela, c'est vrai, et je ne sais personne qui, plus que moi, saurait *l'avoir dans le nez*. — Tu prises donc quelquefois? — Jamais! — Alors, tu déraisonnes. — Du tout, je fume, mais du caporal, rien que du caporal. — Ainsi, tu as juré une haine mortelle aux cigares? — Ce que chacun devrait faire comme moi. — Mon cher, reprit son interlocuteur en allumant le sien, je crains fort que tu ne prêches dans le *désert*. — En effet, riposta Floridor, et c'est pour cela que tu fumes des cigares de *quart-Havane*.

— Madame Bergeon entendant Francisque narrer les détails d'une affaire de la police correctionnelle dont le jugement condamnait le délinquant à un mois de prison et à 50 fr. d'amende pour un soufflet, s'écria avec indignation : — Cinquante francs pour un soufflet! j'en ai tout dernièrement acheté un pour 25 sous. — Mais, ma chère amie, nous ne nous entendons pas, je veux parler d'une *giroflée à cinq feuilles*. — Ah! s'il s'agit d'une gifle, c'est autre chose et, à la place du plaignant, au lieu de le traîner devant les tribunaux, je lui aurais rendu chou pour chou! — Tu veux dire coup pour coup. — Sans doute, n'était-ce pas là le cas de lui appliquer la *peine du talon*?

— M^{lle} Héloïse jouit généralement au théâtre d'une réputation de crétinisme au premier chef et ne manque jamais de la justifier quand l'occasion se présente. Ainsi, par exemple, à l'époque du tirage de la *Loterie lyonnaise*, quand elle eut connaissance du nom de la personne à qui était échu le lot de cent mille francs, elle s'exclama avec son éloquence accoutumée : — En voilà une qu'est heureuse et qui peut dire que sa fontaine s'est transformé en *pot d'colle*. Elle voulait dire en Pactole.

— Heusey, étant à l'estaminet du Gibbon avec Palaiseau,

prit machinalement *le Constitutionnel*, et lut à ce dernier, dans les faits divers, un extrait du *Morning Chronicle* relatant que, dans l'île de Sumatra, un fermier anglais était parvenu à élever une oie dont la hauteur était de quatre-vingt-dix-sept centimètres. — Voilà une oie, dit Palaiseau, qui ressemble fort à un *canard*. — Ou bien, ajouta Heuzey, à une *charge endoustan*.

— Passant rue Montorgueil, devant la boutique d'un sieur Jouanne, en grand renom pour certain mets fort estimé en Normandie, M^{lle} Esther, qui était au bras de Markais, se mit en quelque sorte à épeler l'inscription suivante placée sur les carreaux de la porte d'entrée : Tripes à la mode de *Caïn*. — Diable! reprit celui-ci, voici un plat que vous faites remonter à la création, et je suis bien surpris que notre premier père ne l'ait pas préféré à un morceau de pomme. J'aurais cependant mieux compris sa faiblesse pour une prune. — Pourquoi cela? — Parce que, pour le mieux tenter, sa femme aurait pu lui dire en lui présentant ce fruit : Tiens, *mire, Abel*.

— Pour qui connaît les mœurs des comédiennes en général, et de mesdemoiselles telles et telles en particulier, il n'est pas étonnant de les voir se céder réciproquement des galants, surtout quand ces derniers ne rétribuent plus assez libéralement leurs amabilités. Il ne faut donc pas être surpris d'une lettre qu'écrivit une de ces dames à son amie mademoiselle Armande, qui était ainsi conçue, la lettre bien entendue : « Mat chair quamarad, je ne puits plu agraié laid prévenenses d'Alsindort kun centiman de dailikatesce m'ampaiche de revoire dézormai; je t'angage à cultivert sa ko-nnaissance, car c'est un *peti tamis* avaic lequaile tu poura *passé toue se ki te plaie rat*. »

— Léontine, dont le nom date de l'époque où elle jouait la *Margot*, charmant vaudeville qui obtint le plus grand et le plus légitime succès, soupait chez Delfieux avec de joyeux convives, parmi lesquels était un sieur Thièrè, qui avait

fait les choses convenablement, lorsqu'au dessert où trônaient majestueusement l'Aï et l'Epernay, un d'eux demanda sur le menu qui leur avait été servi l'opinion de la comédienne.—Ma foi, mes bons, répondit-elle, pour un restaurateur de boulevard, c'est assez sortable; mais s'il faut vous l'avouer en toute conscience, ajouta-t-elle, en allumant une cigarette, ça ne vaut pas à beaucoup près la *tab'e à Thièrè*.

A. M. H.

LES PROCUREURS ET LE CHARRETIER.

Trois anciens procureurs aux mines rayonnantes
Virent, dans la campagne allant se promener,
Un fourgon surchargé de balles si pesantes
Que six chevaux pouvaient à peine le traîner,
Comme ils étaient tous trois assez dispos à rire,
Des chevaux la maigreur, excepté le premier
Leur servit de sujet. — Dites donc charretier!

« Pourriez-vous bien nous dire

« Pourquoi ces cinq chevaux sont hideux de maigreur,

» Quand votre timonier est d'une graisse extrême?

— Vous ne le savez pas, reprit d'un ton railleur

» Le charretier malin : Ça parle de soi-même,

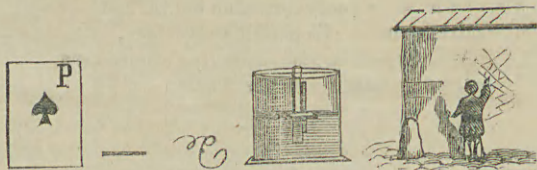
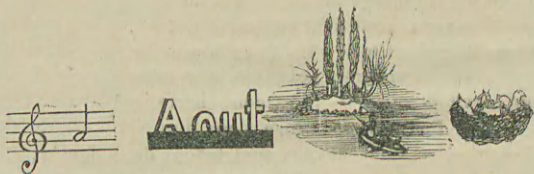
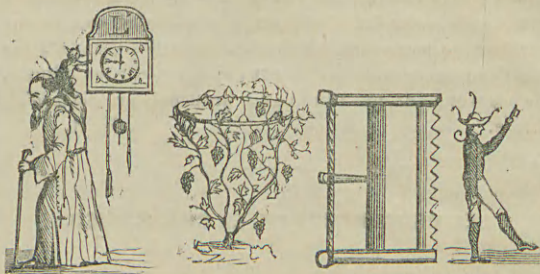
» Le gras est procureur, Messieurs les bonnes gens,

« Et les maigres sont ses clients. »

ÉPITAPHE.

Celui qui dort sous cette pierre
En tous temps fut l'ami du vin;
Buveurs, pleurez sa triste fin,
Il a péri. . . dans la rivière!

Rébus avec Prime de 300 fr.



EXPLICATION DU RÉBUS DE 1851.

Trait - sous - van - On - se - noie - prêt - dard - rive - R - rot - porc.

AUTREMENT :

Très-souvent on se noie près d'arriver au port.

UN PARAPLUIE POUR DEUX.

Il n'est pas une personne quelque peu initiée aux mœurs des étudiants qui n'ait connaissance de leurs habitudes privées. On sait généralement, car cela s'est vu dans mille et un vaudevilles, que les disciples de Cujas et de Barthole, peu économes de leur nature et cependant fort désireux de paraître avec quelque éclat dans le monde qui peuple les bals de *Mabile* et du *Château-Rouge*, sont ceux qui les premiers ont mis en pratique le régime de la communauté de biens.

Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer des émules d'Oreste et de Pylade n'ayant qu'un habit de soirée pour deux, et moins encore, ne pouvant disposer que d'un parapluie.

Le titre de notre bluette et ce préambule sont de nature à faire supposer à nos lecteurs que notre sujet est puisé à cette source qui devrait avoir été tarie par nos prédécesseurs. Mais il n'en est rien.

Notre *Parapluie pour deux* n'a aucune analogie avec tous ces thèmes qu'a fournis libéralement la vie de l'indigène du quartier latin.

On va en juger par ce qui suit.

Puisse le roman que nous allons écrire inspirer assez d'intérêt pour nous mériter jusqu'au bout la bienveillance de nos abonnés pour lesquels nous professons une estime profonde.

Ceci dit, nous entrons en matière, et nous plaçons sur le premier plan de notre scène, un jeune homme, que nous nommerons pour le moment Donatien, lequel, voulant faire honneur à la fortune qu'il doit à la libéralité paternelle d'une personne que nous citerons plus tard, se lance dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes.

Privé de son père dont on saura ultérieurement la cause de la disparition, dès l'âge le plus tendre, il ne lui resta pour tutrice que sa mère dont l'affection pour lui était sans bornes, affection qui la rendait aveugle à l'endroit de ses penchans qui grandissaient avec les années. Ce fils, hâtons-nous de le dire, était la seule consolation qui lui restât; de là sa faiblesse pour l'unique objet de son amour. Dès qu'il eut atteint l'âge de puberté, c'est-à-dire celui où les passions commencent à prendre racine, l'argent dont elle aurait dû être plus économe ne manquait jamais à la satisfaction de ses desirs, de telle sorte qu'avec ce métal corrompateur, il n'y avait aucune jouissance qu'il ne pût se procurer. Les habits les plus somptueux, les poney's les plus fringants, les comédiennes les plus allègres, il avait tout cela; en un mot, grâce à la rotondité de sa bourse à laquelle ses nombreux amis avaient souvent recours, c'était ce qu'on est convenu d'appeler un homme à bonnes fortunes.

Doué d'un assez haut degré d'instruction et d'un esprit naturel qui s'était fortifié au contact d'hommes de lettres et d'auteurs dramatiques, auxquels il avait payé plus d'un bon dîner, il s'était livré au théâtre et avait écrit pour la scène dans le seul but de se ménager une entrée dans les coulisses, faveur que tant de lions de nos jours paient souvent au poids de l'or.

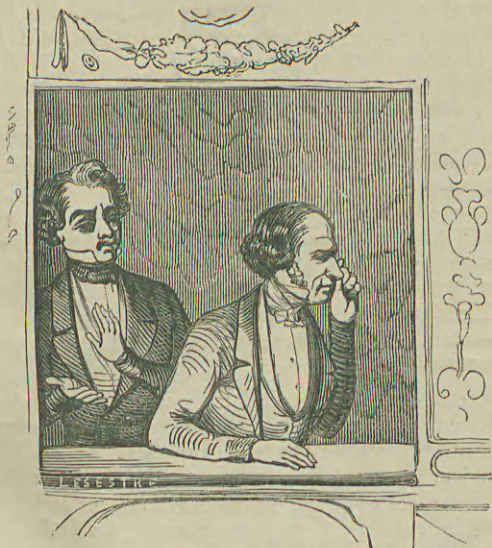
Nous n'avons pas besoin de dire que sa libéralité anglicane lui avait acquis les faveurs de ces dames qui, toutes à l'envi, ambitionnaient l'honneur de prendre les principaux rôles de ses pièces. Somme toute, il n'y avait pas d'auteur qui fût plus en vogue, non pas auprès du public, mais bien de ces enchanteresses qui, à son profit et au leur, mettaient en œuvre toutes les ressources de leur art.

Chaque succès était pour notre héros une nouvelle brèche à sa bourse, car il n'y avait pas de robes de satin et de velours qui fussent d'un prix assez élevé pour parer les sirènes au talent desquelles il devait ses triomphes.

Le *boulevard du Crime*, plus connu sous le nom de *boulevard du Temple*, était le théâtre de ses exploits scéniques ;

son ambition ne dépassait pas ce rayon modeste. Chaque soir, il assistait à la représentation de ses œuvres et, placé dans une loge d'avant-scène, il aidait lui-même à ses succès en applaudissant, de ses doigts toujours fraîchement gantés, les actrices en scène qui promenaient sur lui leurs plus gracieux sourires.

Un soir donc qu'il se trouvait à la première représentation d'une de ses pièces, jouée au théâtre des *Délassements comiques*, côte à côte avec un monsieur d'une cinquantaine



d'années avec lequel il s'était lié de conversation, le ciel qui, toute la journée, avait été serein, se chargea de nuages épais qui fondirent, comme une cataracte, juste au moment de la fin du spectacle.

Cette sorte d'inondation détermina une véritable irruption sur toute la ligne des voitures qui stationnaient à la porte

des théâtres ; bref, quels que fussent les efforts de nos deux messieurs de l'avant-scène qui ne s'étaient point quittés, il leur fut impossible d'en avoir une. Force fut donc à ces amis de rencontre de faire pédestrement route ensemble sous le couvert du parapluie dont s'était muni prudemment



le spectateur quinquagénaire qu'il vous importe peu de connaître autrement que par son prénom de Raphaël. Nos voyageurs firent contre fortune bon cœur et supportèrent stoïquement leur mésaventure en recevant, chacun sur une épaule, les lames d'eau pluviale qui tombaient de leur *solitaire* en forme de cascade. Après avoir navigué, pendant près de trois quarts d'heure, comme ces voyageurs au long cours, *entre le ciel et l'eau*, Raphaël atteignit la porte de son hôtel et, après avoir pressé la main de Donatien, lui adressa un au revoir qui était indispensable, car ce dernier avait accepté son parapluie pour regagner sa demeure qui, heureusement, n'était pas très-distante.

Avant d'aller plus loin, il n'est peut-être pas sans intérêt

d'esquisser rapidement une phase biographique de ce Raphaël sur le compte de qui nous aurons à revenir.

Au moment donc où nous le rencontrons, ce principal personnage de notre roman est un de ces hommes qui, pour réparer le désordre de leur fortune qu'ils n'ont pas craint d'engager dans de hasardeuses spéculations, mettent à profit toutes les occasions où, sous le manteau de la philanthropie, ils trouvent moyen de gagner un argent dont la source ne s'avoue que dans certains cercles composés d'un monde tout à fait à part.

Comme la plupart de ses pareils, sans position connue, Raphaël se faisait passer aux yeux du vulgaire pour un de ces riches capitalistes dont le faste éblouit et qui ont toujours, à la bouche, de l'or au bénéfice de toutes les infortunes.

L'humanité, pour ces messieurs en bottes vernies, est le pivot sur lequel roulent toutes leurs actions; à les en croire, ils n'entreprennent rien que ce ne soit en vue de cette fraternelle humanité, qui n'est que sur leurs lèvres et non point du tout dans leur cœur.

Fondent-ils une société anonyme dont les capitaux qu'ils encaissent sont, disent-ils dans leurs réclames pompeuses, destinés au transport de pauvres diables que l'appât du gain entraîne loin de leur patrie, humanité! Établissent-ils une concurrence à telle ou telle entreprise sur les ruines de laquelle ils posent souverainement les bases de leur empire commercial, humanité! Construisent-ils, toujours par actions, cette nouvelle plaie de notre époque, des asiles où le vieillard, à l'aide de ses modestes épargnes, pourra abriter ses infirmités et voir, entouré des soins les plus touchants, s'éteindre paisiblement le flambeau de sa vie, humanité! Eux seuls ont touché les bénéfices de cette opération; mais que leur importe! ils ruinaient le monde que ce serait encore par humanité!

Raphaël, pour se donner quelque crédit auprès de Donatien, avait adroitement, dans le cours de la conversation, pris le titre de banquier d'une compagnie californienne, et

la noblesse de ses manières était de nature à rendre cette version vraisemblable.

Donatien, qui avait la crédulité d'un honnête homme, contracta avec Raphaël une de ces liaisons dont l'excentricité même forme souvent le nœud. Du reste, il est très-probable que, sans la circonstance du parapluie, tous deux se fussent quittés en échangeant simplement un bonsoir.

Le hasard voulait qu'il en fût autrement, et il serait à désirer que... mais n'empiétons pas sur notre récit et revenons à Raphaël que nous avons laissé à son hôtel, enchanté de son jeune ami. Parbleu! se dit-il, en se mettant



au lit, ce jeune homme, qui me paraît assez bien placé, serait une bonne connaissance à cultiver, et je suis bien aise que le retour de mon parapluie soit l'occasion d'une seconde rencontre. Demain, en déjeunant, je lui ferai part de certain projet qui, j'en suis certain, lui agréera fort. Sur ce, il médita son plan de conduite à travers lequel le sommeil vint se jeter. Cette nuit-là, il fit des rêves tout cousus d'or,

et il nagea à pleines ondes dans un Sacramento; quant à Donatien, il dormit, comme de coutume, jusqu'à neuf heures du matin, heure à laquelle il avait pour usage de se lever.

Son premier soin de chaque jour était d'aller embrasser sa mère avec laquelle, à part de rares exceptions, il prenait son déjeuner qu'il égayait par le récit des nouvelles de la veille. Ce matin-là, il ne manqua pas à son devoir, mais il s'excusa auprès de sa mère qui prit, seule, sa collation en écoutant les circonstances de sa rencontre au théâtre des *Délassements* et, entre autres, celle du parapluie qu'il s'était engagé à reporter à son propriétaire.

Mon fils, lui dit sa mère, après l'avoir religieusement entendu, permettez-moi de placer ici une observation : malgré votre tact à juger les hommes et les choses, malgré l'expérience que vous avez prématurément acquise au contact du monde, acceptez, je vous prie, au nom de mon amour pour vous, cet avertissement dont je vous adjure de faire votre profit. Croyez-moi, ne vous laissez point trop facile-



ment entraîner par le besoin de la sociabilité; tôt ou tard,

n'en doutez pas, vous en serez la dupe. Vous êtes un brave jeune homme, Donatien, dont le cœur est trop plein d'une noble franchise pour vous permettre de douter un instant de ceux que vous êtes toujours disposé à juger comme vous; je crois, en un mot, que la droiture de votre caractère vous porte trop volontiers à des liaisons dont les conséquences peuvent ne vous être pas toujours favorables, songez-y bien, mon fils, et soyez plus circonspect à l'avenir. — Je vous remercie mille fois, bonne mère, des conseils bienveillants que vous puisez dans votre tendresse pour moi; mais, je vous en conjure, dissipez vos alarmes et veuillez croire que mon penchant pour l'étrangeté, l'imprévu peut-être, ne m'empêchera jamais d'apprécier les gens à leur juste valeur. Au reste, cette fois, il ne s'agit pas d'un de ces jeunes écerveles toujours prêts à associer d'autres fous à leurs folies. M Raphaël, je vous l'ai dit, est un homme d'un âge mûr, d'un rang honorable et d'une famille qui jouit de la plus haute considération dans le... Dauphiné, je crois.

— Dans le Dauphiné! répliqua la mère de Donatien qui, au nom de Raphaël, avait prêté une plus sérieuse attention, dans le Dauphiné, dites-vous? — Oui, je me le rappelle parfaitement. — Et vous le nommez... Raphaël? — C'est le nom que porte sa carte... mais pourquoi votre étonnement, mère?... Est-ce que...? — Rien, ce n'est rien, un rapprochement, d'anciens souvenirs. — Enfin, continua Donatien, s'il restait quelque inquiétude dans votre esprit, son titre de banquier ne suffirait-il pas pour l'annihiler? — C'est vrai, c'est vrai, lui répondit sa mère qui s'était remise de son trouble en entendant cette qualification de banquier, et tout me porte à croire que mes soupçons ou plutôt mes craintes n'avaient aucun fondement, car si ce monsieur est banquier... — D'une compagnie californienne, m'a-t-il dit. — Il est évident que... — Vous n'avez rien à redouter des suites d'une liaison qui, après tout, peut n'être que transitaire. — Je suis convaincue maintenant, reprit madame sa mère, en dissimulant de son mieux le désir secret qu'elle

éprouvait de connaître ce cavalier, et je vous autorise même, après avoir fait plus ample connaissance de cette personne à laquelle vous m'avez intéressée, je dois le dire, à me la présenter si vous le jugez convenable. Son âge est un bouclier derrière lequel il serait bon peut-être que vous abriassiez votre jeunesse, et, puisque le hasard vous a mis aux côtés de ce monsieur... Raphaël, peut-être a-t-il voulu qu'un jour il pût vous être utile; allez donc à ce rendez-vous et que Dieu vous soit en aide.

Donatien embrassa sa mère et se rendit auprès de son nouvel ami qui l'accueillit avec une cordialité toute française.

Son appartement, situé rue Saint-Georges, annonçait l'opulence jusque dans ses plus petites parties; mais, comme, à moins d'être un Walter Scott ou un Victor Hugo, nous ne comprenons pas l'amour de certains écrivains pour le style descriptif, nous glisserons sur des détails qui ne seraient bien dits après eux que par le rédacteur du journal *l'Ameublement*. Qu'il suffise à nos lecteurs de savoir que Donatien, après avoir été annoncé, fut introduit par un groom qui, soulevant une portière de velours, lui donna passage dans un petit salon vert devant la cheminée duquel M. Raphaël lisait, en l'attendant, un feuilleton des théâtres. Dès qu'il aperçut Donatien qui avait déposé le parapluie dans l'antichambre, il se leva avec empressement et, allant à sa rencontre, il lui serra la main comme si c'eussent été des amis de vingt ans.

Après les compliments d'usage, chacun prit son *coin de feu* et, jusqu'à l'heure du déjeuner, estretint la conversation qui roula successivement sur les arts, l'industrie, la littérature, les modes et le théâtre.

Parbleu! dit Raphaël, à propos du théâtre, notre rencontre d'hier m'a réconcilié avec lui, et je suis heureux, ajouta-t-il avec un sourire plein de bienveillance, de lui devoir la connaissance d'un auteur dramatique dont je viens de lire, à l'instant même, l'éloge dans le feuilleton de ce journal; car, je n'en saurais douter, ce nom doit être vrai-

semblablement le vôtre. — Il est vrai, monsieur, reprit modestement son interlocuteur, je suis coupable de plusieurs petits délits dramatiques, simples passe-temps d'un désœuvré qui, ne sachant comment dépenser son existence et la fortune d'un père que le ciel ne lui permit pas de connaître, s'est attelé, comme tant de fous, au char de la gloire qui, souvent, hélas! écrase sous sa roue ses plus fervents adorateurs. — Ce ne peut être la crainte d'un pareil sort qui vous inspire cette boutade, répartit Raphaël; car, si je m'en rapporte à cet article signé du nom d'un critique consciencieux, sa roue, malgré le caprice de ses convolutions, ne saurait vous atteindre. — Oh! oh! exclama Donatien en hochant légèrement la tête, je ne mérite pas l'opinion que vous concevez si favorablement de mon esprit, et, sachant le peu qu'il vaut, je crois que nous nous sommes beaucoup trop étendus sur ce sujet; permettez moi donc, monsieur et ami, de causer d'autre chose où ma modestie n'ait pas de rôle à remplir. — Eh bien! soit, répartit Raphaël; mais accordez-moi, au moins, la liberté de maintenir mon sentiment, et, ceci dit, revenant sur un passage de cet entretien dans lequel vous m'avez semblé déplorer, pour ainsi parler, la nature de vos loisirs, souffrez que je me joigne à vous pour condamner, pardonnez-moi ma franchise, l'inactivité dans laquelle vous dissipez une jeunesse heureuse par les richesses que vous devez, m'avez-vous dit, à des parents qui ne sont plus. — Dieu m'a conservé ma mère, monsieur, et je lui en rends grâces; car, sans elle, sans ses sages conseils, je me serais, sans doute, aveuglément précipité dans les flots tumultueux du monde et de ses plaisirs trompeurs. — Où vous auriez peut-être, continua Raphaël en le sondant, englouti un patrimoine de quelques centaines de mille francs qu'il vous serait si facile, en ce moment surtout, de faire fructifier, tout en rendant service à une foule de nos malheureux frères. — Comment cela, monsieur, comment cela, exclama Donatien dont la fibre humanitaire venait d'être touchée par ce peu de mots? Oh! si cela se peut se faire, guidez-moi, guidez-moi dans

cette voie nouvelle qui m'est inconnue et qui doit conduire au bonheur; car, voyez-vous, monsieur et ami, je ne sais rien qui enivre l'âme d'une plus douce émotion que la satisfaction d'être utile à son semblable. — Très-bien, jeune homme, très-bien ! interrompit son hôte en le pressant avec effusion sur son sein, en quelques mots vous venez de vous peindre, à mes yeux, tel que je vous ai jugé tout d'abord ; car c'est le cri du cœur que vous venez de me faire entendre, et celui-là a trouvé en moi un écho sympathique.

En ce moment, un valet de pied vint annoncer que le déjeuner était servi. Les deux amis passèrent dans la salle à manger et se mirent à table. La conversation qui avait



été interrompue reprit son cours. Raphaël continua ainsi : Donatien, — vous excuserez cette familiarité à laquelle mon âge et mon amitié pour vous me donnent quelques droits, — Donatien, vous êtes jeune et riche et vous avez une tendre mère qui, j'en suis certain, verrait avec une joie profonde que vous utilisassiez votre avoir d'une façon convenable, comme dans l'industrie, par exemple, où il y a tant de ressources, dans la banque où je pourrais vous éclairer de mon expérience, dans la banque surtout où, avec de l'in-

telligence et une certaine habitude des affaires, on peut fort honorablement doubler les capitaux qu'on y engage. — Vous croyez, fit Donatien avec un air de doute? — C'est-à-dire que j'en suis sûr... et, tenez, pour vous en donner une preuve palpable; moi-même, c'est grâce à la banque qu'après avoir réuni les bribes d'une fortune aventurée dans de fausses spéculations j'en ai rétabli l'équilibre qui me permet de vivre dans l'honnête aisance où vous me voyez. — Cela est fort heureux, monsieur; mais, vous en conviendrez, tous ne sont pas aussi favorisés que vous, car ma mère m'a souvent répété, les yeux inondés de pleurs, que mon pauvre père avait trouvé la ruine de sa maison dans cette profession à laquelle les événements politiques de 1830 portèrent une si déplorable atteinte. — Hélas! soupira Raphaël dont cette coïncidence réveilla les douloureux souvenirs, cela n'est que trop vrai; mais quelle fortune peut être jamais à l'abri des catastrophes révolutionnaires? Dieu merci! ces malheureux temps ne sont plus, le calme est rentré dans les esprits, les affaires ont besoin de reprendre leur ancienne vie, et jamais peut-être, il faut bien le dire, époque ne fut plus favorable à ceux qui possèdent; car l'industrie manque de capitaux, et ce sont les capitaux seuls qui peuvent lui rendre son essor; enfin, que vous dirai-je?... Il y a de l'or à gagner.

Le ton persuasif que Raphaël donna à ce dernier membre de phrase faillit persuader Donatien qui, après avoir gardé un moment de silence, le rompit en lui adressant d'autres observations qui furent éloquemment combattues par son interlocuteur.

D'ailleurs, mon cher monsieur, poursuivit-il en faisant arroser de champagne le dessert auquel ils étaient arrivés, la Californie, pour les banquiers, est une mine féconde qu'il importe d'exploiter et qui donne d'immenses bénéfices aux capitaux les plus abondants. — Je vous demande, mon noble échançon, la faveur de communiquer à ma mère la conviction que vous venez de faire passer dans mon esprit, et, si j'ai son assentiment, je vous prie de considérer votre

offre comme acceptée. Dès demain nous irons chez mon notaire et... — Il suffit, j'attendrai votre réponse. — Que vous me ferez l'honneur, je l'espère, de venir prendre à mon hôtel, 7, rue de Provence où vous accepterez bien une tasse de thé, en compagnie de ma mère à laquelle je serai heureux de vous présenter. — Jamais invitation ne me fut plus agréable et je l'accepte avec empressement.

En achevant ces mots, il prit le gland d'une sonnette qui se trouvait près de lui et il ordonna à son groom, qui parut aussitôt, d'atteler.

Je vais vous prier, continua-t-il, de m'accorder quelques heures pour des affaires qui m'appellent à la Bourse, après quoi je suis tout à vous. — Cela se trouve à merveille, j'allais réclamer de vous cette grâce, car j'ai aujourd'hui même une répétition générale à laquelle j'ai promis d'assister. — Nous sommes assez amis pour ne nous point gêner, à ce soir donc ! — A ce soir. — Vers huit heures je serai à votre hôtel. — Où vous serez reçu comme le meilleur de nos amis.



Chacun alluma un cigare et prit congé l'un de l'autre en se disant réciproquement au revoir.

Nous ne nous ferons pas le *Cicerone* de nos lecteurs en les conduisant par la main dans chacun des lieux où se rendirent l'un et l'autre héros de notre roman qui, nous le déclarons ici, n'est nullement historique; et comme, Dieu merci! nous avons l'avantage de ne pas écrire dans l'ALMANACH DROLATIQUE à tant la ligne, nous irons droit au but, c'est à dire rue de Provence où doit se dérouler le nœud de cette intrigue que nous craignons fort d'avoir dévoilée malgré nous.

Quoi qu'il en soit, notre tâche n'étant pas à son terme, nous allons nous efforcer de la remplir; heureux si notre dénouement a, pour quelques-uns seulement, le mérite de l'imprévu.

Mais c'est assez de digression comme cela; hâtons-nous de rentrer dans notre sujet.

A son retour donc du théâtre, au sortir duquel il n'eut pas manqué, un autre jour, de diner en société de plusieurs artistes, Donatien se rendit auprès de sa mère sur qui il serait peut-être temps de donner des détails que nous avons cru devoir ajourner jusqu'à ce moment, pour ne pas noyer notre tableau dans des rayons trop éclatants de lumière.

Madame ****, il y a une vingtaine d'années, portait un nom qu'on nous permettra de ne point citer encore et était l'unique héritière d'une famille honorablement connue dans la magistrature. Le chiffre de sa dot et l'excentricité de sa beauté—toutes les héroïnes ont ce don en partage—avaient fait rechercher sa main par un essaim d'adorateurs. Parmi ces derniers, et comme cela arrive toujours, il s'en trouva un dont la physionomie et la distinction des manières furent remarquées par cette jeune fille, au cœur candide et pur, dont l'éducation avait été formée sous les yeux de ses parents, mais, comme souvent aussi, le destin ordonna que ce ne fût pas l'époux qu'ils lui destinassent.

Son cœur gémit en silence d'un choix que son amour n'avait pas sanctionné, mais ses lèvres restèrent muettes et elle accepta avec résignation celui à qui des convenances de fortune avaient acquis la préférence paternelle.

Leur hymen fut célébré à Saint-Roch avec la pompe religieuse dont se pare si souvent cette église, mais malgré tout cet appareil de fête, il était facile de remarquer sur les traits altérés de la jeune femme que cette union n'était pas conforme à ses vœux. ms

La suite, en effet, ne justifia que trop bien ses appréhensions, et quelques mois à peine s'étaient écoulés que son mari, que le souci des affaires occupait beaucoup plus que le soin de ses devoirs, s'absentait déjà durant des jours entiers, sans en expliquer les motifs ou, pressé de questions tenaces, en en donnant de nature à éveiller les soupçons jaloux de sa moitié.

Plusieurs scènes d'intérieur ne tardèrent pas à éclater, et leurs malheureux parents, instruits par les larmes de la pauvre épouse, en furent réduits à déplorer amèrement le sacrifice qu'ils avaient fait de son bonheur. Quelle était donc la cause d'une aussi brusque rupture ? Eh ! mon Dieu ! ne l'avez-vous pas devinée et faut-il vous dire que la froideur et la folle ambition de cet homme, qui n'avait fait de cet hyménée qu'une question d'argent, avaient amené ce déplorable résultat. Ruiné par diverses entreprises où il avait engagé d'autres capitaux que les siens, à bout des ressources qu'il avait itérativement puisées dans ses deux familles, un jour, jour de malheur, abandonnant sa femme et un enfant au berceau, il disparut sans laisser un mot qui pût mettre sur sa trace, de sorte que, malgré les plus minutieuses investigations, on n'entendit plus parler de lui. ms

Chacun se livra aux plus étranges conjectures, les uns crurent à un suicide, auquel la mélancolie de son caractère donnait quelque créance, les autres pensèrent que, par un exil volontaire, il s'était dérobé aux poursuites de ses créanciers.

Quoi qu'il en soit, la pauvre jeune femme, que la douleur d'une séparation pire que le veuvage avait plongée dans la plus craelle atonie, fut en proie à de cuisantes angoisses qui torturèrent son cœur ulcéré. Insensible aux consolations de famille, pour ne plus lui donner le douloureux spectacle de

son désespoir, elle résolut de se retirer sur les bords de la Loire, dans une modeste habitation, n'ayant d'autre compagnie que celle de son fils qui avait alors un peu moins de trois ans. Cette détermination coûta beaucoup à la pauvre mère qui comprit le vide immense que son absence allait creuser dans sa famille et le deuil profond qu'elle ne manquerait pas d'y plonger, mais, quel que fût son chagrin, le toit paternel lui rappelait de trop pénibles souvenirs pour qu'il lui fût possible d'aller y chercher le remède à ses maux. Elle partit donc, après un adieu dissimulé, sans donner à qui que ce fût au monde connaissance de sa retraite. Il lui sembla que cette sorte de réclusion dans un hameau paisible apporterait à ses esprits cette sérénité dont ils avaient tant besoin.

Pendant les trois premières années de son séjour, son occupation la plus assidue fut d'entourer son enfant des soins touchants que réclamait sa jeunesse et de lui inculquer les premiers éléments d'une éducation qui devait être continuée dans les collèges de Paris, car son devoir allait bientôt lui imposer un nouveau sacrifice.

Le courage de la pauvre délaissée était à toute épreuve, et elle s'y résigna avec la plus complète abnégation. Elle se trouva donc réduite à un état absolu de solitude, c'est à dire livrée, tout entière, à ses pensées, que le temps, ce souverain palliatif de tous nos maux, même ceux de l'absence, avait peu à peu modifiées. Cette jeune veuve, malgré les dévorants soucis de son ménage, avait conservé cette exquise régularité de traits auxquels son air mélancolique ajoutait, en quelque sorte, de nouveaux charmes rehaussés par l'empreinte d'une douceur que, dans le hameau, on savait n'être pas qu'extérieure; aussi, était-elle aimée de chacun et se sentait-on naturellement entraîné à compatir à ses infortunes.

Pour abrégér la longueur des soirées d'hiver, on la sollicita, rompant avec ses anciennes habitudes, de se rendre à de petites réunions qui avaient lieu chez un monsieur Derval, praticien émérite, qui avait eu occasion de lui prodiguer les

secours de son art dans une grave maladie qui avait failli
lui coûter la vie, de telle sorte que, pressée par les instances WB



de plusieurs personnes honorables, elle consentit enfin à accepter une invitation qu'elle avait bien des fois ajournée. Ce n'est pas que la société de monsieur Derval ne lui fût pas agréable, loin de là ; soit reconnaissance, soit sympathie, les assiduités très-respectueuses de ce dernier étaient toujours bien accueillies par la jeune veuve, titre qu'elle avait pris en s'établissant dans sa résidence champêtre et sous lequel on la désignait.

Monsieur Derval, du reste, était un homme de bonnes façons, d'une tenue irréprochable et d'une physionomie qui n'aurait permis à personne de croire qu'elle appartenait à un cavalier de 40 ans. Veuf depuis plusieurs années et possesseur d'une assez belle fortune qu'il désirait partager avec une femme qui lui convint, dès l'époque de sa convalescence, il avait jeté les yeux sur sa cliente, mais la sorte de vénération qu'il avait pour cette femme qui, dans un moment de

délire, avait trahi son propre secret, l'avait empêché de déclarer hautement les sentiments dont son cœur était pénétré. Cependant la lutte qu'il avait engagée entre le devoir et l'amour était trop au dessus de ses forces pour qu'il n'y succombât pas ; aussi, après mille hésitations commandées par la sage réserve de la jeune femme qui, au fond, était vivement touchée de tous ses soins, un soir.... qu'il se trouvait seul avec elle, il osa bien timidement lui faire l'aveu de la passion dévorante qu'il avait jusqu'alors, et à grand'peine, contenue dans son sein et il lui offrit son amitié, sa protection jusqu'au moment où son cœur redeviendrait libre.

A cette proposition inattendue et faite avec une vivacité de style à laquelle ne l'avait point accoutumée monsieur Derval, la jeune femme, qui se sentit remuée jusques au fond de l'âme, baissa modestement ses longs yeux bleus et ne trouva pas un mot pour la repousser.

Son silence lui parut une adhésion tacite dont notre docteur, en galant homme, ne tira pas l'avantage dont bien bien d'autres eussent peut-être profité, il se contenta d'être plus affectueux, plus attentionné que jamais, laissant au temps le soin de cimenter une amitié qui ne devait être dissoute que par la mort de l'un d'eux. La noblesse de sa conduite lui conciliait chaque jour davantage la considération de la jeune dame, enfin, pourquoi le tairions-nous ? Ce qui n'était d'abord que de l'estime devint bientôt une affection plus tendre, et celle qui avait combattu si héroïquement contre l'oubli de ses devoirs fut réduite à répéter avec ce distique bien connu :

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu, prudence !

Oh ! nous nous attendons aux rériminations de certains moralistes qui n'ont des trésors de vertu que sur les lèvres. Ces Messieurs dans la conduite desquels il serait souvent honteux de plonger vont jeter feu et flamme et crier sur nous à l'anathème, en nous reprochant de ne mettre en relief que le mauvais côté des faiblesses humaines. Eh ! mon Dieu !

Messieurs, ne vociférez pas si fort et plaignez-nous plutôt d'être obligé de peindre d'après nature. Est-ce notre faute à nous si la corruption de nos mœurs est arrivée à ce point que la femme, cette frêle créature que les lois devraient religieusement protéger, est en butte à toutes les embûches de ce monde et trop souvent, hélas ! aux fatales suggestions de la misère ? Non, mille fois, non, nous ne pouvons rien contre cet état de choses que nous sommes impuissant à réformer, car nous n'avons que le secours de notre faible plume, et si la contexture de notre drame nous a amené à montrer la vertu succombant encore une fois, ce n'est pas que nous prenions plaisir à découvrir les plaies saignantes de notre époque.

Au reste, pour couper court à cette diatribe, quoique nous ayons dans le caractère autant de puritanisme qu'aucun autre, nous ne sommes pas de ceux qui montrent au doigt une malheureuse femme dont le courage a été moins fort que la volonté.

Non, ce n'est point dans de telles circonstances que le mépris peut s'attacher à celle que nous appelons une victime, et notre héroïne, pour reprendre le cours de notre œuvre, nous semble digne de tout l'intérêt dont nous avons pu l'entourer jusqu'au moment de sa chute.

La pauvre femme comprit l'étendue de la faute qu'elle avait commise et, craignant qu'on ne pût lire ses remords sur son front, elle prit la résolution de revenir à Paris, auprès de son fils dont l'éducation faisait de rapides progrès. Tout allait pour le mieux, M. Derval qui, depuis son veuvage et sa quasi retraite des affaires, désirait vivement venir dépenser ses revenus dans le plus beau pays du monde, approuva cette décision et, après avoir pris, tacitement, auprès de son notaire toutes les dispositions que réclamait le soin de l'avenir de celle qu'il avait désormais enchaînée à lui, partit seul, pour ne point donner prise aux propos frondeurs et afin de faire préparer un hôtel où sa nouvelle compagne n'eût plus qu'à entrer.

Au bout d'un mois tout était terminé, et madame Der-

val, car il faut bien que nous lui donnions enfin ce nom qu'elle va porter pour éviter le scandale, madame Derval, disons-nous, reçut l'avis qu'elle eût à se rendre dans ses



appartements, rue Buffaut, 12, où elle était attendue avec la plus vive impatience.

Cette dernière qui, durant ce long mois d'attente, avait donné tout son temps aux préparatifs de son départ qu'elle avait prudemment entourés des plus minutieuses précautions, prit la route de Paris qu'en revoyant elle se rappela avoir été le théâtre de ses malheurs et la cause de sa faute.

A ce souvenir qui revint plus cuisant à son esprit, des larmes perlèrent sur son visage, car elle sentait que, quelque dissimulation qu'elle employât, il lui serait impossible de ne pas rougir un jour devant son fils auquel elle serait obligée de mentir au sujet de sa naissance.

Un moment elle hésita à accepter ce rôle qui était au-dessus de ses moyens, mais la pauvre coupable aimait son vainqueur auquel elle était désormais unie par les liens de la reconnaissance. Un brouillon de testament tombé fortui-

tement entre ses mains l'avait informée des généreuses dispositions testamentaires qu'avant son départ il avait déposées chez son notaire, en faveur de la mère et de l'enfant qu'il adoptait comme sien.

Le moyen de repousser celui qui avait mis tant de délicatesse à consommer un acte qui lui donnait irrécusablement la preuve d'un amour sincère et durable !

M. Derval, par ce fait, était plus que le père de son fils, il en était le bienfaiteur, et ce titre, dont elle le parerait quand force lui serait de s'expliquer, lui parut de nature à pallier sa faute. Elle trouva dans cette pensée une consolation et, l'esprit plus calme, elle atteignit sa nouvelle demeure où la reçut, à bras ouverts, M. Derval qui avait mis dans l'agencement de ses appartements cette recherche et ce goût exquis qui le distinguaient particulièrement. Le boudoir, le cabinet de toilette et la chambre à coucher de Madame étaient d'une coquette élégance dont elle lui exprima son admiration dans les termes les plus flatteurs, le reste, plus sévère mais non moins riche, était disposé pour recevoir confortablement monsieur le docteur et le jeune Donatien, qu'il avait déjà pris l'habitude d'appeler son fils, et dont il voulait faire achever les études près de lui. Dans ce but, un cabinet de travail lui avait été réservé dans une partie reculée de l'hôtel, de manière à ce que, loin du bruit, il pût se livrer à la recherche des trésors scientifiques que son bienfaiteur avait réunis dans une vaste bibliothèque.

Madame... Madame Derval, car nous ne saurions convenablement lui donner un autre nom, madame Derval, disons-nous, fut enchantée plus que nous ne saurions le dire, de toutes les attentions de son ami et des prévenances sans nombre de ses domestiques. L'aménité de son caractère lui concilia leur dévouement ; bref, les soins délicats dont elle fut l'objet de la part de chacun lui firent peu à peu oublier ses premières infortunes pour ne plus penser qu'à idolâtrer son fils qui vivait sous son aile et à bénir celui qui lui avait rendu son ancienne splendeur.

La délicatesse de sa position lui imposait une grande réserve envers sa famille dont sa résidence aux environs de Blois l'avait en quelque sorte séparée. Du reste, elle avait trop le sentiment de sa dignité pour s'exposer à des regards qui ne lui eussent pas été favorables, car il faut bien le dire, c'est généralement près de ses proches que l'on trouve le moins d'indulgence. Elle n'informa donc aucun de ses parents de son retour à Paris et elle concentra toutes ses joies dans son foyer domestique où, depuis une dizaine d'années environ, elle passait l'existence la plus heureuse quand une maladie cruelle vint arracher à ses affections celui dont chaque pas dans la vie avait été marqué, pour elle, par un bienfait. Nous renonçons à peindre le désespoir de cette infortunée que la reconnaissance, bien plus que l'amour, avait attachée au sort de cet homme que la mort inexorable lui avait prématurément enlevé.

Cette perte irréparable qu'elle considéra comme un châtiment du ciel la plongea dans un deuil profond qui l'eût infailliblement entraînée au tombeau sans la force morale qu'elle puisa dans l'accomplissement de ses devoirs maternels.

Ne pouvant supporter le faste qui l'entourait, partout, dans ces appartements où chaque objet lui retraçait l'image de celui qui s'était toujours montré si noblement digne de son amitié, le premier soin de madame Derval fut de quitter ces lieux, de congédier ses domestiques, à l'exception d'une sorte de gouvernante dont elle avait fait sa compagne et de se loger plus modestement avec son fils dans l'affection duquel elle puisa la plus douce consolation qui pût être offerte à sa douleur.

La pauvre mère, dont la santé avait reçu une si rude atteinte, craignant que ses jours ne fussent mis en péril, voulut assurer la position de son fils en le faisant émanciper, dès l'âge de 21 ans où nous l'avons pris au début de ce roman, c'est-à-dire au moment de sa rencontre avec M. Raphaël que nous allons remettre en scène.

Fidèle au rendez-vous qu'il avait reçu de celui qu'il ne

croyait être qu'un ami, ce dernier se rendit à huit heures sonnant à l'hôtel de la rue de Provence où l'attendaient madame Derval et son fils. Il fut reçu par la gouvernante qui lui demanda son nom avant de l'introduire dans le petit salon.

Annoncez M. Raphaël de Mirecourt, répondit le visiteur.

La gouvernante entra dans l'appartement de madame Derval qui, à l'audition de ces deux noms, sentit une sueur glacée ruisseler sur ses joues qui se couvrirent d'une pâleur livide, et tomba dans une sorte de marasme dont son fils cherchait vainement à paralyser les tristes effets.

Il y eut un moment de silence.

Madame Derval était, malgré tous ses efforts, dans un état impossible à décrire, et elle ne savait si elle devait



donner l'ordre de recevoir ou de congédier cet homme dont les deux noms venaient d'exercer sur son esprit un pouvoir presque cabalistique. Mille pensées se heurtaient pêle-mêle dans sa pauvre tête ; alternativement elle croyait

et ne croyait pas au pressentiment qui, comme un éclair, venait de la traverser. Oh ! mon Dieu ! se dit-elle en elle-même : si c'était... oh ! non, non, ce n'est qu'un jeu cruel du hasard... et pourtant, ces deux noms, ce sont bien... allons, allons, je suis folle... Marguerite, faites entrer.

Donatien, après s'être assuré auprès de sa mère de la remise de son indisposition, alla au-devant de Raphaël. « Soyez le bien-venu, Monsieur et ami, et croyez, lui dit-il, en le présentant à sa mère, que votre visite n'a rien que d'agréable pour nous. »

WS
Il faudrait une plume plus exercée que la nôtre pour écrire la scène qui se passa, scène muette où les deux époux se trouvèrent, par le plus étrange hasard, en face l'un de l'autre.

La malheureuse femme, en présence de son mari qu'une circonstance toute fortuite ramenait chez elle après vingt ans d'abandon, perdit complètement l'usage de ses sens. Quant à M. de Mirecourt, son émotion qui n'était pas moins vive ne lui permit pas d'articuler une syllabe. Donatien ne savait que faire dans une telle rencontre et cherchait vainement à lire dans les yeux de chacun la cause de cette situation dramatique que pas un mot ne lui révélait. De son côté, enfin, Marguerite, que la pâleur mortelle de sa maîtresse épouvantait, s'empressait, en lui soutenant la tête, de lui faire respirer des sels et de la névrosine.

WS
Le plus morne silence régnait dans cette enceinte. Il ne fut rompu que par cette douloureuse exclamation de Donatien : Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ici ? — Sortez, mon fils, sortez, bégaya la pauvre mère ; j'ai besoin d'être seule, seule avec cet homme, entendez-vous ? Rentrez dans votre appartement, laissez-nous, Marguerite, allez, mes amis, allez tous deux. — Vous laisser dans cet état ! sanglota Donatien, oh ! ma mère, demandez-moi autre chose, mais cela est impossible... au nom du ciel, écoutez la voix de votre fils, par grâce, revenez à vous.

L'état convulsif dans lequel elle se débattait ne lui per-

mit pas de répondre autrement que par des signes. M. de Mirecourt balbutia quelques excuses à Donatien qui ne cessait de le regarder. Enfin, après dix minutes d'un mortel anéantissement, sa femme, qui était peu à peu revenue à elle, fit un effort sur elle-même et, ne prenant conseil que de sa raison, après avoir ordonné cette fois à Marguerite seule de sortir, pria son fils d'avancer deux sièges dans lesquels chacun prit sa place.

« Mon fils, commença-t-elle, il est un secret que j'aurais voulu vous cacher toute ma vie, mais le ciel n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Oh ! je n'en saurais douter, c'est une punition terrible qu'il réservait à la faute dont Dieu m'est témoin que je ne suis pas la seule coupable. Vous êtes homme, Donatien, et j'aurai moins à rougir, — ne m'interrompez pas, — peut-être à cause même de la connaissance que vous avez acquise du monde, d'un aveu que le hasard arrache aujourd'hui de mon sein.

Raphaël de Mirecourt était à la question.

Sachez donc, continua-t-elle, en essuyant les pleurs qui inondaient son visage, sachez donc que le nom de Derval que vous portez n'est pas le vôtre. — Comment ! ma mère ! que voulez-vous dire ? — Je veux dire que des malheurs, dont j'ajourne à dessein le nom de l'auteur, fondirent sur le berceau où vous naquîtes et que, par suite de ces malheurs, un couple que tout aurait dû contribuer à rendre heureux vit se briser le lien qui l'avait uni pour toujours !

Mais vous ne dites rien, Monsieur, n'est-il pas vrai, ajouta-t-elle en se tournant vers Raphaël, qu'il est bien coupable l'homme aux soins duquel une honnête famille a confié le repos d'une jeune femme quand, oubliant ses devoirs et la foi qu'il a jurée au pied des saints autels, il n'hésite point, pour satisfaire à sa fatale ambition, de la sacrifier, en l'abandonnant, au milieu d'un monde pervers, à toutes les séductions dont on ne manque jamais de l'entourer?... Mais répondez donc, Monsieur, car comment voudriez-vous que mon fils interprêtât votre silence ? .. —

Par pitié ! Madame, cessez ce langage qui met mon cœur à la torture. — Oh ! oui, sans doute, reprit Donatien ; un tel homme ne saurait être qu'un misérable. A ce mot, M. de Mirecourt se crispa dans son fauteuil. — Oh ! je le vois bien, poursuivit Donatien, vous êtes un noble cœur, et votre indignation, plus éloquente que tout au monde, me prouve... — Assez ! mon fils, assez ! s'écria la pauvre femme qui croyait entendre le langage de la plus sanglante ironie ; ne soyez pas moins indulgent que moi et, jetant le voile de l'oubli sur le passé, cessez de blasphémer, car votre repentir ne serait jamais à la hauteur de l'offense quand vous apprendriez que... — Pitié ! Madame, exclama Raphaël se tordant de désespoir : pitié pour l'auteur de tous vos maux ! Tout à l'heure, dans un élan de généreuse com-



passion, vous avez prêché à votre fils l'indulgence, pour un coupable qui, croyez-le bien, Madame, saura désormais s'en rendre digne, car tout ce qui lui reste d'existence, il le consacrera à vous en donner la preuve. — Oh ! mon Dieu !

s'il était vrai que ces promesses ne fussent pas mensongères, s'il était vrai que les vingt années que j'ai passées loin de celui qui fut si impitoyable fussent rachetées par un repentir sincère, s'il était vrai enfin que... — Tout cela est vrai, ma pauvre Jenny, interrompit Raphaël tombant aux genoux de sa femme, je te le jure par les tortures que j'ai souffertes, pendant tout un siècle, loin de celle que je n'ai jamais cessé d'aimer et dont le doux souvenir m'a soutenu jusqu'à ce jour que je bénis le destin de m'avoir offert; tout cela est bien vrai, et je n'aurai pas assez de voix pour te le répéter éternellement.

Des larmes d'attendrissement roulaient dans les yeux de Donatien.

— Oh! Raphaël! Raphaël! vous avez été bien cruel envers moi; mais le cœur d'une femme a des trésors de générosité et je vous pardonne... parce que votre retour a rendu à votre fils la seule richesse qui lui manquait, c'est-à-dire son véritable nom.

Mon père! mon père! exclama Donatien que cette étrange scène avait tout bouleversé, soyez béni, car j'ai un nom maintenant. — Oui, mon fils, ajouta Raphaël en lui pressant la main sur son cœur, et un nom que vous pourrez proclamer hautement et partout, car il est, Dieu merci! sans tache; entends-tu bien, ma Jenny?... Raphaël de Mirecourt, grâce aux caprices de la fortune qui ne lui ont pas toujours été contraires, a réparé, dans de lointains pays, les funestes échecs qu'il a essayés dans les premiers temps d'une union qu'il ne dépend plus que de toi de rendre heureuse... Réponds, Jenny, réponds, mon sort est entre tes mains!

La pauvre femme, dont le sein était agité par tant d'émotions si contraires, fixa Donatien, puis Raphaël dont les mains suppliantes appelaient le pardon, et ne trouva d'autres réponses que ses larmes et ses embrassements auxquels son fils joignit les siens en leur jurant une amitié égale et sans bornes.

Jamais scène ne fut plus attendrissante peut-être que

celle que nous n'avons que bien imparfaitement reproduite, mais nous comptons trop sur l'intelligence de nos lecteurs pour tenter seulement d'en combler les lacunes.

270
Pour terminer, nous nous contenterons seulement d'ajouter que ce fut le couple le plus uni, puis, appelant un vieux proverbe à notre aide, nous dirons avec lui que les petites causes produisent souvent de grands effets, et personne, assurément, ne nous contestera la justesse de ceci, car personne ne se serait jamais douté qu'un fils pût devoir la rencontre de son père à un parapluie.

Vous donc, jeunes gens, qui nous avez prêté une bienveillante attention, s'il vous arrive un jour de perdre le vôtre, rappelez-vous notre historiette, allez aux *Délassements comiques* par un temps d'orage et, surtout, n'y apportez pas votre pépin.

Puis, si vous n'y trouvez pas votre père égaré, ce que nous ne saurions vous garantir absolument, n'en accusez que le hasard auquel il ne prend pas toujours les mêmes fantaisies ; enfin, si vous rentrez chez vous trempés jusqu'à la moelle épinière, consolez-vous en pensant que la privation de votre parapluie vous a procuré, du moins, une petite économie de dix centimes !

H. M.

ÉPIGRAMME.

SUR LA MORT D'UN MÉDECIN.

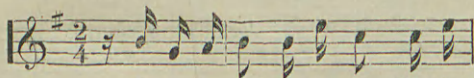
Dans le Styx et le Phlégéthon
Dieu sait combien de nous, las ! il a fait descendre !
Mais il n'est plus de crainte à concevoir, Clitandre
Hier a soupé chez Pluton.

LE JOUEUR D'ORGUE.

SCÈNE COMIQUE.

Paroles et musique de H. A. M.

Messieurs, si vous voulez m'obliger de me confier pour un instant vos ouïes, je vais vous insinuer quelque chose que vous ne trouverez qu'à moi seul. Ayez la bonté d'arrondir le cercle, et toi, p'tit faignant, va à ta boutique.... na, voilà c' que c'est. En avant la manivelle!



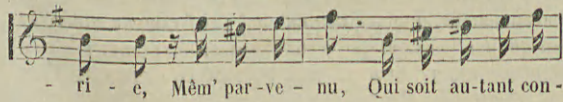
A - vec un orgu' sur mon dos d'Barba-



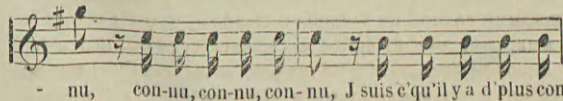
- ri - e, Dans les carr'-fours On me voit tous les



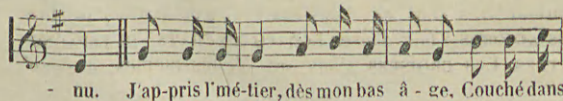
jours; Aus-si, n'y a pas d'ar-tis-te, je l'pa-



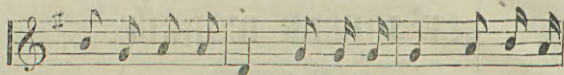
- ri - e, Mêm' par-ve - nu, Qui soit au-tant con-



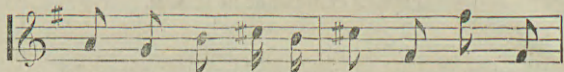
- nu, con-nu, con-nu, con-nu, J suis c'qu'il y a d'plus con-



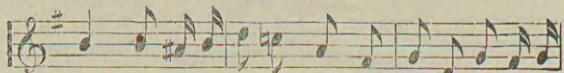
- nu. J'ap-pris l'mé-tier, dès mon bas â - ge. Couché dans



un berceau d'o - sier, Au-près d'un or - gue de lou-



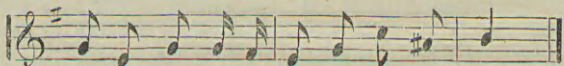
- a - ge Qu'ma mèr' rou - lait dans chaqu' quar -



- tier: C'est a-vec ça que c'tte brav' fem-me E - le-va



son pau-vre gar-çon Qui, souvent, quand l'pain chômaït,



da - me! Pour tout po - tag' n'a - vait qu'du son.

Avec ça **DONNEZ DONC DU CORPS...** à vos organes. En v'là un picotin pour un bipède qui **CROIT...** né pas ressembler à cet être monté sur quatre **PIEDS**, portant des **BATS**. Heureusement, quoique **GUEUX**, qu' j'ai l' **COFFRE FORT**; et bien qu' je n' sois pas taillé sur l' patron d'**ALCIDE**, j' s'rais d'venu un **CRANE HOMME**, peut-être même **SANS SON**. Mais i' n' s'agit pas d'ça, l'essentiel est que j' suis musicien **CONSOMMÉ** comme un bouillon hollandais, et qu' j'ai reçu la **POMME**, pour toucher de cet instrument **AVANT...** moi justement appelé barbare. Oh! c'est pas un vol, car j'y ai **MORDU** avec un' fameuse rage **DEDANS**. (Oh! gredin d' chicot! qué douleur!... v'là qu' ça s' passe) c'est au point que j' produis **DES ACCORDS** à fair' danser la **CACHAUXCHATS** aux **ESPAGNOLETTES**. Les **CROISÉES** s'ouvrent d'elles-mêmes, dès qu'

j'arrive EN TOUS SENS (*il toussé*) (Françoise, tu m'ach't'ras d' la réglisse) et les JALOUSIES de mes confrères, loin de m' porter OMBRE, en jetant des pierres dans mes carreaux, me donnent chaque jour un nouvel ÉCLAT... de verre cassé.

Avec un orgue, etc.

Dans les temps, au Conservatoire .
 On m'engageait à m' présenter ;
 Comm' tant d'autres (l'on peut m'en croire)
 J'avais tout c' qu'i faut pour chanter :
 Après quelques mois d'exercice
 L'Opéra (l'on m' l'a dit vingt fois)
 M'eut offert un gros bénéfice,
 J'logeais cent mill' francs dans ma voix.

Trouvez-moi un PORTEUR D'EAU qui ait ça en SA VOIE ?
 Jamais ! Eh bien ! j' ne r'grette pas d'avoir choisi la RUE pour théâtre ; d'abord, je n' crains point d' rester sans PLACE, ensuite, étant la plus grande SALLE AU PRIX des autres , pour moi c'est très-PROPRE, car étant AILLEJRS, je n' pourrais chanter sans MESURE et je s' rais étouffé, en effet, qu'est c' qu'i m' faut à moi ? c'est une grande quantité d'AIRS et j' n'en manque pas de COURANTS. N'y a pas d'homme plus VENTÉ au monde, surtout sur la place du Louvre. Il est d' fait que j'ai une mémoire fournie autant qu' mon BUFFET... d'orgue, entendons-nous ; car dans l'autre, y a des planches et rien d'essus. Allons, Messieurs, faites vous servir, j'ai d'excellents MORCEAUX qui ont été GOUTÉS, je n' dis pas par des marchands d' GATEAUX, car ils en PATISSENT, j' leur fais du tort. Je peux vous EN CHANTER jusqu'a la Saint-Rigobert. Je tiens les NOUVEAUTÉS LES PLUS A LA MODE tell's que... ah ben ! v'là qu'est joli ! J'AI CASSÉ MON SABOT, c'est un p'tit malheur ! j' l'arrang'rai z avec un CUIR en rentrant.. DANS UN VIEUX CHATEAU DE L'ANDALOUSIE... C' n'est pas là ma d'meure, j' loge rue VIDE-GOUSSET... Diable ! le mien est joliment bas percé, et JE RESTE AU QUATRIÈME ÉTAGE... mais je vais déménager,

mon épouse est lasse de rester sur le derrière, au point qu'en nous asticotant tous les jours A COUPS D' PIEDS, A COUPS D' POINGS, J' LUI CASSAI LA... en fait d'air, je n' vous donne pas ce dernier pour UN NEUF éclos d'hier, j'en ai d' plus FRAIS et qui plus est, de KOCK. Qui demande un CAISSIER ou un MAITRE D'ÉCOLE? Payse! voulez-vous une DOT... d'Auvergne? parlez, j'en ai d'autres de la MÊME AUTEUR, tous appelés encore A RÉGNER longtemps dans l' monde ÉCLAIRÉ. J'y vois pas, femme, mouche toi donc.

Avec un orgue sur, etc.

Pressez vous autour d' ma boutique,
 J'ai des chansons pour tous les goûts;
 Pour les buveurs j' tiens du bachique,
 Du guerrier pour les tourlourous :
 Pour les amoureux j'ai du tendre,
 Et si d' chacun j' suis recherché;
 C'est qu' je m' fais fort de vous apprendre
 NOTEZ, les airs par d'ssus l' marché.

Par exemple, vous désirez savoir, je suppose... J'AI DU BON TABAC DANS MA TABA.. Oh! qu' c'est faux! i' vient d' la civette et d'ailleurs, il est trop vieux. A un autre. JE N' SAURAI DANSER, MA PANTOUFFLE, MA... j' crois bien, dansez donc avec des escarpins en frêne. Admettons que vous choisissiez : J'AIME LES AMOURS ET TOUJOURS, EN VRAI LURON, JE VEUX RESTER GARÇON... Allons, bon! v'là ma femme, c'est l' diable, à moins qu' vous n' préféreriez : IL PLEUT, IL PLEUT, BERGÈRE... Eh! mais c'est pour tout d' bon, je sens des gouttes : à propos, j'en prendrais bien une de goutte. Tiens, c'est la mère Trifouillet qu'arrose ses pieds... d'alouette et ses OREILLES... d'ours. Eh! la maman, ménagez l' bouillon là haut, j'ai pas mon caoutchouc ; mon ONCLE est parti dernièrement en voyage et je l'ai porté chez ma TANTE, aussi, depuis ce jour, j'ai sa RECONNAISSANCE, ce qui ne m'empêche pas d'être brouillé avec la MONNAIE. Heureusement, que j'ai des moyens... d' m'en

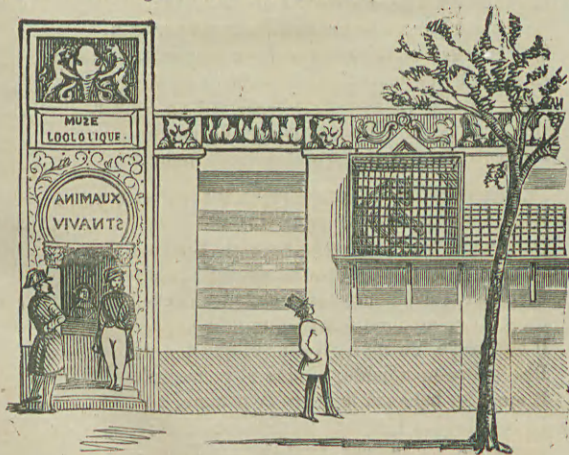
procurer auprès d' vous. **ACH'TEZ MOI DE CONFIANCE**, j'ai des cahiers à tous les prix, d'mandez, l' bureau zest **OUVERT** je l'ai peint en **BLEU** ces jours-ci. Dans mes recueils de 12 sous vous avez tout ce que j' chante de d'puis la **RÉVOLUTION FRANÇOISE**, un cahier à Monsieur. Allons, ma vieille, v'là le jour qui baisse, chaud, chaud, allume deux chandelles et surtout la pratique... des six.

Les Bêtes du boulevard du Temple.

PARADE.

Nous avons beaucoup de bêtes,
Messieurs, Mesdames, entrez.

Habitants de Paris, tant mâles que femelles,
Je viens, après quinze ans de recherches nouvelles,
De périlleux travaux, d'efforts spendieux,
Offrir à vos regards des êtres curieux ;



Je vous en montrerai de mainte et mainte espèce,
Et vous serez contraints d'admirer leur adresse.

Mes animaux, Messieurs, sont vivants, très-vivants,
 Et c'est à mon avis un des points culminants ;
 Jamais vous n'avez vu rien qui soit comparable
 A ma collection, assez recommandable
 Pour que j'aie obtenu de monsieur le préfet
 Un permis de séjour pour cet unique objet.

Sans entrer plus avant, je commence et réclame
 Un peu d'attention pour cet hippopotame.
 Cet animal est doux tout autant qu'il est laid,
 Ne l'approchez pourtant pas par trop, s'il vous plaît.
 Avec le sanglier n'allez point le confondre,
 Le prendre pour un porc, car je puis vous répondre
 Que, s'il a quelque point ressemblant avec eux,
 Il n'est pas le produit d'un œuvre incestueux.

Son espèce n'est point une espèce bâtarde,
 Je vais vous le prouver, Messieurs, sans que je tarde.
 Sous le nom de cheval marin il est connu ;

Ce surnom jusqu'à vous sans doute est parvenu.
 Quoiqu'il soit monstrueux, comme une anguille il nage,
 Et comme elle jouit d'un immense avantage,
 Celui de séjourner pendant longtemps sous l'eau,
 Respirant par l'endroit placé loin du naseau,
 Je n'entrerai pas plus avant dans la matière...

Jetez donc un instant vos yeux sur le derrière,
 Et ne méprisez pas ce jeune Mococo
 Qui huma l'air natal sous le ciel du Congo.
 Comme le singe il est adroit, espiègle, alerte ;
 Et ce n'est pas pour moi la moindre découverte.
 Il est en ce moment âgé de quinze mois ;
 Il ne mange, depuis qu'il est né, que des noix,
Des quatre mendiants, ni plus ni moins qu'un homme ;
 Il aime les babas et le sucre de pomme,
 Dévore les biscuits sans le moindre délai ;
 Le public, s'il le veut, peut en faire l'essai.
 Quoiqu'habitant des bois, il est très-peu farouche,
 Cependant il se sauve aussitôt qu'on le touche.

Il est très-érudit, car il connaît à fond
Cornelius Nepos, la grammaire Lhomond ;
Sur le bout de sa patte, il sait l'histoire ancienne,
Et fait des vers latins comme Nepomucène.

Voici venir le tour du charmant Kamichi,
Dont la possession m'a le plus enrichi.
Il a deux pieds de moins que celui qui précède ;
Mais, d'un autre côté, pour venir à son aide,
Le ciel d'un beau plumage a recouvert son dos ;
C'est pourquoi je le classe au nombre des oiseaux.
Il est, par sa beauté, digne qu'on le contemple ;
Sans le flatter je puis le dire sans exemple ;
L'on ne trouverait pas un pareil Kamichi
Dans le bois de Meudon ni les prés de Clichy.
Il ne se nourrit point, ce bipède sauvage,
Comme ces moineaux francs que nous tenons en cage,
Avec des os de sèche et du colifichet ;
Il se porterait mal en mangeant du millet.
Ce qu'il lui faut à lui, natif de l'Orenoque,
Ce sont de gros lézards qu'à belles dents il croque,
Des serpents, des crapauds, des mulots et des rats,
De la chair, en un mot, si l'on veut qu'il soit gras.
Messieurs, rassurez-vous ; n'en ayez nulle crainte,
A la vôtre il ne veut porter aucune atteinte.
D'abord, il est souffrant d'une indigestion
Produite par l'excès de la nutrition ;
Puis, il a, je suppose, un grand mal de poitrine
Qui le fait dépérir et très-fort me chagrine,
D'autant plus qu'il a pris jusqu'ici sans succès
La pâte au mou de veau du sieur Dégenétais.

Laissons donc reposer ce charmant volatile,
Et tournez un instant vos yeux vers ce reptile ;
Vous le connaissez tous, mais seulement de nom ;
J'arrive droit au fait : C'est un caméléon.
De la société cette bête est l'image.
Cet animal jamais n'a le même visage ;

Hier, il était rouge, il est vert aujourd'hui.
 Il sera bleu demain. N'est-il pas comme lui,
 Dans ce siècle éhonté, main pantin politique
 Servant la royauté comme la République,
 Arborant les drapeaux de toutes les couleurs,
 Et toujours prêt à vendre à qui veut ses faveurs?
 Au reste, ce n'est point, passez-moi l'épithète,
 Le seul fâcheux rapport qu'ait l'homme avec la bête.
 Mais, faisons une trêve à nos réflexions,
 De crainte de froisser quelques opinions.

Passez et remarquez celui que mon jone touche.
 Ce n'est ni plus ni moins qu'un petit gobe-mouche ;
 Ne vous figurez pas voir là l'un de ces sots
 Auxquels on a donné le surnom de badauds,
 Un de ces gens qu'on voit collés sur les affiches
 Usant à rien leur temps, dont ils ne sont pas chiches,
 S'arrêtant aux pantins montés sur des tréteaux,
 Ou des escamoteurs écoutant les propos :
 Je ne m'occupe pas ici de cette espèce ;
 En arrière souffrez, Messieurs, que je la laisse.
 Celui qu'en ce moment je pose sous vos yeux
 Est un charmant oiseau favorisé des cieux.
 Comme tous ses pareils il ne vit que d'insectes,
 De morceaux faisandés, de viandes infectes ;
 Aussi, pour que le drôle ait bon pied et bon œil,
 Il mange tous les jours des filets de chevreuil.

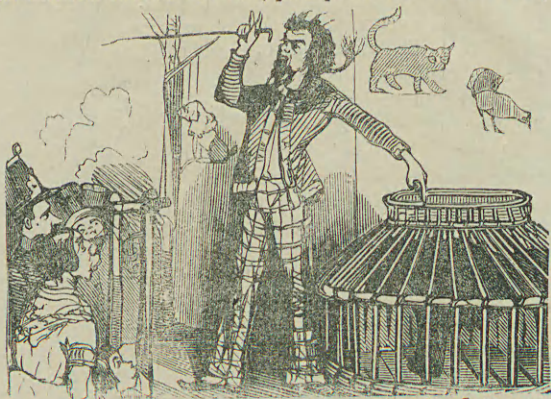
Messieurs, ne tremblez point devant cet être informe.
 Ceci vous représente un boa plus qu'énorme.
 Parmi tous les serpents c'est le plus colossal,
 Il est fort comme un ture ; devant cet animal
 Le tigre et l'éléphant reculent d'épouvante.
 Sa force musculaire est tellement puissante
 Qu'en moins d'une seconde il leur brise les os
 En les enveloppant de ses nombreux anneaux ;
 Et, croyez-le, Messieurs, il les tue à son aise
 Aussi facilement que vous une punaise.

N'allez pas regarder ce boa par hasard
 Pour celui qui périt dans le feu du Bazar...
 Il n'était pas encore au monde, que je sache.
 Dans l'île de Ceylan ce reptile se cache ;
 C'est là que je l'ai pris au moment qu'il venait
 De manger un lion comme un simple beignet.
 Tel que vous le voyez, assoupi dans sa niche,
 Il fut complimenté par la Maison d'Autriche ;
 Je dirai plus encore : en entrant dans Berlin,
 La population courut sur son chemin
 Pour rendre à sa beauté le plus sincère hommage.

Sur la droite veuillez remarquer cette cage.
 L'animal renfermé sous ces triples barreaux
 Est de tous les lézards le lézard le plus gros.
 Quand il est parvenu jusques à sa croissance,
 Il est long de vingt pieds, mais, je le dis d'avance,
 Le mien n'en a que deux. N'en soyez pas surpris,
 L'œuf qui le contenait est éclos à Paris ;
 Et cela n'est pas vieux, la semaine dernière.
 Il est d'un naturel féroce et sanguinaire,
 Mais quand on le sait prendre avec de la douceur
 On en fait ce qu'on veut... s'il est de bonne humeur.
 Il est très-délicat sur les pâtisseries,
 Prise fort les bonbons, toutes les chateries,
 Mais il ne peut sentir le goût du cornichon,
 Et l'arôme de l'ail le jette en pamoison.
 Il ne peut point avoir le nez dans la moutarde
 Sans que d'éternuer une minute il tarde.
 Son estomac ne peut souffrir que le sagou,
 Le racahout arabe et le rare cachou ;
 Tous les matins il prend du chocolat Debeauve,
 Et boit, quand il a soif, du lait à la guimauve.

De l'explication continuons le cours.
 Des glaciales mers je vous présente un ours.
 Je ne vous dirai point tout ce que, pour le prendre,
 J'ai dépensé de temps ; vous ne pourriez m'entendre.

Cet animal avec l'air de n'y pas toucher
Est mauvais comme un chien, plus qu'un chien de boucher,



Mais, cependant, Mes-sieurs, souffrez que je m'en flatte,
Du temps des fédérés, c'était un acrobate !
Les ans l'ont par malheur écrasé de leur poids,
Et mon ours ne peut plus agir comme autrefois.
Il faisait beau le voir, sous sa jeune enveloppe,
Alors qu'il amusait tous les rois de l'Europe
Et que les habitants de Quimper-Corentin
Sur sa tête jetaient des couronnes de thym.
C'est là qu'il était fier, c'est là, sans plus d'exorde,
Qu'à l'instar de Lalanne il sautait sur la corde.
Cet ours, oui, cet ours blanc dansait la *Cachucha*,
Et se pliait en trois comme fait *Redisha*.
A cette même époque, il battait de la caisse
Avec tant de douceur qu'il faisait pâmer d'aise
Tous les dilettanti qui venaient l'écouter,
Que de mille bravos il a su mériter !
Il est vieux maintenant, goutteux et si malade
Qu'il ne se bouge plus que sous la bastonnade.

Messieurs, je penserais manquer à mon devoir,

Si, pour gagner du temps, je ne vous faisais voir
 Ce grand ourang-outang des îles Baléares :
 Sa force et son adresse au dernier point sont rares.
 A l'instar des indiens il sait faire des tours
 Comme l'on n'en voit pas dans tous les carrefours.
 Il mange des poignards et jongle avec *six boules*,
 Seul, il est plus malin qu'un quarteron de poules.
 Je serais enchanté qu'il jonglât devant vous,
 Mais il préférerait qu'on l'échinât de coups.
 Ce n'est pas là pourtant où son talent se borne, [□]
 Il touche le forté comme monsieur Orborne ;
 Et lorsqu'on lui promet quelquefois du *nanan*,
 Il imite à ravir les charges de Dantan.
 Je dirai plus, dussé-je avoir une chicane ;
 Je gage, avec qui veut, six sous de frangipane
 Que, s'il pouvait parler, comme ceux de Ravel,
 Ses bons mots auraient un... succès universel.

Passant de ce côté, je poursuis la séance
 Par un bipède ailé d'une haute naissance
 Auquel je donnerai le nom de perroquet.
 Parbleu ! me dira-t-on, en voilà du toupet !
 Oh ! que nenni, Messieurs, si j'en fais tant d'éloges,
 Certes, il les mérite ; et jamais dans les loges
 De suisses, de portiers, n'a vécu son pareil.
 Non content qu'il est beau, plus beau que le soleil,
 Il est plein de savoir, de talents, de sciences,
 Il possède, en un mot, toutes les connaissances.
 Si tout juste il savait répondre : Oui, Pierrot,
 A qui viendrait lui dire : As-tu diné, Jacquot ?
 Je ne le trouverais pas digne des amandes
 Dont le gaillard me fait de fréquentes demandes ;
 Mais il va bien plus loin. A l'instar de Neveu,
 Perruquier-chansonnier, brûlant du sacré feu,
 Pour les noces il fait de longs épithalames
 Où sont *peintes en vers* les qualités des dames,
 Roucoule des chansons dans le goût merveilleux

Des Levassor, Mayer, Clément et Mallezieux,
 Donne du cor anglais mieux que cet invalide
 Dont la tête est en bois de la zone torride,
 Tourne à la Panserou des madrigaux charmants
 Et, bien mieux que Ricard, compose des romans.
 Mais ce n'est point encor tout ce dont il se pique,
 De Cartigny l'élève, à l'école tragique
 Il n'est point étranger ; il joue avec succès
 Des rôles confiés aux comédiens français.
 C'est surtout dans le drame où mon Jacquot excelle.
 Il n'est jamais si beau que dans la tour de Nesle ;
 Non, vous n'avez pas vu de pareil Buridan,
Frédéric près de lui n'est que de la Saint-Jean...
 Il sait presque par cœur la pièce de Zaïre,
 Et devant vous, Messieurs, je la lui ferais dire,
 S'il n'était pris depuis hier d'un enrouement
 Qui lui couvre la voix désagréablement.

Sur cette bête-ci beaucoup vont se méprendre,
 Et pour un angora pourront très-bien le prendre ;
 Cependant vous seriez dans la plus grave erreur,
 Un chat ne peut valoir votre moindre faveur.
 Ce n'est pas, tant s'en faut, que je le mécanise,
 Le chat est mon ami ; mais quoique je le prise,
 Il est par trop vulgaire, et ne peut, à vos yeux
 Avoir sous ce rapport droit d'être curieux.
 Le lynx ou loup cervier, tel est le nom qu'on donne
 A ce jeune animal dont la vue est si bonne
 Qu'il aperçoit sa proie à travers un gros mur,
 Et dont le pissat sec comme un roc devient dur.
 Ce n'est pas tout, on dit que, quand on le prépare
 Avec soin, on en fait un diamant très-rare :
 Il est vrai d'ajouter que nul chimiste encor
 N'a trouvé le moyen d'extraire ce trésor...
 Comme Aurioi mon lynx est vif, alerte, ingambe,
 Et passe, en fait de bonds, Roberto sous sa jambe.

Je m'en vais terminer cette explication

Par le noble animal que l'on nomme lion.
 Cette superbe bête, aujourd'hui si paisible,
 Jadis des monts d'Atlas était la plus terrible.
 Je dis jadis exprès; je suis homme d'honneur,
 Et, ne veux pas, Messieurs, vous induire en erreur.
 Je pourrais aisément à tous vous faire accroire
 Que ma lionne dort. Je hais la fausse gloire,
 Enfin, pour parler bref, sans rien dissimuler,
 Ma lionne n'est plus! je l'ai fait empailler.
 Après quatre grands mois d'une agonie amère,
 Elle est morte à neuf ans d'un asthme pulmonaire.
 Tous les secours de l'art ont été superflus
 Quoique j'aie aux docteurs compté deux mille écus.
 Du pharmacien Regnault la pâte pectorale,
 Le sirop de thridace enfin, la digitale
 N'ont pas fait plus d'effet, peut-être moins encor,
 Qu'un cautère appliqué sur les flancs du Luxor.

Comme je vous l'ai dit, en franchissant ma porte,
 Si vous êtes contents, contents de telle sorte,
 Que vous puissiez vous dire : oui, ça vaut d'être vu,
 Je ne demande pas six francs, pas un écu;
 C'est, pour que tout chacun puisse se satisfaire,
 Trois sous pour le bourgeois, deux pour le militaire!

M. A.

MADRIGAL.

A PROPOS D'UNE FLORE.

Je trouve comme vous, charmante cette Flore,
 C'est, à n'en pas douter, ce que j'ai vu de mieux;
 Mais le peintre l'aurait faite plus belle encore
 En lui prêtant vos yeux.

SALON DE PEINTURE

REVUE A VOL D'OISEAU

Avant d'esquisser rapidement la revue critique des peintures qu'on a exposées, dans le Palais National, à la curiosité publique, on nous permettra de demander si le lieu a été bien choisi. *That is the question.* Cette question, nous la trancherons *ex abrupto* par la négative, certain à l'avance que nous aurons la majorité des visiteurs de notre côté et l'unanimité des artistes qui, plus que personne, ont à se plaindre de la place qu'on a assignée à leurs œuvres privées, pour la plupart, du jour nécessaire à un examen consciencieux.

Le palais du dernier de nos rois pouvait être d'une très-heureuse disposition comme appartement, mais, à coup sûr, comme exposition de peinture, nous ne savons pas, à moins d'être optimiste, qui pourrait applaudir à la malencontreuse idée de ceux qui ont pris une telle décision.

Pour notre compte, nous n'avons vu, même par le ciel le plus serein, aucune salle où les tableaux reçussent un jour convenable ; tous, à part de très-rares exceptions peut-être, sont placés dans un rayon de lumière qui ne saurait satisfaire l'œil le plus clairvoyant. De là une contrainte pénible pour le spectateur qui, malgré tous ses efforts de plastique, ne peut parvenir à se placer dans les conditions ordinaires du point visuel.

Serait-ce cette sorte de torture physique qui aurait engendré notre torture morale ? Nous ne savons ; quoi qu'il en soit, l'exposition de 1851 nous a semblé de beaucoup inférieure à ses aînées, non pas en nombre, car on n'y comptait pas moins de 3150 cadres, mais en qualité ; aussi, sommes-nous resté froid ou indifférent même devant les toiles que nous avaient signalées à l'avance les feuilletons qui font trop souvent de l'art pour de l'argent.

Ce n'est pas là le moyen de faire avancer le char du Progrès, ce mot magique qui n'a jamais si bruyamment résonné que de nos jours !

Nous considérons les éloges immérités comme des bâtons que les écrivains stationnaires se plaisent à jeter dans ses roues, et, fidèle au précepte de Boileau, nous dirons toujours avec le grand critique :

« Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. »

Jamais, peut-être, nos peintres n'ont mieux mérité l'application de cette sentence, et ils semblent, en vérité, avoir pris à tâche de rendre facile celle des aristarques du dessin et de la couleur. Pour tout dire en un mot, l'ensemble ne nous a pas paru digne de former une exposition qui passe, depuis un assez long temps, pour la première du monde. Et



pourtant nous y avons retrouvé la glorieuse phalange des

sommités artistiques, une foule de noms connus du public et d'autres qui mériteraient de l'être davantage.

D'où vient donc que, malgré ce prestige, notre esprit ne s'est pas trouvé frappé d'admiration ? Serait ce que nous n'avons pas bien vu ? Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! dans le doute, nous aimons mieux accuser la faiblesse de nos yeux que celle de nos peintres.

Après tout, c'est notre faute, car on nous avait prévenu de ce manque de jour, mais, de peur de passer pour un nouveau Diogène, nous n'avons pas cru devoir apporter notre lanterne.

Hâtons-nous de le dire cependant, l'absence de ce petit luminaire ne nous a pas empêché de remarquer l'abondance des sujets passablement décolletés qu'on rencontrait à chaque pas dans les salons de ce palais autrefois royal.

Assurément, nous ne sommes pas de ceux pour lesquels Molière a dit, dans son Tartuffe :

Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

Non, quoi qu'en ait dit M. Wallon qui nous permettra bien de protester encore une fois contre certaine opinion qu'il a exprimée à notre égard, nous ne regardons ces sortes de peintures qu'au point de vue artistique, et la lascivité qui impressionne, sans aucun doute, quelques regards profanes n'a aucun accès sur notre imagination ; cependant, et nous insistons sur ce point, contrairement aux règles de la morale, il est des sujets beaucoup trop risqués dont la mère ne saurait prudemment tolérer la vue à sa fille, comme *l'Intérieur d'un harem grec, Coronis, mère d'Esculape couchée avec UN SERPENT* et plusieurs autres croustillades, *ejusdem picturae*.

Mais glissons sur ces toiles qui ne devraient jamais quitter l'atelier que pour le boudoir, et arrêtons-nous un instant devant les produits de M. Courbet dont on a fait grand bruit avant, pendant et après.

Et d'abord, nous avouerons en toute parfaite humilité

que nous ne comprenons rien, absolument rien, à l'engouement des admirateurs de ce peintre dont le *faire* ne nous va pas mieux que le choix de ses sujets : témoins ses *Casseurs de pierres* qui se font remarquer par l'absence la plus com-



plète de poésie et son *Enterrement à Ornus* dont l'effet pourrait, tout au plus, être du goût d'un ordonnateur des Pompes funèbres.

Bien qu'il n'y ait aucune espèce de comparaison à établir entre deux genres si différents, nous leur préférons de beaucoup les marines de M. Isabey dont le nom est microscopiquement placé dans le plus petit coin du tableau, modestie dont ne fait pas preuve son précédent confrère qui signe exactement ses toiles comme un ballot de rouenneries.

Néanmoins, pour le dire en passant, les marines qui sont en très-petit nombre cette année ne sont pas d'une magnificence remarquable, et si nous exceptons *une Attaque de Corsaires au seizième Siècle* et *la Prise du Kent par la Confiance*, nous n'y avons rien vu qui méritât une mention particulière.

M. Giraud a été plus heureux qu'aucun des élus qui ont

eu les honneurs du Salon, et sa *Posada des Taureros* est bien la plus délicieuse composition que nous ayons rencontrée là. A la bonne heure ! au moins, voilà quelque chose qui est senti ; ce sont bien là des chairs, des étoffes, le beau ciel de l'Andalousie et les gracieux contours de ses femmes aux yeux pleins de volupté. Tout cela vous enivre malgré vous et provoque une admiration qu'on ne peut s'empêcher de communiquer à ses voisins. On serait presque tenté, pour rester sur sa bonne bouche, de quitter le Salon, car après cette admirable création, il faut de toute nécessité tomber de Charybde en Scylla.

Allez donc, par exemple, arrêter vos regards sur *une Danse dans une Smalah*, c'est-à-dire sur la peinture la plus gâcheuse et le dessin le plus incorrect qu'aient jamais produits les Hottentots.

123
Nous pourrions en citer beaucoup d'autres de même valeur, mais nous ne tenons pas tellement à critiquer que nous ne préférions nous reposer un instant devant *la Halte après la chasse au faucon* de M. Tony-Johannot qui a dépensé avec prodigalité tout le vermillon de sa palette ou *la Harangue du maire de Saint-Ivon à Bonaparte*, de M. Bel-langé dont la mise en scène est bien la plus jolie que nous ayons jamais admirée au Cirque national.

Nous avons traversé, ainsi que de coutume, bien des champs d'épinards, mais comme nous laissons au *Journal le bon Cultivateur* le soin de parler d'agriculture, nous les passons sous silence et nous glissons légèrement sur *une Gondole vénitienne*, où l'artiste a considéré le ciel et le Rialto comme des accessoires indignes d'un pinceau qui marie si convenablement les couleurs, alors qu'il s'agit de donner aux costumes lombards une luxuriance peu commune.

Devons-nous, chers lecteurs, vous entretenir des portraits qui pullulaient comme les années précédentes et qui, comme toujours, ne rendaient, pour la plupart, que les traits d'hommes ou de femmes, plus ou moins *fidèles*, mais complètement inconnus ; ce qui n'offre aucune espèce d'intérêt.

Quand donc, bon Dieu ! un jury plus intelligent repoussera-t-il ces bouche-trous devant lesquels, nonobstant le mérite qu'ils peuvent avoir, on ne peut que hausser les épaules ? Que nous importe, en effet, de voir *monsieur trois étoiles* le coude appuyé sur le dos.... d'un fauteuil en palissandre incrusté, la jambe droite posée avec étude, sur le tibia gauche, ayant à ses pieds une admirable levrette, étendue



sur un tapis moelleux, ou *madame la comtesse de sept points* dont le titre n'est connu que de sa famille. Faites faire vos portraits et ceux de vos animaux, très-bien ; ornez en vos salons, rien de mieux, mais par grâce ! n'en faites pas l'exhibition au Muséum, à moins que ce ne soit pour payer à vos tailleurs et vos couturières le tribut de reconnaissance que vous leur devez pour le redressement de vos torts naturels.

Nous ne comprenons les portraits que quand ce sont ceux de personnages qui ont ou ont eu un rang quelconque dans

le monde ; ainsi nous concevons très-bien l'admission de ceux du *Président de la République*, de *M. Dupin* que nous n'avons point reconnu à sa chaussure, du célèbre défenseur de la veuve et de l'orphelin, de savants distingués et de généraux illustres, mais, nous le répétons, nous maintenons cette opinion qu'il faudrait tirer le rideau sur le reste, ces portraits fussent-ils de MM. Court et Biard.

Pour ne parler que de ce dernier artiste, à combien de regrets ne nous livre-t-il pas en nous privant de ces charges désopilantes dont chacun a conservé le souvenir ! Eh quoi ! M. Biard, n'auriez-vous plus de pendants à donner à ces spirituelles créations qui avaient pour nom : *Une traversée du Havre à Honfleur la Poste restante, les Honneurs partagés et tutti quanti* ?

Avez-vous donc oublié ce concert unanime de louanges et de rires homériques qu'ont provoqués ces aimables fantaisies qui doivent vous coûter moins cher qu'à nous, car nous savons de bonne source qu'il a été impossible de connaître exactement le nombre des tabatières et des foulards qui ont changé de propriétaires en vous admirant ?

Dans notre revue à vol d'oiseau nous négligerons, et avec préméditation, ce qui nous empêchera de réclamer auprès des omis le bénéfice des circonstances atténuantes, une foule de toiles qui ont été jugées par des écrivains *ex professo*, cependant nous croirions y laisser de trop profonde lacunes si nous ne disions mot d'un grand cadre de M. Debon qu'il a intitulé sur le livret : *Une fête de l'Agriculture du temps des Gautois* et que, selon nous, il aurait plus justement étiqueté en le nommant : *Une fête carnavalesque*. En nous plaçant, tant bien que mal, devant cette toile qui a l'avantage d'être complètement à faux jour, notre première impression a été celle-ci tout d'abord, et nos investigations ultérieures nous ont malheureusement confirmé dans notre appréciation étrangère à toute coterie. Du reste, la même opinion a été articulée nettement à nos côtés par des gens qui ne sont d'aucune école, car nous doutons fort qu'ils y soient jamais allés. Ces gens là jugeaient avec leur bon

sens naturel qui, presque toujours, est un magistrat infail-
 lible, aussi préférons-nous ce témoignage à beaucoup d'au-
 tres. Eh ! quel spectateur pourrait *a priori* avoir une idée
 autre que celle qui vient instinctivement à l'esprit ? Est-ce
 que voire bœuf, M. Debon, ressemble à un animal de la-
 bour ? Du tout, nous l'avons pris, et tout le monde avec nous
 pour le héros cornu du mardi gras, rien de plus, rien de
 moins ; et les jeunes filles qui lui adressent leurs homma-
 ges, ou diable avez-vous été les chercher, sinon parmi les
 plus laides et les plus décharnées de la Gaule antique ?
 Certes, vous eussiez trouvé de plus beaux types et des for-
 mes plus rebondies en juretant dans les bosquets du Châ-
 teau-Rouge.

En résumé, le dessin local manque complètement dans
 cette œuvre où l'on n'aperçoit pas le cachet distinctif de
 l'époque ; c'est ce qui nous a rappelé ce rideau de manœu-
 vre d'un gros bleu nuance de ceruse que, dans la Muette
 du Port de Bercy, on faisait descendre avec cette légende :
 CEGI EST UN NUAGE.

Avant de passer aux œuvres capitales du Salon, faut-il,
 pour faire plaisir à M. Lehmann, emboucher la trompette
 après avoir frappé sur la grosse caisse avec accompa-
 gnement de cymbales et de clarinettes, nous écrier, à l'ins-
 tar du fameux Bilboquet sous le balcon de M. le Maire de
 Meaux : « Cet incomparable tableau, qui est élevé de plus
 » de vingt mètres au-dessus du niveau de la Seine, vous
 » représente les *Océanides desolées au pied du roc de*
 » *Prométhée*. Remarquez, messieurs et dames, cette com-
 » position vaporeuse et fantastique où l'auteur, connaissant
 » la sensibilité touchante de son public, n'a pas voulu re-
 » présenter le vautour déchirant les entrailles du fils de
 » Japhet. L'oiseau de proie n'est pas loin, mais on ne le
 » voit pas dans l'exercice de ses fonctions, et il est au moins
 » permis à tout un chacun d'espérer qu'il sera meilleur en-
 » fant qu'on n'a généralement fait cette fraction de la gent
 » aillée. »

La conduite des filles de l'Océan quittant le domicile pa-

ernel peut paraître, aux yeux de certains puritains, quelque peu inconsidérée; pour nous, nous n'y voyons qu'un mouvement de philanthropie, et M. Lehmann a prouvé une fois de plus à notre génération qu'il y a de bonnes filles partout.

Si nous avions plus de temps, nous nous reposerions peut-être devant *le Combat du Lutrin*, mais nous avons plus tôt fait d'avouer que nous en aimons mieux la lecture que la représentation.

En général, faut-il le dire? Nous avons remarqué que les tableaux les plus saillants ne comportaient que des proportions lilliputiennes.

De ce nombre font partie *le Dimanche*, scène de cabaret, par M. Meissonnier, dont nous préférons toutefois *les Joueurs de dés* devant lesquels les filous faisaient, eux aussi, leur partie, et *un Intérieur de basse-cour*, par M. Decamp, qui a obtenu un effet de lumière vraiment saisissant.

Un Bois en hiver, à La Haye, est une jolie étude d'arbres sous lesquels on se reposerait bien volontiers, si l'on ne craignait le froid dont on est saisi en présence des *Paysans revenant de la foire*.

Ne troublons pas la joie domestique qui règne dans *le Satyre et le Passant*, et laissons paisiblement ce dernier soufflant sa soupe, en vertu de cet axiôme :

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

S'il nous reste quelques éloges à donner, réservons-les pour *le Supplice de Tantale*, que l'artiste nous a transfiguré sous la forme d'une sorte de boule-dogue tenu en arrêt par une forte chaîne devant un quartier de mouton placé sur un billot de cuisine. Cette comparaison est peu respectueuse pour le fils de Jupiter; mais il faut bien passer certaines licences aux poètes et aux peintres.

Nous nous sommes couverts les yeux devant *une Scène d'Inquisition en 1527*, dont l'horreur du sujet n'est pas suffisamment rachetée par *l'exécution*. Du reste, le souvenir de ces siècles de barbarie ne nous inspire que le plus

profond dégoût, et nous sommes toujours fort mal disposé pour ces toiles où l'on voit la faiblesse courbée sous le joug odieux de l'oppression. Passons donc rapidement, et, en jetant un coup-d'œil sur *un Incendie dévorant une misérable habitation*, laissons croire à M. Antigna qu'il a fait un chef-d'œuvre digne du Parthénon.

Nous avons cru devoir réserver, pour la fin de cette rapide revue, les tableaux d'histoire auxquels on a accordé les honneurs du Grand-Salon, où l'administration a eu la bienveillance de faire placer des sièges à dossier, dans la pensée évidemment qu'il y avait là de quoi *fatiguer* le public. En y entrant donc, la vue se porte irrésistiblement sur l'énorme tableau de M. Muller qui occupe tout un carré en largeur. Ce tableau a pour titre : *Appel des dernières victimes de la Terreur*. On compte sur cette toile, qui



représente une des voûtes sépulcrales de la Conciergerie, plus de cent personnes de toutes conditions attendant le moment d'en sortir pour marcher à l'échafaud. Cette horrible pensée que le fer du bourreau va moissonner impitoyablement toutes ces infortunées créatures étreint le cœur

comme dans un étau; et cependant nous reprocherons à M. Muller de n'avoir pas, s'éloignant de l'histoire, imprimé à ses physionomies le sceau de cette énergique résignation que donne toujours l'innocence. La desolation chez lui a une uniformité qui sort du vrai. Ensuite, pour quoi donc avoir ainsi sacrifié la plus grande partie du premier plan à une chaise renversée? Ce siège venait-il d'être occupé par un interlocuteur d'André Chemier que vous avez placé dans une attitude méditative? Nul ne l'a dit encore, et voilà pourquoi certains critiques, et notre dessinateur entre autres, négligeant tous les autres personnages, qu'à votre instar il a considérés comme des comparses, n'ont signalé, pour la charge bien entendu, que la fameuse chaise, le guichetier et une porte ouverte.

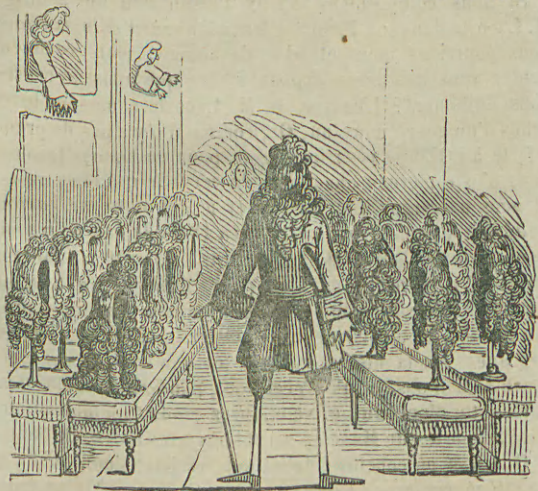
M. Philippoteaux a-t-il été mieux inspiré dans *le Dernier souper des Girondins la veille de leur exécution*? Nous en doutons fort; l'impressionnabilité y fait défaut, et le cadavre même qui gît au pied de la table du festin est placé de telle sorte que, le faux jour aidant, on se demande si ce n'est pas un convive que les vapeurs alcooliques ont indisposé momentanément.

Dans ces sortes de scènes, il faut éviter de prêter le flanc au moindre doute, car, avec le doute, l'intérêt ne saurait exister.

En général, les peintres de notre temps comptent beaucoup trop sur l'explication contenue dans le livret auquel on ne devrait avoir recours que pour les sujets de fantaisie. Dans les scènes historiques, au contraire, la situation doit être si franchement arrêtée qu'elle se présente instantanément à l'esprit, comme, par exemple, dans *les Engagements volontaires*, de M. Vinchon, qui a peut-être un peu trop fidèlement copié, pour sa mise en scène du plan de droite, le même sujet exposé il y a environ trois ans. M. Vinchon, du reste, rendons lui cette justice, a broyé ses couleurs les plus éclatantes et les a repandues avec profusion sur tous ses personnages qui semblent poser, à l'exemple du jeune Gouvion St-Cyr, comme un jeune premier du Gymnase.

C'est un défaut qu'on n'évite pas assez souvent : au lieu de gourmer ainsi les héros, est-il donc plus difficile de les laisser dans le vrai? Ce léger reproche pourrait également être adressé à M. Robert Fleury, qui nous a fait une Jane Shore dont les yeux semblent avoir été mis en couleur avec du chromo-duro-phane.

Que dire de la *Lecture du Testament de Louis XIV?*



Le mieux serait peut-être de laisser ce vaste cadre inaperçu; mais le moyen, je vous le demande, de ne pas voir, même dans les catacombes du Palais national, un tableau qui n'a pas moins de dix mètres de large et qui est signé du nom d'un des plus grands artistes auquel la Bourse soit redevable des plus admirables peintures en relief! Il n'y a qu'un mécréant qui puisse se bander irrévérencieusement les yeux devant une *œuvre Alaux*. Et cependant, pour la plus grande gloire de la vérité, il faut bien avouer qu'il a badigeonné la un *triste* tableau où la plus fatigante

monotonie règne dans tous ses détails que rien ne rachète, pas même les grands seigneurs qu'il a posés dans les tribunes latérales et auxquels il a donné un certain air de marionnettes. Nous ne pouvons considérer cette œuvre que comme une erreur que ne tardera pas à réparer le grand artiste qui nous a habitués à être difficiles à son endroit.

Si nous comprenions mieux l'inspiration qui a dirigé M. Lacoste dans son *Premier travail après l'insurrection*, nous pourrions nous étendre davantage; mais comment voulez-vous que nous expliquions ce que nous ne concevons nullement? L'œuvre de M. Lacoste nous semble un rébus d'un genre nouveau. Or, comme il n'y a pas de prime offerte à l'Œdipe assez intelligent pour en donner le sens, nous n'estropierons pas le peu de cervelle qui nous reste, et nous passerons à M. Leleux et à son *nous ne savons quoi* qu'il a appelé *la Sortie, Juin 1848*. Jamais on n'avait rien vu de tel; et si M. Leleux qui, du reste, a fait ses preuves, a le projet de fonder une école nouvelle, il ne sera plus nécessaire de perdre son temps à des études profondes. Du moment que vous saurez profiler des figures dégradées par la misère, un torse féminin couvert des plus ignobles haillons, et qu'à ceci vous joindrez le talon et la baïonnette d'un insurgé, vous aurez produit un tableau auquel les portes du Muséum seront ouvertes à deux battants.

Que doit-on conclure de ce qui précède, sinon qu'il y a une dégénérescence assez notable en peinture? Car nous ne voyons point quels seront les dignes successeurs des David, des Girodet, des Gros, des Fragonard et des Horace Vernet, qui ont légué leurs noms illustres à la postérité.

Courage donc, Messieurs; les modèles ne vous manquent pas; mettez-vous à l'œuvre et méditez ces grands maîtres dont vous atteignez à peine la cheville; travaillez, prenez de la peine, comme a dit le fabuliste, et surtout unissez vos efforts en commun pour que la prochaine exposition de vos peintures ait lieu dans un emplacement spacieux, où le jour, jetant des flots abondants de lumière, ne laisse rien dans l'obscurité et ne donne plus naissance à une foule de

二二

VO
二二

bévues causées par des erreurs de numéros dont il faut souvent deviner le chiffre.

Ce qui nous est arrivé personnellement n'est pas un fait isolé, et nous en connaissons qui y ont été pris comme nous. Ainsi, par exemple, vous voyez une sorte de philosophe, vêtu d'un costume danois, assis sur la pierre d'un tombeau et examinant un crâne humain; vous désirez savoir quel est ce monsieur qui se livre à une étude aussi peu divertissante que la phrénologie, vous levez donc vos yeux au haut du cadre et, croyant voir le numéro 1492, vous feuillotez le livret en vous disant : Ah ! je vais m'instruire. Erreur ! A côté de ces chiffres, il y a : *Corbeau, caille et gibier*. Alors, vous criez contre le livret, mais à tort; ce n'est pas lui qui vous a trompé, c'est le jour : s'il vous eût prêté toute sa clarté, vous eussiez lu 1432; alors toutes les ténèbres de votre ignorance se seraient dissipées, car le livret, qui est un véritable puits de science, vous aurait mis au fait en vous disant tout court : *Hamlet*.

Nous laissons à d'autres écrivains plus ferrés que nous dans l'art de la statuaire le soin de faire l'examen des œuvres *sculpturales* dont le nombre est de 466.

Qu'il nous soit cependant permis de payer notre tribut d'éloges à M. Roguet pour sa statue en bronze de la *République* sous les traits d'une belle et noble femme dont la physionomie respire une mâle énergie, et de dire qu'en quittant le salon, nous avons entendu des dames exprimer leur admiration pour les jolies choses qu'elles y avaient vues. Nous aimons à croire qu'elles n'entendaient point parler de *l'amiral Tourville*. Ah ! après cela, les femmes ont de si singuliers goûts ! Nous pencherions plus volontiers pour *Eucharis*, à qui, comme à *l'Amazone blessée* de M. Famin, une légère gaze n'aurait cependant rien ôté à la gracieuseté de ses formes.

Non loin de là, il y avait une *Médée immolant ses enfants... en plâtre*, heureusement pour eux ! et un citoyen du nom de *Philoctète* qui paraissait s'ennuyer pas mal dans *l'île de Lemnos*.

Au milieu de ces personnages historiques trônait orgueilleusement un morceau de plâtre bistré, sur lequel on a adhéré une tête, des pattes et une queue, après quoi on a donné à tout ceci l'appellation de : *Un Tigre à l'affût*. Allons, allons, vous avez bien fait de nous le dire, car jamais nous ne nous en s-riens douté. Ouf!!!

Et maintenant, si l'on nous reproche d'avoir clos notre revue de la sorte, nous répondrons que, pour le coup de fouet de rigueur, il nous fallait un sujet *mordant*.

M. H.

LE RÊVE ACCOMPLI.

Un musicien fameux, une nuit en rêvant,
 Crut jouer de son luth aux oreilles d'un âne,
 Ce songe sur l'artiste à l'esprit très-profane
 Produisit néanmoins un effet surprenant.
 A quelque temps de là, quelqu'un de haut lignage
 Qui chez lui recevait un noble personnage
 Fat autant qu'ignorant,
 Le fit mander afin qu'il jugeât son talent.
 L'artiste bien payé se mit donc au plus vite
 En devoir de montrer son étonnant mérite,
 Mais le sot auditeur incessamment parlait
 Et, malgré ses efforts, à peine l'écoutait.
 « Monsieur, dit l'Apollon : Ce n'était pas la peine
 « Qu'on m'envoyât chercher pour jouer devant vous ;
 « J'ai beau souffler à perdre haleine
 « Et, loin de contenter vos goûts,
 « A me taire votre air, je le vois, me condamne.
 « Parbleu ! mon songe s'accomplit,
 « Car j'ai rêvé l'avant-dernière nuit
 « Que je jouerais devant un âne. »

UN SALMIGONDIS.

L'année 1851, comme l'avaient prédite certains chroniqueurs, a été féconde en événements de toute sorte. Elle a fait faire un pas de géant à ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation. La littérature, l'industrie et les sciences ont coopéré à ce mouvement de progrès dont sont altérés les esprits droits qui ont encore quelque souci de la grandeur de la France. Pourquoi faut-il, hélas ! que le commerce, inquiété par les utopies de quelques brouillons, n'ait pu apporter son concours et que la souffrance générale qui naît nécessairement de la difficulté de ses transactions ait engendré le marasme dont sont frappées les classes laborieuses qu'on a coutume de traiter trop peu courtoisement. De là cette gêne qui impose à l'intelligence les plus dures privations, et qui forme dans nos théâtres aux abois cette morne solitude qu'on peut remarquer ailleurs qu'à l'Odéon de catacombiennne mémoire.

Quand donc, bon Dieu ! serons-nous délivrés de tous ces ferments de discorde qui rendent si mensonger ce mot sublime de FRATERNITÉ qui, comme l'impossible de Napoléon, semble devoir être rayé du dictionnaire français.

Il nous serait si doux de revoir encore notre beau pays se couvrir de son vieux manteau de fête et provoquer cette admiration qui l'a placé si haut dans l'estime de tout l'univers !

Il nous serait si agréable de lire, à l'ombre de l'olivier, les méditations poétiques de Lamartine qui aurait peut-être bien fait de ne pas quitter le Parnasse pour l'Hôtel de Ville !

Espérons, c'est le seul vœu que nous puissions former, espérons que cette béatitude nous sera donnée, et, ceci dit, passant à des sujets moins sévères, jetons un coup d'œil sur les futilités qui ont brillé de l'éclat d'un jour, ne fût-ce que

pour prouver une fois de plus que nous sommes bien le peuple le plus excentrique du monde.

En effet, dans quelle partie du globe en trouverait-on un qui, malgré les agitations de la politique, s'occupât, à la fois, des romans scéniques de M^{me} San', des tartines de M. de Girardin, des tragédies somnifères de M. Ponsard, du *Spec-te-pse rouge* de M. Romieu, des feuilletons barbus de M. Gau-thier, des discours de Monsieur un tel et des *emballades* de M. Commerson?

Mais assez de noms propres comme cela et parlons des choses; transportons-nous par la pensée, ce qui est beau-coup moins fatigant que par un train de plaisir, à l'exposi-tion de Londres dont tous les annoncieramas ont dit mer-veilles, pour examiner ensemble ce palais fait de cristal, à l'instar de la maison de cet ancien sage de la Grèce, qui était de verre—la maison bien entendu.

Toutefois, ne nous attendons point à y être transpor-tés... de joie et à nager dans un océan de délices, car nous avons ouï dire que, nonobstant les quelques fontaines jail-lissantes qui décorent ce temple de l'industrie universelle, plutôt qu'elles ne le rafraîchissent, l'on avait la facilité de se faire étouffer sous cette vitrerie, qui ressemble fort à une serre chaude convenablement favorable à la culture des melons.

C'est là, sans doute, ce qui explique l'innombrable quan-tité qui y est exploitée par les filous émérites venus de tous les coins du monde.

Jamais peut être industrie n'a eu à lutter contre une concurrence établie sur une aussi vaste échelle, ce qui a fait dire, avec raison, qu'il n'y avait rien de tant *exposé...* que les visiteurs qui viennent, par centaines de mille, dans la sombre Albion, que ce va et vient semble momentanément avoir rajeunie de deux siècles.

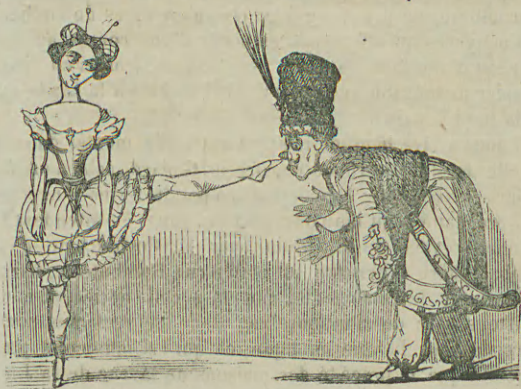
Un industriel, prévoyant ce qui est arrivé, a prudem-ment placé le remède à côté du mal; ainsi, il a imaginé un petit mécanisme, que nous appellerons *pince-filou*, au moyen duquel le fouilleur de poches s'arrête lui-même, pris

qu'il est par un ressort adhérent à la doublure. Cet appareil est appelé à jouer un grand rôle dans la police anglaise d'où l'on excluerait tous les employés préposés à la surveillance. On est donc là plus en sûreté maintenant qu'à Paris, et pour qui peut disposer de huit jours et d'une centaine et demie de francs, c'est une partie à faire, ne fût-ce que pour visiter la Tour de Londres, le palais Saint-James, l'Église de Westminster, le tunnel sous la Tamise et ce fameux assaisonneur de salades qui, moyennant la somme d'une guinée, se rend en *cab* à l'heure des repas diplomatiques pour aromatiser une simple romaine et se créer un revenu annuel d'une quarantaine de mille francs. Les éleveurs de lapins ne sont plus que de la saint Blaise et n'ont rien de mieux à faire que de s'aller cacher dans un de leurs terriers.

Pour nous qui ne pourrions, sans mentir à la vérité, répéter cet adage : *Deus nobis hæc otia fecit*, nous restons à Paris et nous nous contentons d'aller faire le beau (si c'est possible) aux Folies d'Asnières où, comme dans tous ces établissements, il y a des Daumont loués et des lorettes plus ou moins louables; ou bien nous nous posons en gentleman *ridé* à l'Hippodrome ou aux Arènes nationales pour admirer de près les grâces chevaleresques de nos hardies écuyères qui affrontent les périls d'une course au clocher ou d'une fantasia arabe avec le sang froid d'un vieux troupiér devant une redoute, et voir l'homme à la *boule* qui ne la perd jamais.

Il nous arrive bien, de temps à autre, de monter dans la nacelle de M. Poitevin ou des frères Godard, pour nous familiariser avec cette locomotion qui paraît devoir renverser très-prochainement les voitures à six sous, en attendant le premier voyage de M. Petin pour la Cochinchine, dont l'embarcadère provisoire est établi rue Rambuteau, bazar des bonnets de coton; et là, dans la nacelle aérienne, nous assistons à la distribution d'une foule de réclames commerciales sur la voie publique, ce qui est infiniment plus expéditif que le procédé des maisons de la rue de la Jus-

sienne. Aux prochaines élections, s'il n'y a pas assez de murs dans Paris pour les noms des candidats, chose fort supposable, ce mode de publicité aura d'énormes chances de succès. Il n'y a qu'une crainte à concevoir, c'est que le vent poussant le ballon dans un champ de betteraves ou de navets, les explorateurs et les curieux, qui sont d'ordinaire à leur suite, soient accueillis à coup de fourches par les propriétaires ruraux qui sont naturellement d'une certaine rusticité gauloise; c'est sans doute à cause de leur origine, qu'à défaut de leur trident ils s'emparent de la *gaule*. O, lecteur, pardonne-nous celui-ci, que ta pitié nous soit légère et laisse-nous diriger nos pas sous les frais ombrages du Jardin des Plantes où nous passerions volontiers notre vie... avec une pension de dix mille francs de rentes, si nous n'étions dominé par cette horrible pensée de nous rencontrer un jour nez à nez avec un pensionnaire à poils de l'hôtel à tous crins; comme cela est arrivé au dire de ce vieux marchand de canards que vous connaissez, ou bien, en notre qualité d'observateur, laisse-nous caracoler dans les plaines de Satory, sous un soleil tropical, pour te rendre compte de la belle tenue de nos troupes et de leur enthousiasme... pour le *petit bleu* champenois.



Nous ne te demandons pas la permission de te conduire dans les coulisses de l'Opéra pour te faire voir de près nos comédiennes, à l'instar de l'ambassadeur indien, ou te faire assister aux raouts, ornés de potages au lait d'amandes, de l'Hôtel de Ville, et bien moins encore aux fêtes populaires du Champ de Mars dont l'entrée est publique aux gradins, — notre compositeur avait mis *gredins*, — moyennant 50 centimes, c'est-à-dire dix sous de trop, puisqu'on n'y peut rien voir, à moins d'avoir le don de la seconde vue, comme le fils de M. Houdin (Robert)



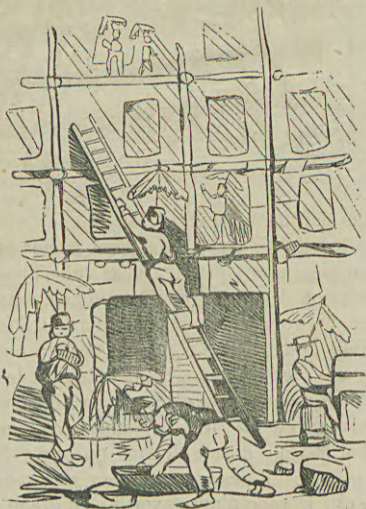
qui doit avoir quelque intelligence avec *le diable*; intelligence qu'il devrait bien nous prêter et dont nous tirerions un bien grand profit si nous réfléchissons que, depuis l'émission des pièces de 20 centimes, nous avons été macairisés en les recevant pour des quarts de franc. Ces erreurs et abus de confiance n'ont pas porté à notre actif un déficit de moins de trois sous!!! Décidément les révolutions sont la ruine des empires et des individus. Quoi qu'il en soit, notre contrariété n'a rien de comparable à celle de l'infortuné cabot ci-joint qui, à l'instar du *sieur Ixion*, que vous êtes prié de ne pas prendre pour un *scieur*... de long, passe sous la roue d'une favorite, au grand désespoir de sa maî-

trousse dont il était le favori; et, fidèle à notre patrie, nous



préférons nous consoler des maux qui l'affligent, dans la jolie buvette de la mère Moreau, qui a toujours des chinois et des demoiselles à croquer, ou devant les carreaux de la maison Aubert où il y a toujours de quoi se tordre les côtes.

Et vous voudriez qu'on pût n'être pas attaché au sol natal, alors même que ce sol est macadamisé; allons donc! faut-il donc s'exiler par ce seul fait que la pluie offre l'in-



convénient de transformer la voie en un lac fangeux? eh! mon Dieu! non, portez des pantalons courts et munissez-



vous tout simplement d'une bonne paire de brodequins confectionnés dans les ateliers de la rue de la Vannerie, cette terre classique du Limousin pour qui la vie va n'être plus qu'un filon d'or, grâce à la bienveillance de nos entrepreneurs humanitaires qui, non contents de couvrir les maisons en construction d'un immense *velum*, auront la gracieuseté de fournir à leurs compagnons des bérêts-parasols pour préserver leur teint des rayons bronzeurs du soleil. Voilà qui est grandement philanthropique, nous le reconnaissons; mais, à ce compte là, les gâcheurs de plâtre seront plus favorisés que certains hommes de lettres, au nom-

bre desquels nous ne plaçons pas l'auteur inconnu de la fameuse chanson.

Ah! le voilà parti, le voilà parti
L'marchand d'moutarde...

Et si ces améliorations en faveur de la gent limousine continuent, il est indubitable qu'il faudra désormais faire un surnumérariat avant d'être reconnu digne d'entrer dans ce corps à la chaux. Au reste, ce nous semble être la seule digue à opposer au débordement qui ne manquerait pas de faire irruption sur toutes les grèves.

Mais nous direz-vous peut-être; voilà une réforme sociale qui mettra bien des pauvres diables sur le pavé! Dieu merci! non; par le temps qui court, l'homme robuste et intelligent peut toujours se retourner: avec de hautes protections, il obtient tout de suite... au bout de trois ans, un poste de cantonnier sur les boulevarts, et, sans nul appui, un emploi d'homme-affiche à la solde du Château des Fleurs ou d'une gérance d'almanach avec le droit d'aller

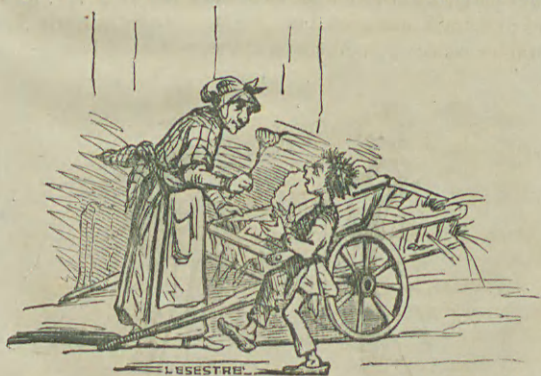


coucher le soir au dépôt de la Préfecture. Ceux qui veulent se priver de cet avantage et qui trouvent trop humble cette

condition qui a quelque chose d'affichant, ont la faculté de se placer en vedette dans le ravin Saint-Martin et de rapporter, comme Zozor, les gibus dont le vent peu respectueux a découvert leurs propriétaires.

A ce sujet, il a été question, dans les hauts bureaux du *Tintamarre*, de la construction d'un pont qui relierait les deux rives de cette promenade; si ce projet est mis à exécution, nous engagerons l'autorité à y établir un corps de garde pour empêcher les gamins d'attrapper, à l'aide d'un crochet, les couvre-chefs des conducteurs de véhicules, ce qui serait une reproduction de la pêche aux chapeaux.

Tout ceci n'empêchera pas qu'il soit fait grand bruit d'une nouvelle fournée de *travailleurs* pour la Californie, ce qui équivaut à dire qu'il y a encore une masse de faînéants, comme cela se voit, hélas, trop souvent dans les grandes villes, sans compter les jeunes armateurs qui font chaque année la traite des hannetons et ont un goût immo-



dérée pour la poire cuite au four, l'une de ces friandises qu'ils se payent volontiers quand l'année a été bonne.

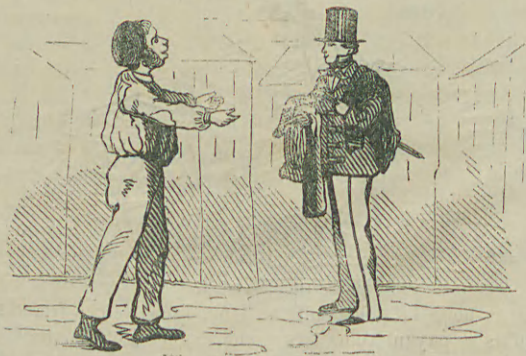
Au surplus, ces détails vous importent sans doute fort peu et nous ne savons trop pourquoi il nous a pris l'idée de vous en entretenir; c'est probablement parce que, dans un

salmigondis, tout est permis à l'auteur qui s'en rend coupable ; voilà pourquoi aussi , sans plus de transition, nous prenons également la liberté de vous dire qu'il y aura, comme précédemment, tant de Lilliputiens qui se croiront des Goliath, tant de rats qui singeront les lionnes, tant de rapins qui se poseront en David et tant de chétifs littérateurs qui s'érigeront en héritiers légitimes de Châteaubriand.

Vanitas vanitatum, omnia vanitas.

Ce défaut, hélas ! est si naturel à notre pauvre humanité qu'il se trouvera des facteurs assez outrecuidants pour déposer, aux approches de l'an 1852, leur almanach de rigueur avec une carte de visite où ils prendront la qualité d'*hommes de lettres*.

C'est bien certainement guidés par le même mobile qu'on verra se pavaner, dans les avenues de Longchamp, des dandys qui seront chargés d'une telle quantité d'*effets*, sans parler de ceux qui dorment dans le commerce, qu'on les prendra à bon droit pour des commis de *la Belle Jardinière* ou des marchands d'habits, vieux galons, sinon



pour des voyageurs arrivant de San-Francisco avec toute leur garde-robe fraîchement sortie du Mont-de-Piété ; ce

qui autorisera un ex-employé de la Poste aux Commissions à lui dire : « Où faut-y porter ça, bourgeois ? »

Suivant l'exemple de nos confrères, nous pourrions vous prédire bien des événements, mais quelle utilité recueilliriez-vous de savoir à l'avance que l'infortuné maître d'un *Terre-Neuve* sera noyé sous le pont de la Tournelle par



ce noble animal qu'un excès de dévouement rendra criminel. Ah ! s'il nous était possible de vous citer le nom de sa future victime et que, lisant ce passage, ce nom se trouvât le vôtre ; oh ! alors, très bien, nous comprendrions toute l'étendue du service que vous nous devriez.

Mais c'est s'enfoncer trop avant dans les hypothèses, et, pour les besoins de la cause, appeler à son aide des hasards qui ne se trouvent plus que dans les anciens vaudevilles du meunier de Bussières ou dans les drames de M. Bouchardy.

N'enjambons donc pas la haie des feuilletons mastodontes, et contentons-nous de passer au crible de la critique nos petites faiblesses qui se cachent toujours, avec plus ou moins d'art, sous un masque trompeur qu'il importe de leur enlever pour améliorer la société, si faire se peut.

Nous ajoutons ces derniers mots pour l'acquit de notre conscience, et nous poursuivons notre imbroglio, en vous conjurant, au nom des propriétaires, de tenir votre argent

tout prêt aux quatre termes ordinaires de l'année, si vous désirez obtenir leur bienveillance et surtout votre quittance de loyer, les deux choses les plus nécessaires à la vie. . . après un pain de quatre livres.

Et maintenant, que vous prêcherons-nous? Eh! parbleu! un précepte d'une haute moralité: Soyez bon époux, si vous avez pris femme; bon père, si elle vous a donné des enfants; et, bon garde national, si vous n'êtes pas rayé des contrôles; après cela, payez votre percepteur, si vous avez le sou, voyez le moins possible de pièces de Clairville et le plus de pièces de cinq francs, fuyez les 50 jours de plaisir, et, si vous avez un potager planté de pommes de terre, fumez-le avec de l'engrais Huguin. Fumez, vous di-



sons-nous, et vous ne le serez pas; témoin ce bon vieux

qui ayant eu l'imprudence de mettre en contact cette préparation azotée avec un tubercule qui était resté, par hasard, dans la poche de son paletot, s'est vu, chemin faisant, dans l'impossibilité de l'en retirer autrement que par la doublure que son développement spontané avait mise en lambeaux.

Quant à vous, jeunes gens, qui répondez toujours aux appels du plaisir et de la folie, est-il besoin de vous répéter que le grand Musard, ce président du quadrille que vous avez acclamé à l'unanimité, vous laissera, avant sa retraite qui ne peut tarder, de dignes interprètes de ses œuvres. Saluez donc avec respect les Marx, les Bo-isisio, les Desblins et les Pilodo, mais gardez vous, dans les lieux qu'ils enchanteront de leurs mélodies, de recevoir jamais *pile au dos*, ce qui vous obligerait peut-être à recourir aux soins d'un médecin que, dans ce cas, nous vous engagerons à ne pas choisir parmi les homœopathes, attendu que nous avons été payé pour nous en méfier comme de la galette Saint-Denis, qu'on n'emploie plus généralement qu'en guise de cataplasme, au sortir du four.

A propos d'hygiène, il ne serait pas mauvais non plus que vous vous missiez en garde contre certaine découverte qui ne tendrait à rien moins qu'à nous réduire à l'état d'os de sèche. Du temps de nos pères on préconisait à son de trompes, le seul mode de publicité connu, les vertus nutritives des potages arabiques ; mais aujourd'hui on n'en dit mot, et toutes les louanges. . . à tant la ligne, sont pour le sirop du docteur Larrey contre l'obésité.

Bien que nous supposions cette préparation infiniment supérieure à la nicotine, son prix est tel qu'il ne nous paraît pas possible de voir jamais les salons de *Larrey publics*.

Il eût mieux fait, à notre sens, de créer une fontaine de Jouvence sous les eaux régénératrices de laquelle on pût, comme dans les feeries, se faire un visage à deux faces, ce qui est si utile dans le siècle où nous vivons.

Mais glissons la-dessus et consacrons les quelques lignes qui nous restent aux ânes de Montmorency dont nous nous

sommes surpris à envier le bien-être et la liberté, un jour de cet été, en allant herboriser dans ses bois que les ex-



no
cursions maritimes de la gent béotienne ont rendus déserts. Depuis que ces pérégrinations sont à la mode, il n'y a pas au monde d'êtres vivants dont l'existence soit plus tissée d'or et de chardons. Libres de toute corvée, ces Messieurs à quatre pieds se promènent envérifiables touristes, et, philosophant à leur façon, lancent de vigoureuses ruades à ces vers de Phèdre :

*Quid refert meâ
Cui serviam, clitellas dùm portem meas!*

qui nous ont toujours semblé avilissants pour une espèce que Buffon a placée si haut dans son estime.

Le *fiat lux* s'est tellement répandu dans ce chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise que nous vous défierions d'y rencontrer un seul âne ou ânesse qui les prononçât à haute voix. Il vous serait plus aisé de vous trouver face à face avec une Bréda sans wiski, un ténor sans ut de poitrine, un étudiant sans Galien, un actionnaire encombré de dividendes, des daguerréotypes fidèles, des portiers complaisants, des sergents de ville courtois, des propriétaires humains, un Cutbberth sans coton, des dentistes sans annonces, un débutant sans claqueurs, un almanach spirituel,

un dîner anglais sans pommes de terre, un homme de lettres sans prétention, un avocat ne défendant que la vérité, l'Odéon refusant des spectateurs, un journal sans passion, les romans du jour moraux, un intendant intègre, un guichetier aimable, certains fonctionnaires incorruptibles, un spectacle nouveau chez Franconi, Lola Montès une femme modèle, la caisse des Français devenue un Pactole, la Chambre des représentants parlementaire, les Champs-Elysées sans un paillasse, un train de plaisir très-commode, un couple de tourtereaux toujours *serein*, le vin de Bercy sans mélange, un feuilleton sans longueurs, un imprimeur sans caractères, une œuvre à la Kock sans dragon, du français dans les mimodrames du Cirque, un bou langer sans cri-cri, de l'orthographe chez une lorette, un champ de foire sans pain d'épices, un gascon sans forfanterie et des chanteurs comiques dans les cafés-concerts.

Mais je m'aperçois que je bavarde là comme une pie borgne et que ma bougie est tout sur le point de me tirer sa révérence. Permettez-moi, chers lecteurs, de suivre l'exemple qu'elle me donne et de vous la souhaiter aussi bonne que possible.

A.

DEUX MOTS A UN MARQUIS.

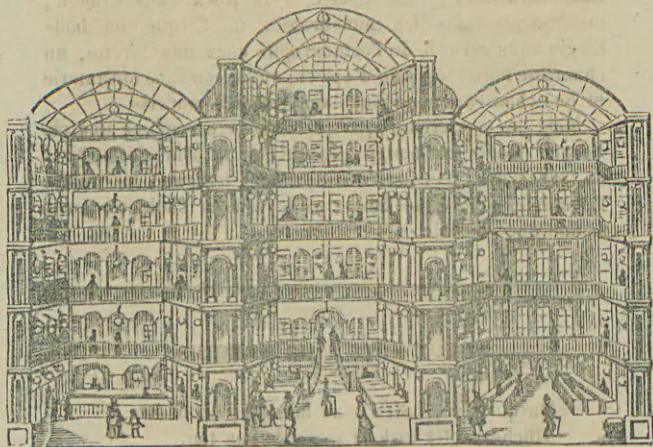
Marquis, vous avez beau faire le petit maître,
Afficher votre titre et singer le bon ton,
Il est facile à voir que vous ne pouvez être
Autrement noble que de nom.

QUAND ON VEUT S'HABILLER

convenablement et *pour rien*, il ne s'agit pas d'aller chercher midi à quatorze heures mais bien de se rendre en ligne droite dans les vastes magasins de LA BELLE-JARDINIÈRE et acheter un vêtement à sa taille; ce qui n'est pas plus difficile que de boire un verre d'eau fraîche à jeun.

Placée au centre même de Paris, *quai aux Fleurs, rue de la Cité, N° 1*, cette halle aux effets de toutes sortes se trouve, à cause des omnibus qui passent devant elle, à la proximité de tous; c'est ce qui explique l'affluence des clients fidèles qui s'y rendent des quatre points cardinaux de la grande ville.

Eh! qui donc, en effet, pourrait ne pas honorer de ses faveurs *la Belle-Jardinière* qui, par des moyens impossi-



bles ailleurs, s'efforce à mériter une préférence sans cesse justifiée par le choix, la qualité et le bon goût de ses CONFÉCTIONS toujours nouvelles?

Où est-il celui-la? Vous le chercheriez vainement; il faudrait qu'il arrivât pour le moins de la Cochinchine, et encore, ne serions-nous pas bien certain qu'il n'eût eu des rapports avec cette bonne villageoise qui exige, avant tout, que l'on se couvre chez elle.

Au reste, il en coûte fort peu pour lui plaire. Ainsi, par exemple, n'avez-vous accidentellement que 1 fr. 25 cent. à votre disposition, eh bien! cela lui suffit; elle vous donne un PANTALON en coutil, *bien fait et cousu solidement*; voilà pour les mœurs. Passons au reste du corps et couvrons-le d'un PALETOT JACQUETTE d'été, moyennant la bagatelle de 1 fr. 90 cent. !!!

Ce n'est pas la façon ni le fil!!!

Et maintenant, revenez-vous millionnaire de la Californie ou bien avez-vous seulement gagné le gros lot d'une loterie quelconque, ce que nous vous souhaitons à tous, eh bien! raisonnablement, vous ne pouvez faire autre chose que de vous douilletter dans une ample ROBE DE CHAMBRE, en toile perse imprimée et *entièrement doublée* pour 5 fr. 50!!!!

En présence de pareils prix on se demande si l'on a la berlue, mais quand, enfin, la vérité vous apparaît dans toute sa splendeur, on ne s'étonne plus de la faveur dont jouit auprès du public cette maison colossale qui s'est vue forcée, par suite de concurrence jalouse, à établir des succursales en province, mais *seulement* dans les villes de Lyon, Saint-Etienne, Nantes et Marseille, les marchands ambulants qui font des déballages dans diverses villes, sous le nom usurpé de LA BELLE JARDINIÈRE, n'ont pas le moindre rapport avec elle.

Le succès a couronné ces entreprises, ce qui n'a rien de surprenant puisqu'on sait généralement que les magasins de la rue de la Cité, sont les seuls au monde qui occupent sans relâche 50 *coupeurs* d'élite et 2,400 *ouvriers*, taillant et cousant, d'un bout de l'année à l'autre, des paletots et des coachmann, des redingotes et des habits, des manteaux et des uniformes, des soutanes et des barnous, le tout confectionné, pour les huppés de la haute, avec les plus belles draperies de nos premiers manufacturiers de France.

C'est à cause de tous ces éléments réunis que l'acheteur trouve bien réellement dans cet immense établissement une réduction de VINGT CINQ POUR CENT sur les prix les plus ordinaires du commerce.

Il suffit d'un simple examen pour s'en convaincre; les galeries sont publiques, les marchandises exposées aux regards de chacun et étiquetées en *chiffres connus*.

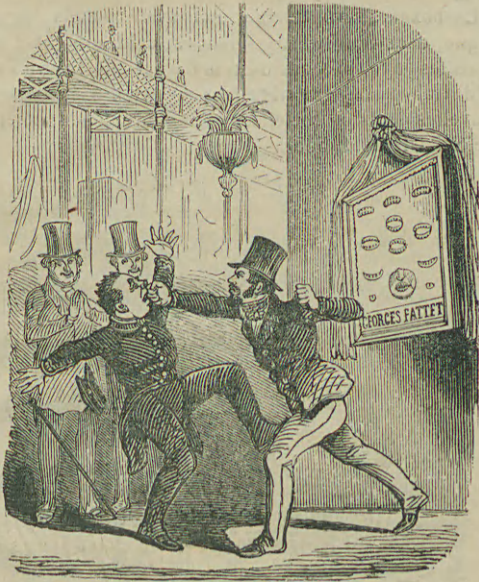
UNE EXPOSITION DE MACHOIRES.

L'exposition de Londres a enfanté une kyrielle d'aventures où le semi-tragique s'est trouvé plus d'une fois mêlé au burlesque. Nous ne parlerons point de certaines rencontres imprévues, comme celle de Monsieur et Madame un tel qui, tous deux, se croyant dans l'une de leurs maisons de campagne, sont tombés de stupéfaction en se rencontrant au *Palais de Cristal*, ce temple cosmopolite de l'industrie où toutes les sommités se sont donné rendez-vous. Nous laisserons à MM. Paul de Kock et Auguste Ricard, les romanciers le plus en crédit auprès des tourlourous et des bonnes d'enfants, le soin d'esquisser ces sortes de scènes où brillent les éclatantes qualités de leur style, et nous nous contenterons, sans marcher sur leurs traces, de raconter tout simplement et en quelques mots la scène dont nous avons été témoin dans un des salons où étaient exposées les pièces artificielles du mécanisme dentaire, parmi lesquelles on admirait plus particulièrement la perfection des DENTIERS FATTET.

Un de nos concitoyens, véritable connaisseur en ce genre mais *jouissant*. . . d'une mauvaise vue, se prit à les examiner avec une telle persévérance qu'un des *keeper* préposés à la garde de toutes ces véritables merveilles du génie humain, craignant que ce fût un escroc, lui enjoignit, avec cette courtoisie qui distingue nos voisins MANCHOTS, de passer outre.

Le ton peu aimable que prit l'employé dont notre compatriote ne comprenait pas le langage indisposa tellement ce dernier qui se sentit quelque peu heurté que, cédant à un premier mouvement de colère, il lui détacha un vigou-

reux coup de boxe qui sembla être tellement du crû que



des applaudissements lui furent donnés par des *gentlemen* que les préliminaires de cette violence avaient attroupés, et dont l'enthousiasme fut au comble quand ils virent le fonctionnaire public rejeter sur le parquet les trois plus belles molaires de son palais!...

A Paris, on n'eût certes pas manqué de bloquer l'auteur de ce pugilat, mais les choses se passent tout différemment de l'autre côté de la Manche, et l'excentricité, étant très fort de mode sur les bords brumeux de la Tamise, nous ne serions point surpris que l'homme aux molaires ne partageât, dans son for intérieur, l'étonnement général que provoqua cette luxuriante torgnole franco-britannique.

Quoi qu'il en soit, voici comment le différend se termina.

Le boxeur, reconnaissant qu'il avait commis des dégats et que, dans tous les pays civilisés, celui qui casse les..... dents les paye, procura un remplaçant intérimaire au boxé qu'il transporta, à Paris, chez le célèbre inventeur des nouvelles dents artificielles, c'est-à-dire à son hôtel de la rue Saint-Honoré, 565.



Comme de coutume, le grand praticien avait ses salons encombrés de monde. M. T.... qui connaît les usages des grandes maisons dont il est un des hôtes les plus assidus, répondit par une pièce de cinq francs au groom qui se disposait à l'introduire dans un salon d'attente.

L'éloquence de ce geste valut au patient un tour de faveur et, au bout d'une demi-heure, tous deux passèrent dans le cabinet de l'auteur de la *Prothèse dentaire* auquel M. T.... expliqua l'aventure.

Pendant que chacun en riait à qui mieux mieux, l'habile praticien, tout en batifolant, fixait, sans que l'édenté s'en doutât le moins du monde, les trois dents dont sa bouche était veuve, et cela sans le secours de ces malencontreux *crochets ou ressorts* dont la pression est si douloureuse.

Le tout avait été fait comme dans une féerie. Enfin, que vous dirons-nous de plus ? Quarante-huit heures après, le *keeper* que cette petite correction avait singulièrement adouci reprenait son poste, et quand des curieux restaient en extase devant les postiches de son opérateur, il ne les rudoyait plus, mais *il leur montrait ses dents* et, guidé par la reconnaissance, il les obligeait à accepter l'adresse de l'incomparable Georges Fattet dont les dents postiches lui permettent de broyer les rostbeef les plus coriaces des trois royaumes.

LE PAMPHLETAIRE.

Un fort médiocre écrivain

Était à composer sur un nouvel ouvrage

Un pamphlet dont le style avait à chaque page

Le ton orgueilleux du dedain ,

Lorsqu'un de ses amis vint sur ces entre faites

Lui rendre une visite, et sur ce qu'il faisait

L'interrogea, parcourant ses tablettes.

— Je redresse dit-il, les erreurs trait pour trait

« De ce mauvais écrit ; et ma féconde plume

« Comme tu vois en fait un assez gros volume.

— C'est vrai, reprit l'ami : je trouve en cet état

Qu'il est d'une assez belle espèce,

« Mais quand on l'aura mis en presse

« J'estime qu'il sera bien plat.

POLICE CORRECTIONNELLE.

Les Voraces de Groseilles.

Nous naissons tous avec des défauts que l'âge ne fait que développer ; mais le plus saillant est, sans contredit, l'envie que nous portons au bien d'autrui.

Quel est celui de nous, par exemple, qui puisse dire qu'en se promenant dans les champs, il ait résisté à la tentation que lui a inspirée la vue d'un fruit que ne protégeait aucun obstacle ? Ceci convenu, comment trouver étonnant que des enfants n'aient pu se défendre du désir de savourer le suc aciduleux des groseilles à maquereaux dont Lapincheux se plaint d'avoir été volé.

LE PRÉSIDENT. — Voyons, Lapincheux, expliquez au tribunal les circonstances dans lesquelles le vol que vous reprochez à ces jeunes prévenus a été commis.

LAPINCHEUX.
— Oh ! mon Dieu ! c'est point difficile. Figurez-vous, Messieurs, que ces petits bandits qui ne sont bons qu'à peupler les bagnes se sont ingéré que les groseilles à maquereaux ont été inventées pour leurs margoulettes et que, sans respect pour ma propriété, ils se sont rués



sur ma marchandise dont ils ne font qu'une bouchée de d'puis quatre ans consécutives ; que c'est comme si que la grêle aurait passé dans mes terres.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne nous dites pas comment cela s'est passé.

LAPINCHEUX. — C'est-à-dire que c'est eux, les ventrus ! qui s'est passé mes pauvres groseilles dans le cornet, sous vot' respect.

LE PRÉSIDENT. — A votre avis, sont-ils tous coupables du même délit ?

LAPINCHEUX. — Allez, allez, l'un vaut l'autre, ou, pour mieux dire, l'autre ne vaut pas mieux que l'un ; car, non contents de m'avoir dévoré... mon pauvre nez, de d'puis ce jour-là, est comme un topinambour, sous vot' respect, même que ma femme ne pouvait plus me regarder.

LE PRÉSIDENT. — Ainsi, selon vous, ils vous auraient battu.

LAPINCHEUX. — Battu comme plâtre, sous vot' respect.

LE PRÉSIDENT. — Mais pourquoi vous auraient-ils frappé ?

LAPINCHEUX. — Pourquoi ? Ah ! oui, pourquoi, tas de brigands, de chenapans et de vauriens, que vous m'avez frappé ? C'est-i' pour me payer de mes groseilles, hein ? Voyons, dites-le donc si vous avez un peu de cœur, car vous ne me l'avez pas même dit, gibier de galères ?...

MOUTONNET. — N' l'écoutez pas, m'sieu, ce vieux chinilla doit être un ancien dentiste, car i' ment qu' ça vous en fait tressaillir. Croirait-on pas que, pour un demi-quarteron d' mauvaises groseilles que nous y avons pris, histoire de nous guérir de la pipie, qu' nous y avons pris toute l'or de la Californie ; nous nous en fichons pas mal de vot' malheureux fruit qu' ça r'ssemblait à du vinaigre en boulettes, demandez plutôt à Lazarille.

LAZARILLE. — Si c'est vrai, j' crois ben, interrogez plutôt Rigolo mon ami, ici présent.

RIGOLO. — Il n'y a rien de plus sûr que c'était sûr, je l'jure devant vous et messieurs les gendarmes qui ont bien voulu nous accompagner jusqu'ici ; au surplus, consultez notre camarade Baladin,

BALADIN. — Je ne donne pas de consultations : d'ailleurs, je ne suis pour rien dans la chose et je m'en lave les mains de vos groseilles comme Ponce Filasse, à preuve que j'étais-t-avec une de mes amies dont que je pourrais apporter un certificat certifiant que j'abomine cette chatterie que je ne consomme qu'à deux liards le verre quand nous allons aux Fummbules, au petit Lazary ou autres théâtres plus ou moins historiques. Au surplus, je ne suis pas un communisme, et si j'aurais, par m'égare, cueillé un fœtus de groseille à ce vieux brave homme que je respecte, mais dont je n'use pas, je lui aurais demandé combien que je lui devais, v'là comme je suis, moi.

LE PRÉSIDENT. — Lapincheux, persistez-vous dans votre plainte ?

LAPINCHEUX. — J'y persiste et je demande, pour que la société et mon nez surtout soient vengés du même coup, que ces quatre Lacenaire soient mis à l'ombre dans une citadelle pendant le reste de leurs jours.

LE PRÉSIDENT. — Moutonnet, Rigolot et Baladin, le tribunal, prenant en considération votre jeunesse, vous condamne à cinq jours de prison et à 2 fr. d'amende.

MOUTONNET. — L'amande ça me va, je la préfère à la groseille.

L'Habit de Bossu.

La vie est pleine de déceptions, et l'on ne fait point un pas dans cette pénible carrière que de nouvelles ne viennent nous assaillir au moment même où nous nous attendons à en rencontrer le moins.

Cette réflexion a dû venir à l'esprit de Desnoyers qu'une prévention de voies de fait a conduit à la sixième chambre.

LE PRÉSIDENT. — Ragotot, contez-nous les faits que vous avez à reprocher au prévenu.

RAGOTOT. — C'est donc pour vous dire que je suis marchand d'habits, pour vous servir si j'en étais capable, et

que, depuis que le Temple est Temple, une fois qu'un marché est fait il est bien fait, et i' n'y a plus à y revenir; pour c' qu'est des coups, c'est différent, et je n'engage pas monsieur a y revenir.

LE PRÉSIDENT. — Vous prétendez avoir reçu des coups ?

RAGOTOT. — Oui, monsieur, et j'ai même la prétention d'avoir reçu des coups de poing extra-superfins, au beau milieu de ma figure et de ma bououque, en présence de mon épouse, pour vous servir si elle en était capable.

DESNOYERS. — Pardine ! vous en auriez fait autant à ma place... un tilou qu'a l' toupet de m' carnaliser-en m' accrochant 25 fr. en pièces de la République.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez pas la parole.

DESNOYERS. — Sufficit, magistrat, sufficit.

RAGOTOT. — Et vous croyez qu'un honnête contribuable qui paie régulièrement sa patente et qui monte toujours sa garde, sans hors tour, peut se laisser modester sans sortir de son caractère, allons donc ! faudrait être doux comme une mie de pain trempée dans du lait pour ne pas taper dessus comme sur un chien enrage... et, pouriant, je prends le ciel a témoin si j'ai coupé en deux cet insolent avec mon sabre que je portais encore à mon retour du poste.

DESNOYERS. — Eh ben ! i' n'aurait plus manqué qu' ça, ce n'était peut-être pas assez de m'avoir fourré dans un habit taille pour un dromadaire.

RAGOTOT. — Excusez ! la plus belle pièce de mon établissement.

DESNOYERS. — Merci ! j' le retiens vol' numéro. Imaginez-vous, messieurs, que, devant aller à la noce d'une de mes cousines qu'epousait un quidam d' la haute, je me dis, la veille de son mariage : Desnoyers, mon ami, ta parente épouse un particulier qui n'est pas d' la p'tite bière ; i' faut t' pousser du col et n' pas détériorer ta famille, c'est bien ; pour lors, je fouille dans mon meuble nocturne où logeaient cinq républiques que c'était ça, mais aux oiseaux. Je file donc à la Rotonde et je m' trouve raccolé par cet industriel qui m'embobine si bien qui m' campe sus l' dos, où j' n'ai

pas d'yeux, un Elbeuf qui avait dû être confectionné pour un quadrupède du désert.

RAGOTOT. — Vous en imposez.

DESNOYERS. — C'est à-dire que c'est vous qui me l'avez imposé et qui avez abusé de ma crédulité en me soutenant, comme un beau diable, qu'i' n' faisait pas un pli ; l' fait est qu'i' n'y en avait pas un, mais mille. J'avais beau lui répéter : Ah ! ça, di-

tes donc, i' m' semble que j' dois avoir l'air d'une vis de pressoir ; ah ben ! ouiche ! à l'entendre . c'était l'effet de mes efforts pour me regarder ; à part ça, le dos, toujours à son dire, était uni comme une glace... ce qui manque dans son misérable vestiaire de décrochez-moi ça.

Fin finale, il avait l'air si bonasse

que j' tombe dans son panneau et que j' lui lâche mes 25 balles, après quoi, j'emporte la confection. Jusque-là, tout va bien. Pour lors, le lendemain arrive et l'heure de la mairerie *idem* ; sur ce, je m'habille après m'avoir rasé, savonné les mains et autres, et j'endosse le susdit qui, par devant, avait un certain air de dandynisme. Parole ! j'avais l'air de quelque chose, mais de quoi ? devinez, messieurs, d'un véritable bosco, si bien que tous les gamins d' mon quartier criaient sur mon passage : A la chianlit ! à la chianlit !



LE PRÉSIDENT. — Abrégez, abrégez.

DESNOYERS. — Dans le premier moment, je pensai que, comme ils n'avaient pas coutume de me voir en costume de soirée, ça leur semblait cocasse; alors, pour échapper à leurs quolibets, je montai dans un omnibus qui me déposa aux pieds de ma cousine qui, en m'apercevant ainsi affublé, se prit à rire, mais à rire si tellement qu'elle en rompit toutes les agrafes de sa robe nuptiale. Oh! alors, ma foi! je ne tins plus dedans et je lui portai sa défroque qu'il refusa de me reprendre. Dam! il est bien possible que la colère m'ayant dominé, je lui aie tapé dessus.

RAGOTOT. — Vous l'avez si bien fait que j'en ai encore la marque à l'œil.

DESNOYERS. — Ce n'est pas là que vous devriez l'avoir, mais bien sur l'épaule.

LE PRÉSIDENT. — Le prévenu, avouant qu'il a commis le délit dont il est accusé, est condamné à 50 francs d'amende et aux dépens.

DESNOYERS. — Eh bien! ça m'est égal; j'aime encore mieux ça que d'être condamné à le porter.

Du Moiron pour les P'tits Oiseaux.

Le vagabondage est un des délits qui amènent le plus de prévenus en police correctionnelle. De ce nombre est le jeune Giboulet dont la voix enrouée lui permet à peine d'articuler un son qui soit perceptible à l'ouïe des magistrats eux-mêmes. L'auditoire n'en peut recueillir la moindre syllabe, c'est pourquoi nous allons nous en faire l'interprète.

A l'appel de sa cause, une vieille femme couverte de haillons se présente devant le tribunal et commence ainsi sa plaidoirie :

Messieurs, permettez à une pauvre chère femme qu'a mis au monde cet amour de chérubin de vous expliquer la chose ci-incluse.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes bien sa mère?

FEMME GIBOULET. — Un peu que j' la suis et depuis quinze ans, sept mois et neuf jours encore ; mariée légitimement *extra muros*, commune des Deux-Moulins, couchée sur les registres de l'État civil ainsi que quatre z'autres enfants qui se recarrent sous une cuirasse de carabniers... six pieds un pouce, dont l'aîne avec une croix.

LE PRÉSIDENT. — Ces détails sont inutiles.

FEMME GIBOULET. — C'est possible, mais je tiens à prouver que je ne suis pas une intruse e' que je peux me présenter, tête levée, partout, même ici.

LE PRÉSIDENT. — Il vaudrait mieux que vous n'y fussiez pas, et cela vous eût été facile en prenant plus soin de votre fils que des agents ont trouvé endormi la nuit dans un four à plâtre.

FEMME GIBOULET. — Dans un four à plâtre, ça s' peut, attendu qu'il est douillet et frileux comme une loutre.

LE PRÉSIDENT. — C'est là un triste moyen de défense.

FEMME GIBOULET. — Attendez, je n'ai pas encore tout dit. Quelle heure était-il, sans vous commander ?

LE PRÉSIDENT. — Le procès-verbal dit cinq heures du matin.

FEMME GIBOULET. — Alors, il ne faut dire que c'était la nuit, car il est au su et vu de tout un chacun qu'au mois d'août il fait grand jour à *cette* heure, je veux dire à cinq.

LE PRÉSIDENT. — Quelle que fût l'heure, ce n'était point le lieu qu'il dût habiter.

FEMME GIBOULET. — Tous les goûts sont dans la nature et quand on est dans le négoce du moiron, il est permis de se procurer ce canapé.

LE PRÉSIDENT. — C'est avouer qu'il tient en quelque sorte de vous cette autorisation de vagabonder.

FEMME GIBOULET. — Vous saurez, Messieurs, que les commerçants de moiron ne sont pas des vagabonds et que cette classe d'industriels, au contraire, a l'estime générale de tous les serins. Au surplus, mon fils n'est pas une couleuvre et, si on l'a trouvé couche dans un four à plâtre, c'est ce qui vous prouve son ardeur au travail, car j'ima-

gine qu'il est permis de se reposer quand on est fatigué.

LE PRÉSIDENT. — Tout ceci est un verbiage qui lasse le tribunal.

FEMME GIBOULET. — Si le tribunal est las, il a le droit de faire comme mon fils...



LE PRÉSIDENT. — Et celui de vous imposer silence, si vous continuez de la sorte.

PAUL GIBOULET. — Tais-toi donc, mère, tu vois pas que t'embêtes ces messieurs qui n'ont pas l'habitude de cueiller du moiron et qui n' peuvent pas comprendre ce que ce métier a d'échignant. Allez, soyez tranquilles, mes bons juges, à l'avenir, puisque ça vous ostine, je n' coucherai plus que dans mon lit, sous un bon égledon, comme un prince du sang.

LE PRÉSIDENT. — La cause est entendue.

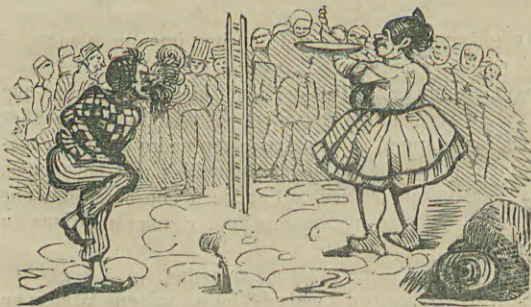
Le tribunal, après un court délibéré, ordonne la mise en liberté de Paul Giboulet qui se retire en criant : Mouron, mouron pour les p'tits oiseaux.

L'Homme à la Filasse.

Tout le monde a connu un certain saltimbanque qui, pendant quarante ans, a vécu de filasse et sauté, monté sur une échelle, les yeux bandés, sur le même quartieron d'œufs. Mais, hélas ! tout s'use avec le temps, voire même la curiosité et ses jambes qui, se refusant à cet exercice, ont contraint le vieux paillasse à faire le malade et à boire des bouillons sucrés offerts par un compère pour exciter la charité publique.

Des agents, ayant remarqué cette frime, ont appréhendé le pauvre diable qui comparait devant la septième chambre où il débite une postiche comme s'il était encore sur son ancien théâtre.

En vérité, Messieurs et Mesdames, pardon ! je veux dire : Messieurs tout court ; je suis encore à me demander pourquoi que je suis ici, ce qui est bien pénible pour un homme de ma qualité qui a fait pendant près d'un demi-siècle les délices de la société ; pour un homme qui s'est ébigné l'individu à manger de l'étoupe et à danser sur une échelle ;



pour un artiste qui se fait honneur et gloire d'être, à l'heure qu'il est, le doyen des bateleurs ; pour un... non, vrai, quand

je pense à ça, voyez-vous, je gémiss sur l'ingratitude des hommes.

LE PRÉSIDENT. — Votre présence ici n'a pourtant rien qui doive vous étonner, car c'est la septième fois que vous y comparez, si nous consultons votre dossier.

LAMADOU. — Mon dossier... mon dossier... eh bien ! oui, c'est vrai que j'ai mon dos scié, car c'est bien fait pour ça ; d'ailleurs, je n'ai pas de teneurs de livres, moi, et j'ai bien d'autres chattes à retourner que de perdre mon temps à enregistrer ces misères là.

LE PRÉSIDENT. — Vous convenez donc que...

LAMADOU. — Je conviens de tout, même que, quand on m'a fait l'honneur de me harponner, j'avais pas le cœur bon ; ce qui se conçoit quand, pendant si longtemps, on s'est restauré *l'estom...* avec de la filasse et de la fumée.

LE PRÉSIDENT. — C'est un métier de mendiant et de paresseux.

LAMADOU. — Paresseux ! moi, un paresseux ! oh ! nom d'un nom, mon magistrat ; si c'était un autre qui... mais par bonheur, c'est vous et je vous respecte... un paresseux ! excusez... moi qu'a roulé ma bosse dans la capitale comme un écureuil et qu'a passé, de d'puis mon enfance, par tous les cribles de l'adversité, même que j'ai été clerc d'huisier, rempailleur de chaises et allumeur de réverbères détrônés par le gaz... Paresseux ! quand, dès l'âge de dix-huit ans, je cirais les bottes, rétamais les casseroles et nettoyais ma patrie pour le compte du gouvernement.

LE PRÉSIDENT. — Nous n'avons pas besoin d'écouter votre biographie ; répondez à mes demandes : quand vous fûtes arrêté, ne portiez-vous pas le ruban rouge ?

LAMADOU. — J'en suis bien capable, et si je ne l'ai pas j'aurais pu l'avoir ; mais il ne s'agit pas d' ça : l'objet en question qui ornait ma boutonnière était tout bonnement une faveur qui provenait d'une jarretière de mariée dont que j'avais été le garçon d'honneur.

LE PRÉSIDENT. — Ceci est un mensonge.

LAMADOU. — Allons, bon ! tout à l'heure je n'étais qu'un

paresseux, maintenant me voilà un menteur... voyons, guillotinez-moi et n'en parlons plus.

LE PRÉSIDENT. — Vous savez très-bien qu'il n'est permis à personne de porter un insigne qu'il n'a point obtenu et encore moins mérité.

LAMADOU. — C'est défendu, c'est juste, excepté à un estimable marchand de poudre de perlimpimpin, surtout quand il exerce sa profession au carré Marigny avec permission des autorités. Laissez faire, je connais mon droit, j'ai étudié les hommes et quand je saurai lire, j'écrirai mes mémoires.

LE PRÉSIDENT. — Asseyez-vous.

LAMADOU. — Du tout, ma plaidoirie n'est pas finie.

LE PRÉSIDENT. — Qu'avez vous à ajouter ?

LAMADOU. — J'ai à dire que, comme garçon d'honneur de la veille, j'avais la faculté de conserver mon bout de jarretière et que je n'ai tué personne en buvant un bouillon sucré.

LE PRÉSIDENT. — On ne vous accuse pas de meurtre.

LAMADOU. — C'est heureux, car, à vous entendre, on croirait que j'ai mérité les galères à perpète.

LE PRÉSIDENT. — En voilà assez.

LAMADOU. — Ma foi ! oui et puisque de nos explications réciproques il résulte que tout le monde est content...

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal vous condamne à trois mois de prison.

LAMADOU. — O justice ! on voit bien que tu n'as jamais mangé de filasse!...

Le Noceur à mort.

On entend généralement dans la classe ouvrière, par cette expression consacrée : le viveur pur sang, celui qui, pour satisfaire à des désirs immodérés de bien-être, sacrifie tout, jusqu'à sa paillasse.

Sirotot, ébéniste en fauteuils, appartient à cette catégorie d'hommes mal pensant, mais bien pansés pour qui la *noce* est la vraie félicité ; aussi, à l'appel de son nom, s'avance-

t-il à la barre du tribunal avec un léger balancé et répond-il avec un grasseyement qui donne à son dialogue un certain parfum de Courtille qui en a fait un homme à bonnes fortunes dans certaines localités.

LE PRÉSIDENT. — Sirotot, expliquez-vous et tenez-vous plus convenablement.

SIROTOT. — M'est avis que ce reproche ne s'adresse point z'à moi, car c' n'est pas en s' lâchant deux pouces de col pour venir ici et en y allant d' ses sous-pieds qu'on peut débiter sur la convenabilité de ma tenue.

LE PRÉSIDENT. — Tâchez d'être plus réservé et plus modeste.

SIROTOT. — Oh! quant à ça, je ne crains personne; et, si j'étais femme aussi bien que je suis homme, je pourrais dire comme dans Cendrillon :

« Je suis modeste et soumise. »

LE PRÉSIDENT. — Vous manquez de respect au tribunal devant lequel on ne doit jamais chanter.

SIROTOT. — 'Oh! j' savais pas, moi; après tout, faut pas m'en vouloir, j' suis surnommé le *Rossignol* de l'atelier, parce que je suis claqueur à l'Opéra-Comique et que je leur siffle toutes les airs les plus *nouvelles*.

LE PRÉSIDENT. — Ce n'est pas pour entendre de telles divagations qu'on vous a appelé ici.

SIROTOT. — Quand vous me l'aurez dit j'en saurai le pourquoi.

LE PRÉSIDENT. Est-il vrai que vous ayez chargé l'accusé Néronde de la vente de vos meubles?

SIROTOT. — Oui, magistrats irréprochables, et je n'peux pas m'en cacher, car je vous dois la vérité comme à confesse; c'était pour faire la noce, la noce que...

« C'est le sort le plus beau, le plus digne d'en... »

Ah! pardon! on ne chante pas ici... Je me croyais au Grand-Vainqueur.

LE PRÉSIDENT. — C'est donc par votre ordre que vos meubles ont été vendus par Néronde?

SIROTOT. — Par mon ordre supérieur, et voici comment. Figurez-vous, messieurs, que j'étais dans une raffale à ne pouvoir me mettre un radis sous la dent; pour lors, moi, qu'a un oncle dans la Creuse, je m' dis : J' vas m' la courir jusques-là et, comme j'y s'rai choyé et hémergé comme le fils d'un pair d'Angleterre, j'ai pas bésoin de tout ce bataclan. Je vas donc trouver mon ami Néron qui blimbelote avec les industriels de la rue Chapon, et j' l'autorise à m' transformer mes panats en monacos, b stoire de m' faire des bosses aux joues comme des talons d' bottes auvergnates, si bien que nous maquignonons tout mon *meublier* composé d'un bonnet à poils, d'une cruche...

LE PRÉSIDENT. — Brisons là, brisons là.

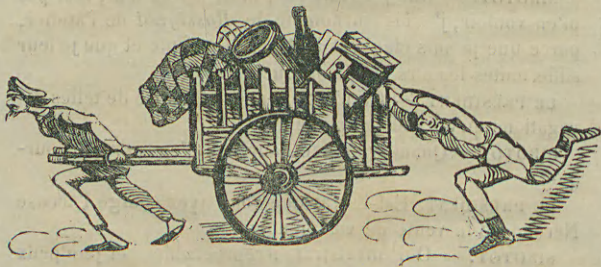
SIROTOT. — Pour la briser, faudrait que j' l'aurais.

LE PRÉSIDENT. — Je vous dis de passer.

SIROTOT. — De quel côté, à gauche ou à droite?

LE PRÉSIDENT. Voyons, voulez-vous arriver au fait?

SIROTOT. — J'y suis. Une fois le blot en charretée, je dis



à mon Pollux : filons et filons raide, car il me faut de l'argent; j'éprouve le besoin de me payer des côtelettes à la sauce, dont que je t'en offre une d'amitié et de cœur. Pour lors, Néron qu'a l'nez creux s'attèle et trimballe les biblots chez une de ses connaissances qui lui en offre 80 fr. ! 80 fr. jugez, pour moi c'était la Californie ! Enl'vez, que je m'écrie, et vive la nopce!!! Hélas! quand on croit cuire, le four

tombe, et je suis forcé de respecter ce proverbe de mitron, car, au moment où nous allions vider la voiture, voilà-t-il pas que celui auquel je les avais achetés, nous prend tous au collet et se met à crier : Au voleur ! au voleur !

LE PRÉSIDENT. — Vous les lui deviez donc ?

SIROTOT. — Il me les avait vendus à la petite semaine.

LE PRÉSIDENT. — Enfin, les lui aviez-vous payés ?

SIROTOT. — Je ne lui redevais que trois francs treize sous ; or, quand sur près de deux cent quarante-cinq francs on ne redoit plus qu'une pareille misère, je dis que les meubles sont bien à vous et qu'on a le droit d'en faire des choux et des raves.

LE PRÉSIDENT. — Après les cris poussés par votre marchand, qu'arriva-t-il ?

SIROTOT. — Il arriva que la garde arriva, et que Néron, en voulant se dérober aux étreintes de mon ébéniste, accrocha le nez d'un pioupiou qui voulait le larder à coups de baïonnette.

LE PRÉSIDENT. — Ce serait donc accidentellement que Néron aurait atteint le soldat ?

SIROTOT. — Je le jure sur les cendres de... ma pipe.

La solennité de ce serment vaut un acquittement à Néron et à Sirotot qui, en entendant condamner le marchand de meubles aux frais du procès, s'écrient en se retirant : Vive la magistrature !... et les côtelettes à la sauce !

Le Phénix des Voleurs.

Fénix, qui peut se flatter d'être le phénix des voleurs, quoiqu'il compte à peine vingt ans, est accusé d'avoir tenté de commettre, la nuit, dans une maison habitée, un vol à la barbe d'un concierge de la rue de Périgueux, et comparait, pour ce fait, sur les bancs de la police correctionnelle où le retient difficilement le gendarme placé près de lui.

LE PRÉSIDENT. — Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

FÉNIX. — Un autre que moi vous dirait une foule de balivernes, mais moi, je n'ai pas de portes de derrière, et je vous dis

tout bonnement que, si j'ai commis la faute de m'introduire quelque part, c'est le chômage de travail qui m'y a poussé, car quoiqu'on ne fasse rien, il faut tout de même se procurer de quoi se mettre sous la dent, surtout quand cette dent est celle de sa vieille mère.



LE PRÉSIDENT. — C'est à tort que vous affectez ici des sentiments filiaux ; les nombreuses condamnations que vous avez déjà subies prouvent suffisamment que vous êtes un voleur de profession.

FÉNIX. — De profession n'est pas le mot ; je ne vole que quand je ne puis trouver d'ouvrage.

LE PRÉSIDENT. — Ce qui signifie, en d'autres termes, que vous volez constamment, car vous ne travaillez jamais.

FÉNIX. — Jamais, c'est trop dire ; il n'y a pas un mois que j'étais porteur à la Halle.

LE PRÉSIDENT. — Vous allez maintenant entendre, Fénix,

les charges du sieur Bizet chez lequel on vous a arrêté.

FÉNIX. — Les charges ! j'accepte le mot et je le retiens.

BIZET. — C'est donc pour vous dire que j'ai celui d'être concierge rue de Périgueux et qu'en cette qualité dont je m'honore j'attendais vers le coup de minuit un locataire qu'était allé, ce soir là, voir le *Sac à malices*. Au moment où je commençais la lecture du feuilleurton, on frappe à ma porte, je laisse là mon *Constitutionnel*, je tire mon querdon et j'vois entrer ce particulier qui, sans répondre à mon interpellation, s'enfile, droit comme un i, dans un collidor au fond de la cour dont que la lanterne était morte... avec ses bottes que la dalle en frémissait sous ses clous à quatre pans.

LE PRÉSIDENT. — Dans votre opinion, que voulait faire le prévenu en agissant ainsi ?

BIZET. — Mon opinion unanime est qu'il voulait, en marchant si cavalièrement, me faire supposer que c'était un de mes locataires, mais il avait compté sans son *autre*, car je connais le pas de tout mon monde, et il n'y a pas là-dessus à m'en remontrer. Aussi, pensant bien que ce devait être un intrus, je pris un rat et, l'un portant l'autre, nous nous mîtes à sa recherche. Mon rat me manqua de parole et je me trouva sans lumière, de sorte que, réfléchissant que je n'avais point entendu ma porte se refermer, l'idée me vint d'aller en faire l'inspection, et bien m'en prit, car je baillai de stupéfaction en la trouvant entrebaillee.

LE PRÉSIDENT. — C'était sans doute pour se ménager une sortie en cas de poursuite ?

BIZET. — Un peu, mais en est aussi finot que lui et, après avoir retiré son mouchoir qu'il avait roulé en forme de corde et placé dans la rainure de la susdite, je la referma. Sur ce, je rallumai mon rat en lui recommandant cette fois de faire comme moi son devoir. Je dois à la justice de dire qu'il m'aida singulièrement à découvrir ce filou qui, au pied de l'escayer, était en train de se déchausser pour se promener à coup sûr dans la maison, comme on dit, *in patto*.

LE PRÉSIDENT. — Quand vous l'aperçûtes, avez-vous remarqué qu'il eût dérobé quelque objet ?

BIZET. — Il s'était emparé dans un n-hangar d'un licou qu'il portait en guise de cravate et que je lui fis rendre...

LE PRÉSIDENT. — Non sans en avoir été maltraité ?

BIZET. — Comme qui dirait à coups d' pieds dans une partie que la pudeur me défend de nommer, sans préjudice du courant, si plusieurs de mes locataires ne fussent accourus à mon secours.

LE PRÉSIDENT. — Fénix, vous entendez ?

FÉNIX. — J'entends que ce vieux Pipelet vous conte une foule de charges ou, pour mieux m'exprimer, un de ses rêves ; car, comme il vous l'a dit tout à l'heure, il lisait *le Constitutionnel* ; or, tout le monde sait qu'il n'y a rien au monde de plus endormant.

LE PRÉSIDENT. — Ces propos ne justifient en aucune façon votre présence à cette heure de la nuit dans une habitation où rien ne vous appelait.

FÉNIX. — Je me suis, sans doute, trompé de porte, ce qui m'arrive toutes les fois que je me suis livré immodérément à l'exercice du canon.

LE PRÉSIDENT. — Vous voulez donner à entendre que vous étiez ivre ?

FÉNIX. — Je ne saurais expliquer autrement mon entrée dans cette maison.

LE PRÉSIDENT. — Si vous logiez dans cette maison, votre mensonge serait admissible ; mais...

FÉNIX. — Un homme qu'a bu peut aussi bien se tromper de rue que de porte, et, s'il est vrai que j'aie frappé un vieillard qui n'avait d'autre arme qu'un inoffensif rat de cave, c'est que j'étais imbibé outre mesure ; après ça, je me rappelle que j'ai été provoqué par cet indigène de la rue Périgueux qui m'a assommé à coups de balai en me disant : Péris, gueux !... J'ai dit.

Le tribunal, malgré cette plaidoirie, condamne Fénix à dix-huit mois de prison et à cinq ans de surveillance de la haute police.

FÉNIX. — Pauvre mère ! sans ton fils, qué qu' tu t' mettras sous la dent ?

L'Estropié pour rire.

Bouchon est accusé de mendicité par un gendarme de la Seine qui l'a arrêté au moment où il cherchait à exciter la compassion publique en simulant des infirmités dont une foule d'âmes charitables ont été les dupes bien des fois.

LE PRÉSIDENT. — Gendarme, racontez-nous l'acte qui a motivé l'arrestation de Bouchon.

LE GENDARME. — Cet homme qui avait été signalé comme feignant...

BOUCHON. — Gendarme, ménagez vos expressions et sachez bien que je ne suis pas un feignant...



LE GENDARME. — Laissez-moi donc finir; je dis comme feignant des infirmités, était, depuis quelques jours, l'objet de nos recherches, lorsque je le surpris à la Chapelle-Saint-Denis demandant l'aumône avec le bras en écharpe

et porteur d'un bâton dont il frimait de se servir pour soutenir sa soi-disante faiblesse.

BOUCHON.— Je pouvais bien être faible : je sortais de l'hospice.

LE GENDARME.— Vous étiez réellement si peu faible qu'à ma vue vous jetâtes votre bâton et vous mîtes à courir à toutes jambes.

BOUCHON.— La vue d'un uniforme m'attaque les nerfs et me produit l'effet d'un chardon sous la queue d'un âne.

LE GENDARME.— Je me mis à sa poursuite et ne tardai pas à l'atteindre : Pourquoi fuyiez-vous à mon approche, lui dis-je ? C'est, me répondit-il, parce que je cours chez mon docteur pour qu'il me pansé la blessure que j'ai à la main.

BOUCHON.— Je m'étais entré une *écharpe* dans la main gauche.

LE GENDARME.— Ceci est un mensonge ; car, forcé par moi de l'exhiber, je n'y remarquai qu'un peu de beurre qu'il s'était mis aux doigts.

BOUCHON.— Chacun se traite comme il l'entend. Le beurre est bon dans les haricots, et j'ai pensé que, puisqu'il y en a tant aux doigts desquels il en reste, ça pourrait m'être salutaire.

LE PRÉSIDENT.— Puisque le gendarme a constaté que vous n'aviez trace d'aucun mal, pourquoi aviez-vous le bras soutenu par votre mouchoir ?

BOUCHON.— A la consultation de l'Hôtel-Dieu, on m'avait recommandé cette précaution pour que le sang n'y descendît pas.

LE PRÉSIDENT.— Cela ne peut être, puisque vous n'aviez rien.

BOUCHON.— C'est vrai que je n'avais rien..... dans mes poches ; mais je n'ai pas à en rougir, car les pauvres ouvriers n'a jamais rien.

LE PRÉSIDENT.— Les ouvriers comme vous, qui se parent d'un titre honorable qui n'est pas le leur.

BOUCHON.— Attrape, peuple français, peuple de braves !

voilà comme on t'étrille ; tu sors de l'hôpital, tu peux pas te tenir sur tes jambes et on te dit : Taupe, malheureux ! taupe, si tu veux du pain.

LE PRÉSIDENT. — Il serait fâcheux que le peuple français fût exclusivement composé d'hommes de votre espèce.

BOUCHON. — Dieu merci ! je n'ai pas toujours été infirme.

LE PRÉSIDENT. — Et vous ne l'étiez même pas quand on vous a arrêté.

BOUCHON. — Vous voyez bien que si, puisque le bon gendarme qui m'a mis la main dessus vous a dit que j'avais encore du beurre aux doigts ; c'est donc la preuve que j'étais estropié ; or, toute-fois que le citoyen français n'a pas la jouissance de ses membres, on ne peut point le forcer à travailler.

LE PRÉSIDENT. — En voilà beaucoup trop ; taisez-vous.

BOUCHON. — Si un accusé ne peut plus se défendre, alors...

LE PRÉSIDENT. — Je vous retire la parole.

BOUCHON. — Je n'ai plus qu'un mot à dire.

LE PRÉSIDENT. — Voyons, dépêchez-vous.

BOUCHON. — Avant que mon gendarme se retire, je prie le tribunal de lui demander si je n'avais pas encore un peu de beurre aux doigts.

LE PRÉSIDENT. — Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ?

BOUCHON. — Allons, c'est décidé, on veut ma condamnation, parce que je suis un pauvre travailleur, mais je m'en moque : il y a une Cour d'appel et une Cour de cassation, et je lui prouverai que j'avais du beurre aux doigts...

LE PRÉSIDENT. — La cause est entendue.

BOUCHON. — Et le malheureux ouvrier condamné ?...

LE PRÉSIDENT. — A six mois de prison.

BOUCHON. — Mettez donc du beurre à vos doigts.

Les vieux Parchemins.

Une femme d'une soixantaine d'années, cassée et rachitique, est amenée sur le banc de la septième chambre, dans

un costume qui laisse entrevoir les restes d'une ancienne aisance. Elle est accusée de mendicité.

LE PRÉSIDENT. — Quel est votre nom ?

FEMME CARILLON. — Veuve Carillon.

LE PRÉSIDENT. — Votre état ?

FEMME CARILLON. — J'appartiens à l'ancienne noblesse



qui était la bonne et, sans la révolution de 93, j'aurais le droit d'être fière de mes parchemins.

LE PRÉSIDENT. — Que faites-vous en ce moment ?

FEMME CARILLON. — Je suis modiste, mais je n'ai que peu d'ouvrage.

LE PRÉSIDENT. — C'est ce qui fait que, pour satisfaire aux besoins de votre âge, vous vous livrez le soir à la mendicité.

FEMME CARILLON. — Vous êtes dans une complète erreur, et vous ne verrez jamais, Dieu merci ! implorant la charité publique la veuve Carillon, fille d'un avocat au Parlement de Saint-Quentin, nièce d'un procureur au bailliage de Chauny et cousine germaine du duc de Morancy.

LE PRÉSIDENT. — C'est-à dire qu'à vous en croire les agents auraient menti ?

FEMME CARILLON. — Je n'ai jamais donné un démenti à un lapin, mais vous me forcez d'en donner mille à vos agents.

LE PRÉSIDENT. — Il est cependant bien établi que leur rapport est d'une exactitude irréprochable; il paraîtrait même que vous les auriez traités de brigands de la Loire.

FEMME CARILLON. — Du temps que mon père possédait une foule de châteaux dans la Vendée, je m'y suis rendue bien des fois avec le marquis de Ménars et jamais nous n'y avons rencontré de bandits; or, ne sachant pas comment cela est fait, je n'ai pu traiter ces messieurs de brigands. Du reste, vous ne rencontrerez jamais de pareilles expressions dans le *palais* de la nièce d'un procureur...

LE PRÉSIDENT. — Au bailliage de Chauny.

FEMME CARILLON. — Et cousine germaine...

LE PRÉSIDENT. — Du duc de Morancy; nous connaissons vos qualités, il n'en est pas de même de vos moyens d'existence.

FEMME CARILLON. — Messieurs, les Carillon ont fait autrefois beaucoup de bruit dans le monde, et, si la révolution a englouti toute ma fortune, plusieurs membres de notre illustre famille n'ont point heureusement éprouvé mes vicissitudes; c'est assez vous dire que je trouve des ressources auprès d'eux.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez, en effet, tenu le même langage dans l'instruction, mais vous avez été plus loin; vous êtes convenue avoir touché d'une personne dont le nom vous est, avez-vous dit, resté caché une somme de 150 fr. au mois de septembre 1848.

FEMME CARILLON. — Et je le répète ici.

LE PRÉSIDENT. — Cette somme n'a pu vous suffire jusqu'à ce jour.

FEMME CARILLON. — Je vous demande pardon; j'ai les goûts d'une fille du peuple, quoique mon père fût avocat...

LE PRÉSIDENT. — Au parlement de Saint-Quentin. Ne

recommencez pas votre biographie et tâchez, s'il se peut, ce dont je doute, de vous disculper de l'accusation qui, pour la cinquième fois, pèse sur vous. Répondez, où demeurez-vous ordinairement?

FEMME CARILLON. — Dam! le plus souvent c'est au corps-de-garde, puisqu'on ne peut plus mettre le pied dans la rue, et que vos agents ont l'impudeur d'arrêter toutes les honnêtes femmes qui ne leur disent rien.

LE PRÉSIDENT. — Mais qui mendie sur la voie publique.

FEMME CARILLON. — Bon Dieu! qu'est-ce qui m'aurait jamais dit que l'une des plus riches châtelaines serait un jour souillée par le contact d'un... Ah! j'en ai la chair de poule!

LE PRÉSIDENT. — Les agents ont fait leur devoir.

FEMME CARILLON. — Connu! les loups ne se mangent pas. Ça n'empêche pas que c'est tous des menteurs, à preuve que celui qui m'a profanée était grêlé comme une poêle à marrons, tandis que celui-ci qui s'attribue cet honneur a la *peau lisse*... comme un satin.

LE PRÉSIDENT. — La question n'est pas là.

FEMME CARILLON. — Elle est dans mon pauvre esprit que vous torturez comme au temps de l'inquisition. Tenez, tenez, prenez ma vie, je vous abandonne tout; mais ne me forcez pas à convenir que je mendiais, car j'avais de quoi, oui, j'avais de quoi... confondre mes calomniateurs entre les mains desquels j'ai déposé une somme de trente et *une* centimes que je réclame avec ma liberté.

Le tribunal ordonne que la femme Carillon soit conduite au dépôt de mendicité.

FEMME CARILLON. — Au dépôt! moi, la fille d'un avocat au parlement, la nièce d'un procureur au bailliage de Chauny et la cousine germaine de...

Le reste de ses titres se perd dans les corridors aboutissant à la prison qui retentit de ses exclamations.

Un Époux comme tant d'autres.

Le chapitre des infidélités conjugales est, sans contredit, le plus étendu du livre de la vie.

En effet, quelle femme peut être sûre de son mari, quel mari peut être sûr de sa femme?

Certes, ce n'est point ce pauvre diable de Serinet qui, en descendant sa garde quelques heures plus tôt que ses frères d'armes, a surpris sa moitié entre les bras d'un tiers. Un autre Othello que Serinet aurait pourfendu les deux coupables avec son briquet national, mais notre brave homme de lunetier a préféré les faire pincer du même coup et les exposer au mépris public en les faisant comparaître simultanément sur les bancs de la police correctionnelle.

Sa jeune femme en qui restent encore quelques vestiges de pudeur cache ses larmes dans son mouchoir, tandis que son Lovelace lève fièrement la tête et pose, le poing sur la hanche, comme un tambour-major de la première division militaire.

LE PRÉSIDENT. — Plaignant, expliquez les faits de la cause.

SERINET. — Par pitié pour moi, par pitié pour ces misérables, ne m'obligez pas à entrer dans les détails de cette scène qui est toujours présente à mon esprit et dont mon tendre cœur saignera éternellement! car je l'aimais, la perfide! voyez-vous... et, confiant dans une affection simulée, hélas! avec un art dont elle a puisé le secret dans le théâtre de M. Dumas, j'étais heureux comme un roi, que dis-je? plus que cela! comme un pensionnaire du jardin des Plantes, quand, un jour, jour funeste qui a laissé sa déplorable empreinte dans le sentier de mon existence, je...

LE PRÉSIDENT. — Cessez donc ce hors-d'œuvre qui ne nous apprend rien.

SERINET. — Avant de continuer, messieurs, laissez-moi m'asseoir, car mon courage me fuit et mes forces m'abandonnent... (*Après une pause.*) Oh! la femme, voyez-vous,

c'est une composition bien étrange, et que le plus habile chimiste ne saurait décomposer.

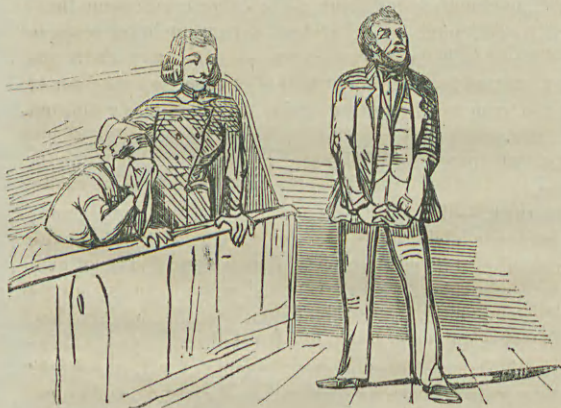
LE PRÉSIDENT. — Nous n'en sortirons pas.

SERINET. — Si vous n'en avez été comme moi la victime, non, jamais ! vous ne pourrez croire à la dissimulation de cet être que le ciel nous a pourtant envoyé pour embellir cette vallée de larmes.

LE PRÉSIDENT. — Au fait, au fait.

SERINET. — C'était donc le jour où, après ma descente de garde, je devais opérer, le 15 octobre, la translation de mes meubles aux Batignolles-Monceaux où des infortunes de toutes sortes devaient tomber sur moi... par monceaux !

Ce misérable que voici, et dont l'attitude aux débats a



quelque chose d'insultant pour moi, sans respect pour le titre sacré d'ami que je lui avais bénévolement donné, s'était introduit, avec l'autorisation de cette femme, dans mon domicile pour y porter la profanation. Comme sa présence, à cette heure matinale, m'inspirait quelque surprise, Léonard, me dit cette créature que je renie pour mon épouse, a pensé que, fatigué de ta garde, il te rendrait service en venant

nous aider à déménager, et il a bien voulu donner ses soins aux objets principaux qui, déjà, sont en route pour les Bagnolles; voilà pourquoi il ne reste plus que cette petite voiture chargée des effets les plus légers que tu vas accompagner : va, mon ami, je te rejoins bientôt avec le reste, va et ne m'enlève pas la satisfaction de te ménager une petite surprise.

Le hasard voulant, en effet, que, ce jour là, ce fût l'anniversaire de ma fête, je tombai dans le piège et je partis comme un véritable Jocrisse ou un galopin auquel on fait gober un poisson d'avril.

LE PRÉSIDENT. — Evitez donc ces longueurs!

SERINET. — Dès que le commissionnaire fut en limon, nous partîmes, et comme j'aime mon semblable alors même que c'est un portefaix, je poussai le véhicule de toutes les forces que m'a laissées la nature, si bien que nous arrivâmes à notre nouveau domicile où j'attendis jusqu'à la nuit close cette infernale sirène qui m'emportait, de complicité avec son suborneur, le plus beau et le plus confortable de mon mobilier.

LE PRÉSIDENT. — A compter de ce jour vous ne revîtes plus votre femme?

SERINET. Non, monsieur, mais j'appris toutes les surprises qu'elle ménageait à mon amour conjugal.

LE PRÉSIDENT. — N'est-ce pas par quelques-uns de vos voisins qui connaissaient leurs coupables relations que vous avez été mis sur les traces des prévenus?

SERINET. — Hélas! oui, monsieur, car telle était ma confiance qu'elle me rendait aveugle à ce point de ne pas voir ce qui éborgnait tous les autres!

LE PRÉSIDENT. — Enfin, c'est guidé par des révélations de diverses natures que vous vous transportâtes rue du Contrat-Social?...

SERINET. — Où la brigande n'a pas craint de poignarder le nôtre... de contrat!! aussi, dans mon indignation, je n'ai pas hésité à rendre le commissaire de ce quartier témoin du plus affreux des scandales, car nous avons acquis la

triste preuve de... Rapportez-vous en au procès verbal.

LE PRÉSIDENT. — Accusés, qu'avez-vous à répondre ?

FEMME SERINET. — J'abandonne ma défense aux soins de mon co-prévenu.

LE PRÉSIDENT. — Léonard, niez-vous ce que vous venez d'entendre ?

LÉONARD. — Je m'en rapporte à la sagesse du tribunal qui connaît les faiblesses de l'humanité et qui voit le repentir de Madame.

LE PRÉSIDENT. — Votre tenue à l'audience n'a pas été de nature à disposer le tribunal en votre faveur ; il vous condamne à six mois de prison et votre complice à trois mois de la même peine.

SERINET. — Je les aurais condamnés à vie.

Les deux Voisines.

Une foule de théoristes se sont ingéniés à faire des organisations plus ou moins sociales ; mais, la plupart, il faut bien le dire, ont échoué complètement, non par la faute de leur système, mais bien par celle de notre propre organisation qui ne s'améliore que très-lentement.

Quand donc, bon Dieu ! verrons-nous notre pauvre espèce ne plus se quereller à propos des plus misérables vétilles, comme cela est arrivé, il y a peu, à deux voisins dont le différend se déroule à l'audience du 9 juillet dernier.

Un témoin de la scène que nous allons décrire est appelé.

LE PRÉSIDENT. — Chalumeau, dites-nous ce que vous savez.

CHALUMEAU. — Présent pour la narration de la chose ! Je vas vous conter ça qu' ça n' sera pas piqué des vers.

LE PRÉSIDENT. — Nous avons beaucoup d'affaires, tâchez d'être court.

CHALUMEAU. — Ce n'est pas à quarante-cinq ans que je puis espérer de grandir.

LE PRÉSIDENT. — Je vous dis d'être bref.

CHALUMEAU. — Comme qui dirait monsieur Pépin ?

LE PRÉSIDENT. — Ah ça ! quand commencerez-vous ?

CHALUMEAU. — Voilà, bourgeois ; j'y suis, et comme j'vous l'disais tout à l'heure, les zhannetons n'auront pas passé par là.

C'était donc le jour de la Sainte-Anne ; la dame Mouchette était à sa tabatière et la dame Poireau à la sienne ; si bien que la première dit à la seconde : Voilà une belle journée qui se prépare pour la Sainte-Anne, mame Poireau, et les bourriques pourront aller paître sans socques ni parapluies, pas vrai, mame Poireau?... Là-d'ssus, elle vous lui fait un pied de nez qu'avait plus d'un mètre, sus quoi la femme-légume lui renvoie une *hypothèque* que c'était ça, mais aux oignons.

LE PRÉSIDENT. — Quelles injures ont été proférées ?

CHALUMEAU. — La dame Mouchette a traité de dromadaire l'autre qui lui a envoyé la balle au bond en la qualifiant de chameau, ce qui a fait crever de rire tous les voisins, attendu que la prénommée a une espèce de monticule sur le dos.

FEMME MOUCHETTE. — Je vous prie de croire ça faux.

CHALUMEAU. — Sapho est un personnage qui ne figure pas au débat.

LE PRÉSIDENT. — N'interrompez donc pas.

FEMME MOUCHETTE. — Au surplus, ce n'est pas là mon genre.

FEMME POIREAU. — Voyez vous ça ! Ah ! mais laissez-nous donc tranquilles avec vos manières ; comme si que vous aviez votre menteuse dans votre ridicule.

FEMME MOUCHETTE. — Je vous dis que ces mots-là ont été créés pour des femmes de votre bord.

FEMME POIREAU. — Vous saurez que mon bord vaut le vôtre, entendez-vous ?

LE PRÉSIDENT. — Femme Poireau, est-il vrai que vous ayez insulté la femme Mouchette comme vient de nous le rapporter le témoin Chalumeau ?

FEMME POIREAU. — Je n'ai traité madame de chameau

qu'après avoir été traitée par elle de dromadaire ; c'est donc une bosse en plus qu'elle m'a prêtée.

FEMME MOUCHETTE. — C'est faux comme un jeton.

FEMME POIREAU. — C'est si peu faux que vous avez commencé par me *modester* sur mon nom d'Anne.

FEMME MOUCHETTE. — Vous prouvez bien en ce moment que c'est vraiment l'étiquette qui convient à la marchandise.

FEMME POIREAU. — Na ! vous l'entendez ; quand on dit que cette femme en a dans sa valise pour tout le monde.

FEMME MOUCHETTE. — C'est vous qui êtes toujours sur mon dos.

FEMME POIREAU. — C'est qu'il y a prise ; d'ailleurs, on vous connaît pour avoir la bosse de l'insolence.



LE PRÉSIDENT. — Vous apportez toutes les deux à l'audience le même esprit de contradiction.

FEMME MOUCHETTE. — Dam !, pourquoi qu'elle me compare en petit au dôme des Invalides ?

FEMME POIREAU. — Et qu'elle a l'impudence de me com-

parer à un âne, moi qui lui en r'vendrais pour l'éducation?

FEMME MOUCHETTE. — Elle est belle son éducation! c'est l' portier d' not' maison qu'est obligé d' lui lire les lettres qu'a r'çoit d' son sixième de hussards.

FEMME POIREAU. — N' parlez pas d' ça, mame Ditoboso, vous êtes incapable d'en avoir des sixième de hussards.

FEMME MOUCHETTE. — Je suis connue pour mes mœurs...

FEMME POIREAU. — Et pour votre langue de vipère.

LE PRÉSIDENT. — Ceci est étranger au débat; il n'est question que des injures et des coups que vous, femme Poireau, vous auriez donnés à la femme Mouchette, alors que vous seriez descendues ensemble dans la cour.

FEMME POIREAU. — Oh! un malheureux soufflet avec trois doigts.

FEMME MOUCHETTE. — Vous voulez dire avec cinq et le pouce.

LE PRÉSIDENT. — Il semble résulter de toutes ces contradictions que les torts sont réciproques; en conséquence, le tribunal vous condamne toutes deux à 5 francs d'amende, et vous, femme Poireau, à 25 francs de dommages pour le soufflet que vous avez donné.

FEMME POIREAU. — Eh bien! qu'elle me le rende et nous serons quittes.

CHALUMEAU, *se retirant*. — Bien touché, v'là c' qui s'appelle aux p'tits oignons.

Un Poète dans la débîne.

Les poètes sont comme les bocaux, il y en a de toutes les capacités. Antoine Trouverard, qui prend la qualité d'homme de lettres, n'est pas un littérateur des plus distingués, et si le costume dont il est couvert devait donner une idée exacte de son talent, à coup sûr, le pauvre diable ne ferait croire à personne qu'il sera jamais enterré sous les dalles du Panthéon.

En le voyant enveloppé dans un vieux manteau et coiffé d'un chapeau de forme ronde et à larges bords, on serait

tenté de le prendre pour un de ces trouvères de la Gaule antique. La différence qui existe entre cet homme et ses



prédécesseurs c'est peut-être sa passion immodérée pour le paquet de couennes qui ne jouissait pas, à ce que nous imaginons, d'une haute faveur auprès de ces Messieurs.

Trouverard aimait trop ce détritüs de l'animal le plus immonde, et c'est ce qui a fait sa perte. A quoi tient le bonheur d'un homme ?...

LE PRÉSIDENT.— Trouverard, en présence de la justice, découvrez-vous.

TROUVERARD.— J' peux pas, j' suis enrhumé.

LE PRÉSIDENT.— Je vous dis de vous découvrir.

TROUVERARD, *se découvrant*.— C'est pour vous obéir, mais vous ne savez pas ce qu'il m'en cuira.

LE PRÉSIDENT.— Quel est votre état ?

TROUVERARD.— Littérateur.

LE PRÉSIDENT.— Est-ce que vous vivez de vos œuvres ?

TROUVERARD.— Dam ! je vis ou plutôt je vivote, car avec votre satanée République il n'y a guère que ça à faire, surtout dans la république des lettres.

LE PRÉSIDENT.— Quel est votre genre de littérature?

TROUVERARD.— Je les possède tous, *hors le genre ennuyeux*.

LE PRÉSIDENT.— Et comment en opérez-vous l'écoulement?

TROUVERARD.— Après tout, si vous y tenez, je veux bien vous le glisser dans vos tuyaux, mais, pour Dieu, défendez aux sténographes de le reproduire dans leurs bavards de journaux.

LE PRÉSIDENT.— Vous n'avons point à nous occuper de ceci.

TROUVERARD.— Alors, mon avenir est perdu, mais c'est égal, Dieu n'abandonne jamais les poètes, et...

LE PRÉSIDENT.— Voyons, voulez-vous nous dire quels sont vos moyens d'existence?

TROUVERARD.— Mes moyens?... oh! je n'en manque pas, allez; d'ailleurs, ce n'est pas quand on sait versifier comme votre serviteur qu'on est jamais embarrassé. Ma poésie est connue à vingt lieues à la ronde et, dans ce rayon, il n'y a pas un village, que dis-je? un simple hameau où l'on n'apprenne aux enfants, en naissant, mon nom qui fera le tour du monde, car je suis une véritable encyclopédie, c'est-à-dire que je rime avec le même succès des compliments pour les noes et baptêmes, aussi bien que des élégies pour les cérémonies funèbres. Il n'y a pas jusqu'aux mirlitons qui ne soient ornés de mes poésies légères, aussi il faut voir comme les confiseurs de la rue des Lombards sont heureux quand je daigne les honorer de mes élucubrations. Tel que vous me voyez, Messieurs, je suis l'auteur de plusieurs stances qui auraient dû me faire ouvrir à deux battants les portes de l'Académie, sans la basse intrigue qui les a toujours obstruées. Je me rappelle entre autres celle-ci :

C'est le général Cavaignac

Qu'a rétabli dans la cité, par un coup de Jarnac

L'ordre qui avait été troublé en juin

Dix huit cent quarante huit par une bande de vauriens

C'était pourtant bien touché, j'espère ; eh bien ! le croirez-vous ? Le général auquel j'ai envoyé l'un de mes plus beaux morceaux ne m'a pas seulement répondu. Les grands nous rendent ingrats.

LE PRÉSIDENT. — C'est sans doute pour cela que les agents vous ont arrêté au moment même où vous mendiez.

TROUVERARD. — Ça serait que je n'en rougirais pas ; Bélisaire l'a fait avant moi.

LE PRÉSIDENT. — Il n'est pas question de Bélisaire mais bien de vous.

TROUVERARD. — Bélisaire n'a jamais été cité en police correctionnelle.

LE PRÉSIDENT. — Ne sortons pas de la question. On vous a rencontré mendiant.

TROUVERARD. — Parce qu'on n'a pas ses poches doublées de pièces de cinq francs, ce n'est pas une raison pour donner le droit à un sergent de ville de vous arrêter comme un mendiant.

LE PRÉSIDENT. — Est-il vrai que vous sortiez de la boutique d'un charcutier où vous aviez déposé.....

TROUVERARD. — Une ode à Louis-Napoléon, c'est vrai, mais en remettant cette ode, mon intention était d'acheter ce que les clercs de la Grève appellent poétiquement un nœud d'épée. Or, le sacrificateur ordinaire du compagnon de mon patron n'en ayant point, je suis sorti et monsieur m'a empoigné comme feu Manuel.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'y étiez point entré pour acheter quoi que ce fût.

TROUVERARD. — Je suis fâché de vous contredire. Mon idée fixe était portée sur le mets en question, mais il n'y avait que du pâté de lièvre et je n'avais que deux sous à dépenser pour mon repas.

LE PRÉSIDENT. — Avant d'opérer votre arrestation ; l'agent vous a vu entrer dans d'autres établissements...

TROUVERARD. — De charentier, je n' dis pas ; mais ailleurs, point.

LE PRÉSIDENT. — C'est toujours le même système de dénégations.

TROUVERARD. — Le tribunal sera assez juste pour ordonner ma mise en liberté; il le faut absolument, car j'ai reçu une missive qui m'appelle à Charenton Saint-Maurice où la fille d'un garde-pêche désire un épithalame pour son mariage prochain.

Le tribunal, malgré cette éloquente prière, condamne Trouverard à un mois de prison.

TROUVERARD. — O Bélisaire ! ton ombre en gémit.

Le Maquignon de contrebande.

Le commerce de chevaux est peut-être un de ceux où il se commet le plus de duperies. Il n'est sortis d'expédients qui ne soient employés par les maquignons pour donner à leurs quadrupèdes, très-souvent bons à abattre, une certaine allure de Bucéphales.

Nicolas Poussier, porteur d'eau, avait acheté à la foire de Pantin une véritable rosse pur sang qu'il avait payée, à beaux deniers comptants, la somme de trente cinq francs. Poussier, qui en était à son coup d'essai, était ravi de son marché, mais sa joie ne fut pas de longue durée, car à peine eut-il fait quatre pas qu'il eut toutes les peines du monde à le faire avancer d'un cinquième. Après lui avoir distribué une bonne volée de coups de fouet sans aucun succès, Poussier eut l'heureuse idée d'examiner sa bête, qu'il reconnut être aveugle et morveuse. Parbleu ! se dit notre porteur d'eau, j'ai fait là une fichue acquisition et m'est avis que j'frais un peu bien de m'en défaire. Sitôt dit, sitôt fait, Poussier conduisit sa rossinante au marché et y trouve une fruitière à laquelle il l'offre pour 45 francs. Achetez-moi ça d' confiance, lui ajoute le maquignon de contrebande, et vous pourrez vous flatter, *quand vous l'aurez fait voir*, d'avoir là une crâne pièce. La brave femme qui n'y entendait pas malice, vu qu'elle n'avait pas vu le *Sac* du Cirque, crut au

fallacieux langage du porteur d'eau et se prit à la marchander. — C'est inutile, reprit celui-ci ; l'animal vaut son prix. — Tenez, ajouta la fruitière, j'y vas pas par quatre chemins, v'là trente francs, ça vous va t-il ? — Non et j'en suis fâché pour vous, car vous ratez là une fameuse occasion. — C'est possible, mais j'y mettrai pas un liard de plus ; je suis ronde en affaires. — J'aime à croire que vous l'êtes de toutes les façons, répliqua l'homme aux seaux qui accompagna cette facétie en serrant la taille de sa cliente qui, flattée de cette galanterie maquignonne, ajouta cinq francs à sa première offre, ce qui la rendit acquéreur dudit animal.

Comme Poussier la femme Navet eut à s'en plaindre et elle le fit si hautement que l'autorité ne tarda pas à être instruite qu'elle possédait un cheval vicieux.

Un beau matin donc, un équarrisseur fut envoyé dans l'écurie de la femme Navet qui eut la douleur d'assister à l'exécution capitale de sa malheureuse jument.

Nous renouons à peindre le désespoir de l'infortunée marchande à qui on conseilla de demander en police correctionnelle des dommages et intérêts à Poussier qui, pour ce fait, comparait sous la double prévention de tromperie sur la nature de la marchandise vendue et de contravention aux règlements en vigueur en conservant un animal atteint *et convaincu* de maladie contagieuse.

LE PRÉSIDENT. — Comment vous nommez-vous ?

POUSSIER. — Nicolas Pouchier, porteur d'eau pour vous charvir si vous j'êtes chuchestible d'en conchommer.

LE PRÉSIDENT. — Votre âge ?

POUSSIER. — Je chouis du Cantal.

LE PRÉSIDENT. — Je vous demande votre âge.

POUSSIER. — Ah voui ! j'aurai 43 jans jaux jartichauds.

LE PRÉSIDENT. — Vous savez le double délit qui vous est reproché ?

POUSSIER. — Je chais que je fais mon commerce honnestement et que je suis j'incapable de frauder ma marchandije.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez vendu un cheval que vous saviez aveugle et morveux ?

POUSSIER. — Aveugle, oui ; mais je n'ai pas trompé cette pauvre femme puisqu'en lui vendant j'ai zévu choin de lui dire qu'elle pourrait che flatter d'avoir là une crâne pièche, quand elle l'aurait *fait voir*.

LE PRÉSIDENT. — Cette façon de parler décèle votre supercherie.

POUSSIER. — J'ai jamais suparché pershonne.

LE PRÉSIDENT. — A l'exception de la mère Navet que vous avez indignement trompée en lui vendant trente cinq francs un cheval morveux.

POUSSIER. — Quand cha arrive à mon petiot, eh bien ! je le mouche.

FEMME NAVET. — Vous savez bien que ce n'est pas la même chose pour les chevaux.

POUSSIER. — D'abord, je chavais pas qu'il avait la morve.

LE PRÉSIDENT. — Cette prétendue ignorance n'est point admissible, vous avez été pendant huit ans maréchal.

POUSSIER. — En effet, j'ai été maréchal... des logis, mais je ne m'occupais pas de mon cheval.

LE PRÉSIDENT. — Pourquoi donc alors vous seriez-vous défait de cet animal quatre jours après l'achat que vous en aviez fait ?

FEMME NAVET. — Oui, monsieur a raison, pourquoi que vous me l'avez repassé ?

POUSSIER. — Pour traîner moi-même ma voiture, à cauje des mauvaijes jaffaires.

LE PRÉSIDENT. — Vous mentez ; nous savons que vous avez cherché à en acheter un autre.

POUSSIER. — Ah ! chelui-là, ch'est différent, ch'était hischtoire de maquignonner.

LE PRÉSIDENT. — Votre premier marché n'aurait pas dû vous engager à en faire un second.

POUSSIER. — Que voulez-vous ? ch'est pas marchand qu toujours gagne.

FEMME NAVET. — Vous n'avez pas moins volée comme dans un bois.



POUSSIER. — Volée! j'vous trouve bien cholie, vous; pour vos trente cinq balles vous faurait peut-être un *aléjan*.

Le tribunal, reconnaissant seulement établie la contravention aux ordonnances de police, condamne Poussier à quinze jours de prison.

FEMME NAVET. — Eh bien! et mes trente cinq francs, quand est-ce?

Mogador II.

Mademoiselle Athala, non pas celle qu'a si poétiquement peinte Châteaubriand, mais bien l'une des héritières du sceptre chorégraphique de feu reine Mogador, s'avance au pied du tribunal avec cette désinvolture qu'on connaît à ces demoiselles et exprime en ces termes la plainte qu'elle a portée contre un certain Casimir :

Et d'abord, cet homme est un véritable muffle.

LE PRÉSIDENT. — Veuillez vous exprimer autrement.

ATHALA. — Je le ferais volontiers si j' le pourrais, mais quand on dit que, parc' qu'on n'est qu'une faible femme, c'est assez plat gueux pour vous vexer en public, oh ! alors, voyez-vous, ça me cripse.

LE PRÉSIDENT. — Enfin de quoi vous plaignez-vous ?

ATHALA. — Oh ! j'en ai un fier de catalogue sur son compte, sans parler de ses attentats à mon honneur et à ma vie ; en me donnant un coup de pied dans... le lieu où-que ça se reçoit ordinairement.

CASIMIR. — Pour ce qui est de votre honneur, glissons là dessus ; quant au coup d' pied, je crois que vous avez mal vu.

ATHALA. — Mal vu, peut-être, mais sûr, bien senti.

LE PRÉSIDENT à Casimir. — Pourquoi vous être livré à cet acte de brutalité envers une femme ?

CASIMIR. — Une femme ! ah ! monsieur le président, nous autres, nous appelons ça autrement, mais enfin, n' s'agit



pas d' ça, et si j'ai fait des sacrifices, c'est mon affaire ; seulement j' suis bien aise de dire à c'te demoiselle qui

traite les autres de mufles que ça lui va joliment d'en trouver qui lui paient des camargos en soie.

ATHALA. — Paraît que vous n'êtes pas coutumier de la chose, car ça vous tient joliment aux côtes.

CASIMIR. — Et vous, ça vous tient encore bien mieux aux reins.

ATHALA. — Tout ça, c'est des misères qui ne vous donnent pas sur moi le droit de vie ou de mort.

CASIMIR. — Vous étiez à moi et, comme telle, j'avais le droit de vous détourner de la mauvaise route.

ATHALA. — J'ai toujours suivi mon chemin droit.

CASIMIR. — Oui, de chez vous aux Barreaux verts.

ATHALA. — C'est pas assez chic pour moi.

CASIMIR. — Ou à l'Elysée.

ATHALA. — J'ai jamais passé que d'avant.

CASIMIR. — Je vous parle de l'Elysée Montmartre... oh ! vous avez beau faire des manières, je vous y ai vue, oui, vue... avec un cigare à la bouche et un calicot sous l' bras. Celui-là n'a pas pesé lourd, c'est vrai ; mais il ne l'est pas moins non plus que, quand je vous ai promis le conjungo, je croyais offrir mon cœur à une charmarreuse et non à une colonne... de bastringue.

ATHALA. — Vous ne sauriez rien si vous n'y auriez point venu.

CASIMIR. — Vous vouliez me tromper ; allez, allez, j' connais vot' numéro, ma chère...

ATHALA. — Oh ! il ose encore... après m'avoir mise en lambeaux... car figurez-vous que je n'étais qu'une loque.

CASIMIR. — Tout ce que vous portiez m'appartenait et, ce jour là, il m'a plu d'avoir des idées de grand seigneur.

ATHALA. — C'est sans doute pour cela que vous m'avez saignée...

CASIMIR. — Avec un coup d' pied dans... oh ! messieurs, voilà qui est par trop fort et qui peut vous prouver la fausseté de sa déposition,

ATHALA. — C'est pas tout ça, je demande depuis quand

est-ce qu'il est permis d'insulter publiquement une femme?..

CASIMIR. — Surtout une femme qui fume !

ATHALA. — C'est i' parce que nous sommes tous des frères ?

CASIMIR. — Toutefois et quante qu'une jeunesse a assez peu de pudeur qu'elle se permet le cigare d'*Havale*, son maître a celui de supposer que c'est en vue de le faire fumer ; or, dans cette *hypothèque*, il a le droit de cogner plus ou moins ; ceci est une question de tempérament.

LE PRÉSIDENT. — Casimir, vous faites là un code tout nouveau pour justifier, à vos yeux seulement, les voies de fait que vous avez exercées sur la personne d'Athala.

CASIMIR. — Je ne m'en repens pas.

LE PRÉSIDENT. — C'est un tort, car vous ne pouvez ignorer que la loi défend de frapper qui que ce soit.

CASIMIR. — Alors je m'ai trompé et j'en demande pardon à la loi.

ATHALA. — C'est plutôt à moi que vous devriez l'adresser.

CASIMIR. — A vous, la belle?... on vous dit zut.

Plusieurs témoins cités à la requête des deux parties sont entendus, mais il est impossible au tribunal de se former une opinion, tant leurs dépositions sont contradictoires.

Pour mettre fin à son indécision, un sergent de ville présent à la scène dépose que, sans rien pouvoir préciser quant à l'origine de la querelle, il a vu donner par Casimir à la fille Athala un coup de botte qui a dû lui faire une vive impression.

ATHALA. — A la bonne heure ! au moins, voilà un sergent qui s'y connaît.

CASIMIR. — S'il avait dit le contraire, vous l'auriez aussi traité de muffle.

LE PRÉSIDENT. — En voilà assez, la Cour vous condamne à 30 francs d'amende et à quinze jours de prison.

CASIMIR. — Pour une guincheuse c'est pas donné ! Pauvre Casimir tu t'as mis dans d' vilains draps !

Le Saxophone.

Un musicien du 37^e de ligne est traduit, à son grand étonnement, en police correctionnelle, sous la prévention d'avoir détenu un objet contrefait.

La plainte est portée par le célèbre Sax, dont la réputation pour les instruments de cuivre est devenue, qu'on nous pardonne ce néologisme, régimentale.

LE PRÉSIDENT. — Pivert, vous avez entendu la plainte ?

PIVERT. Oui, mon colonel, non, je veux dire mon président, et c'est comme si je vous disais que j'en suis pétrifié jusqu'à la troisième capucine.

LE PRÉSIDENT. — Ce n'est pas là une réponse.

PIVERT. — Eh ! mon Dieu ! que voulez-vous que je vous réponde ? A la caserne, quand on fait l'appel, je dis : Présent ; mais ici...

LE PRÉSIDENT. — Vous devez dire comment vous avez acquis ce saxophone.

PIVERT. — Eh ! parbleure ! je l'ai acheté avec de la belle et bonne argent que j'avais carottée à mes vénérables parents, et je ne sais pas pourquoi qu'on vient présentement me séparer de mon instrument qu'était devenu la moitié de moi-même. Voyons, d'où vient qu'on me fait un procès à moi, Pivert, qui n'a jamais mangé un seul jour d'haricots ni d'arrêtes, pourquoi qu'on me sépare de mon *sacophon*, que c'est mon gagne-pain ; voyons, pourquoi, pourquoi ?

LE PRÉSIDENT. — On vous l'a dit, parce que c'est un objet contrefait.

PIVERT. — Cependant, j'ai mon cousin Pidoux qu'est très-contrefait et qu'on n'a jamais confisqué.

LE PRÉSIDENT. — Il n'est pas question de votre cousin Pidoux, mais de votre saxophone.

PIVERT. — Si c'est de ce dernier qu'il s'agit, je n'ai qu'un mot à vous dire. L'an dernier, j'étais donc à Lyon, département du Rhône, dont que je venais d'être incorporé dans la musique du 37^e que c'est un peu distingué, j' m'en flatte ;

pour lors, je m'en fus chez le sieur Grivet , présent à l'ordre du jour, auquel qu'un de mes collègues avait remis un sacophon, et je lui manifesta le désir que j'avais de m'en payer un semblable en lui demandant son prix , bien entendu, attendu que j'ai contracté l'habitude de payer mes fournisseurs. Le sieur Grivet me demande 70 francs ; nous tombons d'accord , vu qu'en ma qualité de musicien je suis porté sur l'accord, et nous buvons une bouteille de cacheté, histoire de remplacer le notaire, que c'était comme si qu'il y aurait passé ; très-bien. Une fois l'ouvrage finite , comme c'était convenu , donnant donnant , tout le monde est content ; c'était un plaisir de souffler là d'dans , ça ronflait comme un tuyau d'orgue, que tout l' monde en fermait ses fenêtres quand j' passais dans la ville ; c'est très-bien. Sur ces entrefaites , l' régiment reçoit l'ordre de partir ; bref, nous arrivons à Paris , moi , l' régiment et mon sacophon qu'avait éprouvé une indisposition en route par suite de fatigue, si bien que je l' conduis chez un chirurgien, M. Sac



dont que l'on m'avait jase et qui me dit , en me montrant outes ses molaires , après nous avoir examinés l'un portant

l'autre : Ah ! ça, mon garçon, vous ne savez pas une chose ? — Non, que j' lui fais. — Eh bien ! ce que vous m'apportez-là est un de mes instruments qu'est contrefait. — Ma foi ! que je lui réponds, j'ignore s'il est contrefait, mais ce que je sais, c'est qu'il est malade, et v'là pourquoi que je vous l'apporte pour le mettre en garde. — Mais qui me dit, mon ami, c'est vous plutôt qui auriez dû vous y mettre en garde. — Dans la salle d'armes, que je lui riposte, ça m'est arrivé quelquefois — Ce n'est pas de ça qui r'tourne, qui m'ajoute, mais de la contrefaçon de cet instrument que je vas faire confixer par un huissier. Fectivement, ni une ni deusse, il envoie chercher son homme qui le met dans sa poche ; je veux dire sous son bras, à mon nez et à ma barbe, malgré que je l'aie bien et duement payé. Oh ! mais, on me le rendra, nom d'un nom ! car je demanderai plutôt une audience à mon empereur, et il saura bien...

LE PRÉSIDENT. — Vous l'auriez acheté sans savoir...

PIVERT. — Je ne savais rien de rien ; M. Grivet est là pour le dire.

GRIVET. — En effet, Messieurs, le citoyen Pivert ignorait que ce fût un Sax, et, moi-même, je l'avais acheté, quelques mois avant, à un musicien que le besoin avait contraint à s'en défaire. En le vendant 70 francs à Pivert, c'était une occasion dont il a profité.

LE PRÉSIDENT. — La cause est entendue. Le tribunal renvoie Pivert des fins de la plainte, condamne Grivet à 200 francs d'amende et reconnaît la confiscation bonne et valable.

PIVERT. — Confisqué ! mon sacophon confisqué ! ah ! cristi ! sacrédié ! nom d'un p'tit bonhomme ! je préférerais quinze jours de cachot.

Le Filou qui n'a qu'un œil.

Un certain genre de vol qui compte de nombreux prosélytes est, sans contredit, le vol à la tire. Plus d'un filou émérite a acquis en ce genre une sorte de célébrité.

De ce nombre est Dromard qui a été arrêté alors qu'il

faisait une inspection secrète dans les poches d'une dame qui prenait un billet au bureau du chemin de fer du Nord. Heureusement pour la dame dont il convoitait le mouchoir brodé et la tabatière en or que Dromard, qui avait été signalé depuis plusieurs jours à la police comme exploitant les embarcadères, fut appréhendé, *flagrante delicto*, et conduit au dépôt de la Préfecture.

A l'appel de son nom, Dromard répond avec l'accent d'un vieux troupiér : Présent !

LE PRÉSIDENT. — Est-ce que vous avez servi ?

DROMARD. — Si j'ai servi ?... je suis connu à la Grève.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes accusé d'avoir volé.

DROMARD. — N'allons pas si vite et entendons-nous.

LE PRÉSIDENT. — Que voulez-vous ?

DROMARD. — J'exige avant tout qu'on appelle un oculisse.

LE PRÉSIDENT. — En quoi peut-il vous être utile ?

DROMARD. — En quoi ? Il constatera si un borgne comme moi peut être coupable du vol dont on m'accuse.

LE PRÉSIDENT. — Nous ne reconnaissons nullement la nécessité de la présence d'un oculiste et nous ne pouvons vous accorder ce que vous nous demandez.

DROMARD. — Alors, il ne vous reste plus qu'à me condamner, car je ne vois pas ici la dame qui aurait pu, à défaut de l'oculisse, justifier ma conduite : si elle était là, elle vous dirait, que, loin de lui rien soutirer, je lui renfonçais, au contraire, son mouchoir qui était prêt à tomber, dans la crainte que quelque filou ne le lui soulevât.

LE PRÉSIDENT. — Les agents ont vu tout le contraire.

DROMARD. — Les agents voient toujours autrement que les autres ; il est vrai que ces gas-là n'ont pas comme moi le désagrément d'être borgnes. Au surplus, je ne leur en veux pas, ils font leur métier comme ils peuvent.

LE PRÉSIDENT. — Les agents n'inventent pas de coupables comme vous semblez vouloir le faire supposer ; ils en ont malheureusement assez de véritables à arrêter.

DROMARD. — Les agents sont hommes, et, comme tels, ils peuvent se tromper. *Errare humanum est.*

LE PRÉSIDENT. — Vous avez déjà été arrêté onze fois, et sept fois il y a eu contre vous charges suffisantes pour vous condamner.

DROMARD. — Ça ne prouve qu'une chose, c'est que la justice est encore plus aveugle que moi ; car j'étais innocent comme l'agneau qui vient de naître.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes sans moyens d'existence?

DROMARD. — Je ne vous dirai pas que je me vautre dans le velours, mais, enfin, je vis bout-ci bout-là.

LE PRÉSIDENT. — En fouillant dans les poches.

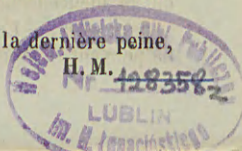


DROMARD. — Il paraît décidément que vous y tenez ; eh bien ! soit, condamnez-moi à mort si vous avez besoin de ma tête, mais rappelez-vous l'infortuné Lesurcq. Enfin, Messieurs, n'oubliez pas que je suis borgne et qu'en ce moment je voudrais être sourd.

Le tribunal le condamne à un an de prison et à la surveillance.

DROMARD. — Je ne me plains pas de la dernière peine, un borgne a besoin d'être surveillé.

199958



LIBRAIRIE DE DUTERTRE, PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 20,
à Paris.

Nouvelle Publication à 20 c. la Livraison.

LA FRANCE MARITIME

PAR

EUGÈNE SUE, — PAUL FÉVAL, — E. CORBIÈRE, — GRÉHAN,
A. JAL, — ALPHONSE KARR, — DUPETIT - THOUARS, —
BOUET-WILLAUMEZ, — FULGENCE GIRARD, — L'amiral
ROUSSIN, — H. MARTIN, — DE LA LANDELLE, — PITRE-
CHEVALIER, — MARMIER, — LÉON GOZLAN, etc., etc.

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE GRÉHAN,
S.-Chef au Ministère de la Marine, membre de la Légion-d'honneur, etc.

AVEC LE PATRONAGE DU MINISTRE DE LA MARINE.

4 beaux Volumes in-4^o, imprimés avec luxe à 2 colonnes,

ORNÉS DE

200 MAGNIFIQUES GRAVURES SUR ACIER,

D'APRÈS ISABEY, GUDIN, E. LE POITEVIN, MOREL-FATIO, GARNERAY,
BIARD, C. ROQUEPLAN, DEGAMPS, ETC.

Chaque livraison se composera d'une gravure sur acier, tirée sur papier
vélin fort, et d'une feuille d'impression, soit 8 pages in-4.

Il paraît une ou deux Livraisons tous les Samedis.

DICTIONNAIRE DE TOUTES LES VILLES

ET DE TOUTES LES COMMUNES DE FRANCE.

Géographique, archéologique, historique, géologique, biographique,
bibliographique, administratif, industriel et commercial, de toutes les
communes de France, et de plus de 20,000 hameaux en dépendant;
histoire nationale, rédigée sur les documents authentiques, et publiée
avec les encouragements du ministère de l'intérieur et du ministère
de l'instruction publique; par A. Girault de Saint-Fargeau. Prix bro-
ché. Au lieu de 80 fr., 60 fr.

3 magnifiques volumes in-4^o, imprimés à trois colonnes, illustrés
d'environ 100 splend des gravures, lettres ornées, armes des villes im-
primées en couleur etc. ;

Contenant par ordre alphabétique : l'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE DE
TOUTES LES VILLES DE FRANCE, ainsi que l'archéologie, la biographie,
la bibliographie, et l'armorial des villes, bourgs, villages, châteaux etc.

L'ouvrage étant entièrement terminé, les personnes notoirement sol-
vables peuvent recevoir de suite les trois volumes, en payant 20 francs
comptant et le surplus à échéances déterminées.

La Tenue des Livres (5^e édition), en partie simple et en partie
double, mise à la portée de toutes les intelligences pour être apprise
SANS MAÎTRE; par Louis Deplanque, professeur à ladite école. Un
fort volume in-8^o de 52 feuilles. 7 fr. 50 c.

AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ

Rue Montmartre, 168, à Paris.

ANNONCES dans tous les journaux de Paris, des départements et de l'Étranger.

ABONNEMENTS à tous les journaux et à toutes les publications françaises.

Négociations d'actions, commission en Librairie.

L'Agence générale de publicité, comme maison de commission en Librairie, offre *presqu'au prix du papier* les œuvres de :

Molière, Voltaire, J. J. Rousseau, Lafontaine, Lesage, Bernardin de St-Pierre, Châteaubriand, Regnard, Michel Cervantes, Corneille, Mirabeau, Boccace, Daniel de Foë, Lamennais, Homère. Le Tasse, Fontenelle, Laroche foucauld, Bossuet, Buffon, Blaise Pascal, Fénelon, Lebeau, Galland, Sylvio Pellico, Walter Scott, Fenimore Cooper, Capitaine Marryat, Ch. Dickens, Alfred de Vigny, Hoffmann, Hume, Lingard, Goldsmith, Horace, M^{me} de Staël, Volney, D'Alembert, Barnave, Barthélemy, Richardson.

Auteurs Contemporains.

Lamartine, Balzac, Georges Sand, Alex. Dumas, Alph. Karr, Th. Gauthier, Eugène Sue, Léon Gozlan, Ch. Nodier, Jules Sandeau, Fr. Soulié, Paul de Kock, le bibliophile Jacob, Henri Monnier, Sainte-Beuve, Méry, Aug. Ricard, G. de Lalendelle, Marco Saint-Hilaire, J. Arago, Ch. Rabou, Arsène Houssaye, Bulwer, Saintine, Edgard Quinet, Lachambeaudie, etc.

Toute demande doit être adressée *franco* à l'ordre de M. le Directeur de l'Agence.

En Vente :

ALMANACH DROLATIQUE pour 1852 ;

ALMANACH DES RÉFORMATEURS pour 1852 ;

ALMANACH DE LA PRESSE pour 1852.

S'il est une découverte dont notre époque doive s'enorgueillir, c'est assurément celle des *Dentiers* et des *Ratelières artificiels* dont M. G. Fattet est le savant inventeur. Doué d'une sagacité rare et d'une habileté qui suffiraient à sa haute réputation, M. G. Fattet a compris toutes les ressources de son art et apprécié à leur triste valeur les travaux routiniers de ses devanciers ; puis il a su ouvrir à la science une carrière nouvelle, brillante, en parvenant à fixer ses admirables appareils dentaires, sans pivots, ressorts ni crochets, bien que les personnes qui en font usage puissent broyer les aliments les plus rebelles comme avec les meilleures dents naturelles, avoir la prononciation claire et distincte, et être à tout jamais exemptes de douleurs et ulcérations gencivales qu'occasionnent les pièces artificielles fabriquées suivant l'ancien système. Rue Saint-Honoré, 363.

GUÉRISON DES MALADIES CHRONIQUES

PAR

L'ANALYSE CHIMIQUE.

La médecine par l'analyse chimique est l'œuvre de douze années d'expériences et d'observations attentives et soutenues ; aussi peut-on affirmer hautement aujourd'hui que cette méthode est la seule qui, par son action directe et positive sur les organes malades, détruit complètement et à toujours ces affections chroniques regardées comme incurables et condamnées comme telles par la médecine ordinaire.

Tous les malades appelés à jouir depuis douze ans des bienfaits de ce mode de traitement ont pu juger de son efficacité et voir qu'il existait en dehors de la routine une méthode énergique et puissante, aussi douce dans son application que vigoureuse dans ses effets, capable de les débarrasser en quelques jours de maladies invétérées qu'aucun autre traitement n'avait pu même soulager.

Afin de donner aux malades toutes les garanties désirables, et d'imprimer à notre méthode le cachet de la vérité et de la bonne foi qui nous ont toujours guidé, enfin pour que personne ne puisse mettre en doute la sincérité de nos assertions, nous donnons plus bas de nombreux certificats pris parmi tous ceux que nous possédons, signés des malades guéris, et approuvés par des personnes honorables occupant des fonctions publiques, maires, adjoints, ecclésiastiques, etc. Ces preuves que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, et derrière lesquelles nous pourrions nous abriter contre la jalousie intéressée qui s'élève toujours pour blâmer ce qu'elle ne peut atteindre, sont d'une nature telle, que personne ne peut contester leur véracité et suffiront pour faire comprendre à tous la supériorité du traitement par l'analyse chimique sur ceux pronés journellement, qui ne s'appuient sur aucune guérison prouvée, mais seulement sur des phrases destinées à éblouir et à tromper les malades.

Le traitement par l'analyse chimique est simple comme le principe dont il émane, facile à suivre en toute saison ; l'enfant le supporte aussi bien que l'adulte et le vieillard, sans fatigue ni douleur aucune ; l'un de ses plus grands avantages est d'être fort peu coûteux ; les médicaments nécessaires pour obtenir en peu de temps une guérison radicale étant d'un prix excessivement modéré.

Les malades qui habitent la province et qui redoutent de consulter par correspondance, n'ont absolument rien à craindre, le traitement peut être suivi partout avec le même succès, et la preuve la plus évidente que nous puissions en donner, c'est que les cas de guérisons les plus remarquables que nous citons plus bas ont été obtenus par correspondance sur des malades habitant la province et que nous n'avons jamais vus.

MALADIES DU CŒUR, ASTHME, PALPITATIONS, HYDROPIE, ETC.

Coulommiers, 8 septembre 1850.

Monsieur, je dois déclarer, ainsi que je le fais, que ma femme, par l'usage du traitement de l'analyse chimique, a été guérie, non-seulement

de l'enflure qui existait depuis fort longtemps sur les jambes, les cuisses et le ventre, mais encore des spasmes, palpitations de cœur et de l'asthme dont elle était atteinte et très-fatiguée, et qui la privaient de repos et de sommeil, et nous causaient des inquiétudes continuelles.

En conséquence, je reconnais donc ce traitement, conseillé par vous, a fait des merveilles en la personne de ma femme, puisqu'aujourd'hui tous les accidents mentionnés plus haut ont complètement disparu, qu'elle dort bien et peut vaquer aux soins du ménage.

Veuillez, Monsieur, recevoir ici l'expression de notre vive reconnaissance et croire que mon admiration est un hommage que l'humanité vous rend par ma voix.

Sévenet père.

Je, soussigné, certifie que le traitement par l'analyse chimique, suivi par Madame Sévenet, lui a parfaitement réussi et que j'ai pu juger par mes yeux des bons effets qu'il a produits sur elle.

Cordier, curé de Coulommiers.

Je certifie avoir été guéri, par le traitement de l'analyse chimique, de maux d'estomac très violents qui me causaient des étourdissements et m'étoffaient au point de me faire perdre connaissance; abandonné des médecins, j'ai suivi, par les conseils de M. Canonne, le traitement qui lui a si bien réussi à lui-même, et comme lui, je n'ai eu qu'à me louer de ses bons effets. Je désire, dans l'intérêt des pauvres malades, qu'on donne à ces faits le plus de publicité possible.

Sommain, garde champêtre au Cateau.

Vu pour légalisation de la signature ci-dessus, à laquelle on peut ajouter foi.

Le maire de Cateau, **Saerbert.**

Amiens, 26 novembre 1848.

Monsieur, je regrette de ne pouvoir vous remercier dans ce moment d'une manière digne de votre mérite, je vous dois cependant la santé et la guérison de cette maladie qu'on disait incurable et qui a disparu si promptement par l'analyse chimique; je n'ai plus ni aigreurs, ni vomissements; les voies digestives fonctionnent avec facilité, l'embonpoint revient, mes maux de tête ont également cessé, enfin ma guérison est aussi parfaite que je pouvais le désirer.

Lefèvre, graveur, 40, rue des Sergents anciens.

MALADIES DE POITRINE, CATARRHES, ETC.

Monsieur, condamnée par plusieurs médecins comme poitrinaire, je me croyais perdue lorsque j'eus recours à vous; aucun traitement n'avait pu me soulager, le votre m'a parfaitement guérie, en peu de temps, recevez-en tous mes remerciements.

Femme **Briaux**, rue Bellechasse, 12, Paris.

MALADIES DE LA PEAU, DARTRES, CANCERS, ETC.

Monsieur, je suis heureux de vous apprendre que le traitement que vous m'avez fait suivre m'a parfaitement réussi; taches, rougeurs, pellicules blanches, boutons, etc., tout a disparu entièrement, sans m'avoir occasionné ni dérangement ni souffrance, il était impossible d'employer un traitement plus efficace et en même temps plus simple et plus commode.

Jean Laruelle, à Saint-Julien-lès-Metz (Moselle).

Je certifie avoir été guéri, par l'analyse chimique, d'une affection

nasale, cancéreuse qui me causait des douleurs très-vives et m'avait rendue méconnaissable ; j'avais suivi depuis trois ans divers traitements et étais entrée en dernier lieu à l'hospice Saint-Louis, d'où je suis sortie, condamnée comme incurable ; après quelques semaines de traitement par l'analyse chimique, le gonflement du nez ainsi que les ulcères avaient disparu, et aujourd'hui je suis complètement guérie.

Veuve Naudin, à Crosne (Seine-et Oise).

Vu à la mairie de Crosne, pour légalisation de la signature ci-dessus.

Le maire, **Simon**.

Monsieur, j'étais affecté depuis plusieurs années d'une tumeur au testicule de la grosseur d'une bouteille ; je suivis successivement le traitement de sept médecins sans aucun succès ; je voulus connaître l'opinion de quelques célébrités médicales, et je fus consulter à l'Hôtel-Dieu de Paris, où on ne me donna plus que deux mois à vivre ; c'est dans cette extrémité que je m'adressai à vous ; je ne vous parlai point de tout cela, dans la crainte que vous ne voulussiez pas entreprendre de me traiter. Aujourd'hui que vous m'avez sauvé, que je ne souffre plus, il ne me reste qu'à vous exprimer toute ma reconnaissance. J'avais passé pour mort si souvent dans les environs, que tout le monde vient me demander des renseignements, et que ma guérison paraît miraculeuse.

N. Pelletier.

Nous, soussigné, curé de Tilley le Peneux, attestons l'exacte vérité des choses contenues dans la lettre ci-dessus.

Chapard, curé.

Vu, pour légalisation des signatures ci-dessus, à la mairie de Tillay-Peneux.

Negret, maire.

Je, soussigné, Antoine Parlois certifie que le traitement par l'analyse chimique m'a guéri, en quarante jours, d'un ulcère squirreux de la gorge, qu'aucun autre traitement n'avait pu faire disparaître ; en foi et reconnaissance de quoi j'ai délivré le présent certificat.

Parlois, à Eragny, près Pontoise (Seine-et-Oise).

L'adjoint de la commune d'Eragny, en l'absence du maire, certifie véritables les faits exprimés ci-dessus et la signature du sieur Parlois.

L'adjoint d'Eragny, **V. Moreau**.

Monsieur, ma fille était affectée, depuis plusieurs années, d'une maladie scrofuleuse qu'aucun traitement n'avait pu faire disparaître, la médecine par l'analyse chimique a eu les plus heureux résultats pour elle, l'a guérie complètement ; je viens, Monsieur, vous annoncer cette nouvelle guérison, que vous pouvez ajouter à toutes celles que vous avez déjà obtenues dans notre ville, et qui vous ont fait une réputation si justement méritée.

Rosalie Mechemann, blanchisseuse, à Belfort (Haut-Rhin).

ULCÈRES AUX JAMBES, VARICES, ETC.

Monsieur, vous pouvez donner toute la publicité que vous jugerez convenable à la cure merveilleuse que vous avez opérée sur moi ; la vaste plaie que je portais à la jambe est complètement fermée ; le gonflement et les varices sont également guéris. Il serait à désirer, dans l'intérêt des malades, que votre méthode pût être connue et appréciée de tous, afin qu'il n'y ait plus de ces affreuses maladies qu'on appelle incurables et qu'on traîne avec soi jusqu'au tombeau. Quant à moi, je ne puis trop vous remercier de m'avoir délivré de la mienne que rien jusque-là n'avait pu soulager.

Lenoble, à Montgobert (Aisne).

RHUMATISME, PARALYSIE, GOUTTE, ETC.

Je certifie avoir été guérie par l'analyse clinique d'un rhumatisme général qui me privait de tout mouvement et qu'aucun traitement n'avait pu soulager.

Femme **Lagarenne**, 96, rue de Sèvres, à Paris.

Monsieur, je vous autorise à faire connaître par tous les moyens que vous jugerez convenables, le cas de guérison le plus remarquable qu'il soit possible d'obtenir ; absolument paralysée de toute la partie inférieure du corps, c'est-à-dire cuisses et jambes sans mouvement, vous m'avez parfaitement guéri, et je marche aussi bien aujourd'hui que si je n'avais jamais été paralysée.

Desfrères, 126, rue du Cherche-Midi, Paris.

NÉURALGIES, MIGRAINES, ATTAQUES NERVEUSES, ETC.

Monsieur, affectée depuis trois ans de violents maux de tête qui me causaient constamment d'atroces douleurs, j'avais tout fait pour m'en débarrasser, sans aucun succès ; huit jours de votre traitement ont suffi pour guérir cette affreuse maladie.

Femme **Lacour**, boulevard du Combat, Paris.

MALADIES DES FEMMES, ULCÈRES DE MATRICE, FLEURS BLANCHES, ETC.

Monsieur, les douleurs que j'éprouvais depuis six ans ont totalement disparu, je ne ressens plus de pesanteurs, les pertes blanches et rougêtres sont passées, ma peau n'est plus terreuse et jaunâtre, mon embonpoint revient, enfin, ma guérison est parfaite, et je ne puis trop vous remercier de m'avoir délivrée de tous mes maux en aussi peu de temps.

Femme **Ferré**, 7, rue des Fourneaux, à Paris.

Monsieur, ma femme et moi ne connaissons pas d'expressions qui puissent rendre, comme nous le désirons, toute la reconnaissance dont nous sommes pénétrés, car c'est à vous que ma femme doit la vie : la maladie chronique dont elle était atteinte depuis si longtemps, ayant le sang tout décomposé et qui se portait au cœur, les cuisses et les jambes couvertes de taches noires, des fleurs blanches en abondance ; grâce à votre traitement, tout a promptement disparu. Son état de santé est aujourd'hui on ne peut plus satisfaisant.

Je regrette vivement, monsieur, de ne pouvoir, pour le moment, vous remercier d'une manière aussi digne que vous le méritez. Daignez, en attendant, agréer toute l'étendue de notre vive gratitude, etc.

Henri Sandmon, écrivain-rédacteur, place des Victoires, 10, à Paris.

MALADIES DES YEUX, OPHTALMIES, ETC.

Monsieur, ma nièce était atteinte d'une grave affection de l'œil droit depuis quatre ans. Tous les matins son œil était collé par une matière visqueuse et tenace, il était rouge, la paupière renversée en dehors, des larmes coulaient sans cesse ; dix traitements au moins avaient été suivis sans succès. Je rends hommage à votre méthode qui l'a débarrassée de cette maladie en trente-cinq jours.

Picard, route d'Orléans, à Montrouge.

HYDROCÈLES.

Monsieur, je viens vous remercier d'avoir guéri en si peu de temps cette infirmité si gênante qui faisait mon désespoir ; il n'est pas possi-

ble d'employer un traitement plus facile et plus simple à suivre que le vôtre, et qui occasionne moins de souffrances.

Alexandre, charpentier en bateaux, à Clichy-la-Garenne.

TUMEURS BLANCHES.

Je, soussignée, certifie avoir été guérie par l'analyse chimique d'une énorme tumeur que je portais au genou et qui me faisait horriblement souffrir; j'avais suivi plusieurs traitements, et, en dernier lieu, on m'avait menacée de l'opération, lorsque je me suis soumise au traitement chimique, qui m'a guérie parfaitement en quelques semaines et sans me faire éprouver la moindre douleur.

Femme **Colinot**, rue de la Voûte-du-Cours, 17, à Saint-Mandé.

MALADIES CONTAGIEUSES.

Depuis longtemps je m'occupe de l'influence funeste du mercure employé comme médication dans les maladies contagieuses, et du danger que courent les malades soumis aux actions mercurielles; la pratique démontre en effet, d'une manière positive, que cette substance, trop longtemps administrée, produit des accidents tels que l'altération et la carie des dents, la nécrose des os, les ulcères à la gorge et mille autres affections qu'un médecin doit toujours chercher à éviter. Mon but constant a donc été de trouver un moyen qui sortit de la vieille routine et des vaines théories qui présentent le mercure comme un spécifique: je l'ai trouvé par l'analyse chimique, qui détruit la maladie et neutralise en même temps les effets du mercure pris déjà depuis longtemps.

La nature de ces maladies me faisant un devoir de taire le nom des personnes guéries, j'ai fini me seulement que ma méthode n'a échoué dans aucun cas, et qu'il n'est pas une de ces affections que je n'aie neutralisée et guérie en peu de jours, surtout lorsque le malade n'avait suivi aucun traitement mercuriel.

AGE CRITIQUE DES FEMMES.

Il est une époque dans la vie de la femme où sa santé s'altère sans qu'elle puisse en soupçonner la cause; des hémorrhagies, des leucorrhées surviennent; tout cela dégénère souvent en cancer de l'utérus et autres accidents, que des précautions purement hygiéniques, prises à temps, préviennent toujours.

Je vois tous les jours à mes consultations des dames éprouvant des symptômes graves, et qui, au moyen d'un traitement par l'analyse chimique, simple et facile, suivi à propos, évitent de fâcheux accidents, et souvent des maladies mortelles.

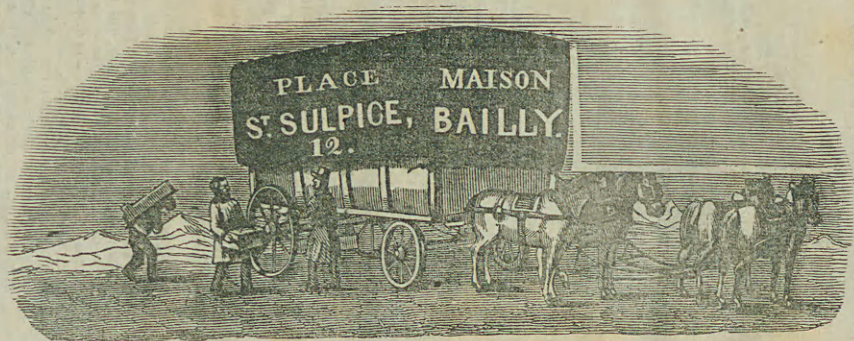
Je crois qu'après des faits aussi positifs que ceux que je viens de citer, il est inutile de rien ajouter pour démontrer la supériorité du traitement par l'analyse chimique; car il n'est pas de meilleure preuve que des guérisons accomplies et signées des personnes guéries, qui toutes se feront un plaisir, j'en suis sûr, de donner des renseignements si on leur en demande. Du reste, je tiens des lettres originales à la disposition de toute personne qui désirera en prendre connaissance.

Les malades de la province et ceux alités qui ne peuvent se rendre à mes consultations n'ont qu'à écrire exactement les détails de leur maladie. Le traitement peut se faire partout, même en voyage, et sans occasionner le moindre dérangement.

RANSAN DE BORDIEUX,

7, Rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris. (Affranchir.)

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE DÉMÉNAGEMENT.



La Maison **BAILLY et C^e**, Place St-Sulpice, 12, se recommande à nos lecteurs par une exactitude scrupuleuse dans le service, et le soin tout particulier dans l'enlèvement, le transport des objets mobiliers, démontés, remontés et remis en place par des employés exercés dont l'Administration répond, qui sont eux-mêmes sous la surveillance d'inspecteurs *ad hoc*.

De vastes chariots tapissés, à 1, 2, 3, 4 et 5 chevaux, sur ressorts, garnis de rideaux imperméables, offrent un grand avantage pour la province en dispensant le client de frais d'emballage et d'encaissage.

Les habitants des campagnes et des provinces peuvent s'adresser directement au siège de l'Administration pour traiter de leur déménagement en envoyant une note détaillée de tous leurs effets; le retour du courrier leur en fera connaître le prix, suivant la distance et l'importance des objets.

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

-KZ



Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

199958

LE PAL

MONITEUR DES EXPOSITIONS,
JOURNAL ILLUSTRÉ DU PROGRÈS DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE
Paraissant tous les Samedis.

Ce journal, dont la durée était limitée à celle de l'Exposition de Londres, a pris, à partir du 1^{er} août 1851, une place définitive dans la presse parisienne. Sans cesser de s'occuper de l'Exposition universelle, il étend son cadre à toutes les expositions du globe, à tous les progrès, à tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Une rédaction confiée à l'élite des écrivains français et étrangers dans les sciences, les lettres et les arts, et des gravures par les premiers artistes, concourent à l'ensemble de cette belle publication, qui a pris pour devise : *l'alliance des arts et de l'industrie.*

L'ABONNEMENT COURT DU 1^{er} AOUT.

PRIX DE L'ABONNEMENT : Pour la France, **Un an, 25 fr.** — **Six mois, 12 fr. 50 c.** — Pour l'étranger, **Un an, 30 fr.** — **Six mois, 15 fr.**

Collection brochée avec 3 belles couvertures coloriées, antérieure au 1^{er} août : **12 fr. 50.** — Collection mensuelle brochée, avec couverture coloriée, à partir du 1^{er} août : **2 fr. 50.** — Chaque numéro : **75 c.**

Les anciens souscripteurs qui renouvelleront leur abonnement avant le 1^{er} octobre n'auront à payer que **12 fr. 50 c.** pour recevoir le journal jusqu'au 1^{er} août 1852.

L'abonnement d'un an est composé de 52 numéros contenant 832 pages in-4°, plus de 700 magnifiques gravures sur bois et quatre couvertures trimestrielles. — En tout, la valeur de 30 volumes in-8° illustrés. Rien d'aussi bon marché n'a encore été publié.

PRIME.

L'abonnement d'un an donne droit, moyennant **3 fr. 50 cent.** en sus, à une splendide *Vue intérieure de l'Exposition*, imprimée à quatre teintes, sur double colombier satiné, de la dimension d'un mètre carré, du prix de **15 francs** dans le commerce. — Les Messageries nationales transporteront cette prime dans tous les pays moyennant **1 franc.**

On s'abonne directement en envoyant *franco* un bon sur Paris à l'ordre de M. MANSARD, gérant du journal, 24, passage Jouffroy. On s'abonne aussi chez tous les Libraires de la France et de l'étranger et chez les directeurs des Messageries Nationales.